

NOS PROVINCES  
HISTOIRE - CONTES - LÉGENDES

DE LA COTE D'ARGENT  
A LA COTE VERMEILLE



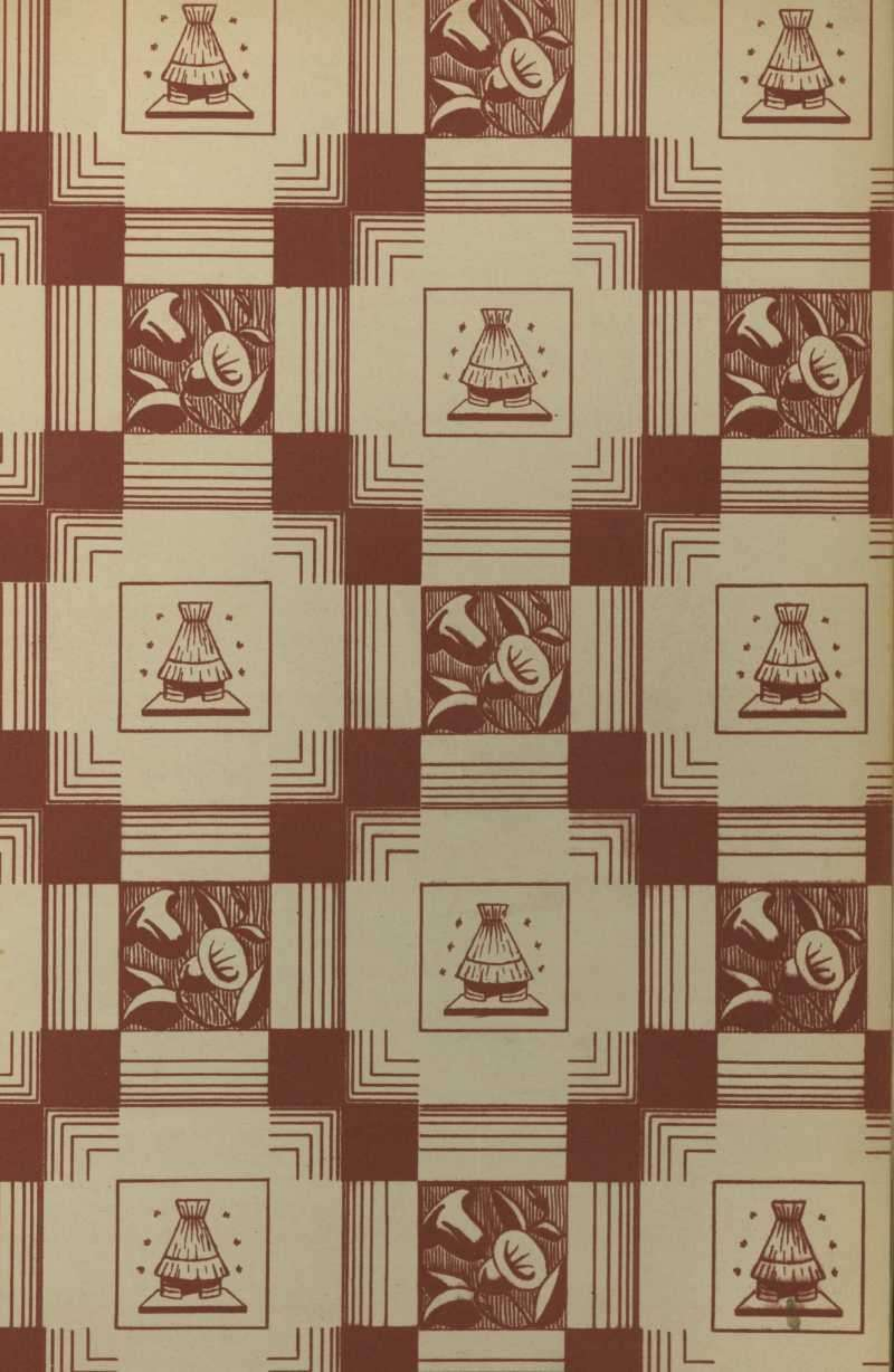
ILLUSTRATIONS  
DE  
GEORGES CONRAD

ÉDITIONS PAUL DUVAL  
ELBEUF













ATU

15









## SÉRIE " NOS PROVINCES "

### Histoire, Contes, Légendes.

#### I) FORMAT IN-4°

Notre beau Paris, la capitale et ses environs.  
Au Cœur de la France.  
Au Pays des Beffrois et des Moulins à vent.  
Contes et Légendes du Pays Normand.  
Contes et Légendes du Pays Breton.  
A travers la France ensoleillée.  
De Lyon à Avignon.  
Pages d'Alsace et de Lorraine.

#### II) FORMAT GRAND IN-8°

##### NORMANDIE

La Haute Normandie (Seine-Inférieure et Eure).  
La Basse Normandie (Calvados, Orne et Manche).  
Légendes et Récits de Normandie.  
Contes et Nouvelles du Pays Normand.

##### PAYS DU NORD

En écoutant les Carillons (Légendes et Récits des provinces du Nord).  
Sous le ciel du Nord (Picardie, Artois, Flandre).

##### ILE-DE-FRANCE

Paris, Histoire et visage d'une grande cité.  
Autour de Paris (la banlieue et Versailles).  
Horizons d'Île-de-France.

##### PAYS DE LA LOIRE

En Touraine.  
Au Pays d'Anjou.

##### BRETAGNE

Récits de la Lande et de la Grève.  
Armor, terre de légende.  
La Cité engloutie (in-8°).  
Contes de Brocéliande (in-8°).  
Au son des binious (in-8°).

##### PAYS DU SUD-OUEST

Récits charentais et gascons.  
De la Côte d'Argent à la Côte Vermeille.  
Entre Loire et Gironde (in-8°).  
Au pays de Cyrano (in-8°).  
De Roland à Ramuntcho (in-8°).

##### ALSACE ET LORRAINE

Avec Jehanne, au pays lorrain.  
Au pays de l'Ami Fritz.

---







DE LA CÔTE D'ARGENT  
A LA CÔTE VERMEILLE

SÉRIE E





37067  
ATV  
2.643

COLLECTION " NOS PROVINCES "

*comprenant des récits ou extraits tirés des œuvres de :*

PIERRE LOTI, TAINÉ, J. DE PESQUIDOUX, F. FABRE, E. LE ROY,  
CH. DE BORDEU, CH. BRISSON, I. SANDY, J. AMADE,  
P. JALABERT

---

DE LA CÔTE D'ARGENT  
A LA CÔTE VERMEILLE

---

*Illustrations de J. DRUET*

---

PAUL DUVAL  
Libraire - Éditeur  
ELBEUF





A RONCEVAUX  
AU TEMPS DES PALADINS

---



CE qui se passa exactement aux gorges de Roncevaux, il y a près de douze cents ans, nul ne le saura jamais sans doute....

A quoi bon, d'ailleurs ! Quelque révélation que puisse apporter l'Histoire, quelque tombeau que l'on entr'ouvre ou quelque manuscrit que l'on déchiffre, qui sait si la vérité ne ramènerait pas à un simple fait de guerre, à un combat d'arrière-garde, l'épopée merveilleuse que chanta le trouvère ?

Elle est notre Illiade à nous, cette héroïque Chanson de Roland !

On conte qu'au jour d'Hastings, tandis que l'armée du Conquérant se déployait dans la plaine, le dos à la mer, un cavalier allait seul, en avant des guerriers venus de Normandie. Et alors



que s'ébranlait la longue et scintillante ligne des chevaliers portant cotte et haubert et tenant droite la haute lance, une voix vibrante lança dans le matin clair les strophes premières de la « geste » fameuse.

C'était Taillefer, le barde-chevalier, le poète,

Devant li Dus-alant clamant  
De Karlemaine e de Rollant  
Et d'Olivier et des Vassals  
Ki moururent en Renchevals....

Nul hymne n'avait, mieux que l'épique « Chanson », paru plus propre à galvaniser le courage de ceux qui allaient ainsi au combat et à la mort, tandis que retentissaient les vers héroïques, vigoureusement scandés :

Carles li reis, nostre empereur magnes,  
Set ans tut pleins ad estet en Espagne (1)....

Et même si ce n'est là que légende, rapportée par Robert Wace dans son « Roman de Rou (2) », il suffirait encore que le fait ait pu être imaginé, être jugé possible, pour conférer à telle scène une indéniable grandeur.

A la fois héroïque et surnaturel, ce conte millénaire, épique et touchant à la fois, qu'est la « Chanson de Roland », apparaît chose d'inspiration nettement française. Mais d'où tire-t-il le charme si puissant qui, faisant sa tragique beauté, sut aussi le sauver de l'oubli ? De ses acteurs et personnages sans doute.... De la chevaleresque émotion qui ne cesse d'animer cette sur-humaine aventure....

---

(1) Premiers vers de la « Chanson de Roland ».

(2) Écrit entre 1155 et 1172.



Mais aussi, très certainement, de cet élément désigné par le Destin ou choisi génialement par le Poète : Roncevaux aux portes de France et d'Espagne — Roncevaux, lieu prédestiné, fatidique....

On entoure d'une juste admiration l'héroïsme du grec Léonidas défendant jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort le défilé des Thermopyles. Or, n'avons-nous pas, dans notre lointain passé national, là où l'Histoire rejoint la Tradition, la page de Roncevaux, aussi sublime et émouvante ?

A l'image du héros antique, Roland, avant de mourir, eût pu graver, de la pointe de son épée, au flanc du roc pyrénéen, les mots légendaires :

« Passant, va dire à Charles l'empereur....



Et voici ce que pourraient raconter le roc et le sentier, voici ce dont furent les témoins impassibles et éternels les pics neigeux et les ravins sans fond, il y a plus de mille ans.

.....

L'empereur, depuis sept ans, guerroyait en Espagne : l'une après l'autre étaient tombées les citadelles et les Sarrazins ne tenaient plus que Saragosse, que défendait le roi Marsile. Celui-ci n'avait guère d'espoir en le sort de ses armes et savait que bientôt, déconfit et vaincu, il devrait regagner l'Afrique lointaine d'où il était venu un jour....

Mais comment se résoudre jamais à abandonner cette Espagne merveilleuse, vrai jardin fleuri de cités splendides ! Ce qu'il



fallait, c'était obtenir à tout prix la retraite de Charles, c'était le tromper de si subtile façon qu'il repartît confiant sur les routes de France. On promettrait des choses impossibles à tenir, voire même la conversion ! On lui donnerait d'innocents otages, voués à la mort, mais qu'importait !

Qu'importait, pourvu qu'un soir, ses chariots lourds de présents, l'empereur repassât les monts en deçà desquels il croirait laisser un vassal fidèle ! Car tels furent les conseils que donnèrent au roi Marsile les comtes sarrazins, gens perfides et rusés, très experts en l'art de dissimuler. Une ambassade serait donc envoyée à Charles qui, pour lors à Cordoue, y jouissait sans contrainte des fruits de sa victoire.

Certes le message que, à la tête des envoyés, lui porta le vieillard Blancandrin, était bien fait pour remplir d'aise le vieil empereur, mais celui-ci était payé pour être méfiant et la décision à prendre était trop grave pour qu'il la prît seul : il se savait entouré de conseillers sages et prudents, il leur demanderait donc avis.

Bientôt les pairs furent réunis autour de son trône d'or : il y avait là Richard le Normand et Geoffroi d'Anjou, Anséis et le vieux Naimés, Thibaut de Reims, et le noble Olivier et le preux Roland, neveu de l'empereur, auprès de Ganelon son beau-père, et d'autres encore....

A peine Charles eût-il fini d'exposer les offres de paix de l'adversaire que Roland se dressa, les yeux enflammés :

— Traiter avec Marsile ? s'écria-t-il. Renoncer, alors que voici sept ans passés que nous guerroyons hors de France ?



Abandonner les villes prises et repartir comme si nous étions les vaincus ? Oublier les affronts, pardonner les félonies, renoncer à toute vengeance ? Sire, rien de cela n'est possible !

Attaquons hardiment, au contraire : nous touchons au but, puisque seule Saragosse reste à prendre !

Hélas, les barons étaient las de la guerre et désireux de voir Charles lever le siège et renoncer à la conquête. Ils savaient Roland vaillant mais emporté, aussi Ganelon d'abord, puis le comte Naimés ensuite, approuvés par les autres pairs, n'eurent nul mal à convaincre l'empereur :

— Seigneur, renoncez à la folle aventure ! L'Infidèle se soumet, pourquoi ne serait-il pas de bonne foi ? Envoyez l'un de nous traiter avec lui et point ne le regretterez !

Ce conseil allait trop au-devant des secrets désirs du vieil empereur pour n'être pas entendu et suivi. Mais qui irait porter à Marsile les paroles de paix et lui remettre le gant et le bâton, insignes de la puissance qui lui était déléguée ? Chacun, quels que fussent l'incertitude et le danger d'une telle ambassade, s'offrait déjà — mais Charles ne voulait se séparer d'aucun de ses conseillers :

— Non, Naimés, j'ai trop besoin de vous ! Vous, archevêque Turpin, avez mieux à faire ici ! Pas davantage, Olivier !

— Seigneur, s'écria Roland, que ne désignez-vous le sire Ganelon ? Nul mieux que lui ne sait parler et n'est-il pas le premier qui ait ici plaidé la cause du païen ?

— Voilà qui est sagement raisonné, mon beau neveu !

— Voilà surtout, fit Ganelon furieux, un bon moyen de vous



débarrasser de moi ! Roland m'envoie à la mort ! Je sais qu'il me déteste, mais je le lui rends bien. Seigneur, prendrez-vous parti contre moi à ce point ?

— Ganelon, tu iras parce que telle est ma volonté !

— Certes oui, j'irai ! Mais si je reviens, malheur à toi, Roland ! Malheur à ceux que tu aimes et qui te suivent ! Malheur à Olivier, ton ami très fidèle ! Quoi ? Nul ne se range à mes côtés ? Or donc, je vous défie tous !

— Ganelon, il en sera grand temps à ton retour ! Tu es mon messager : voilà les insignes que tu remettras à Marsile. Dis-lui que je lui fais miséricorde et que voici mes conditions : il se convertira et me fera soumission. De l'Espagne alors je ferai deux parts : l'une sera son fief, l'autre celui de mon neveu Roland. S'il n'accepte, je poursuis la lutte et lui promets mort très ignominieuse. Va en paix, Ganelon, et demeure en droiture !

Le comte Ganelon ceignit son épée et on lui amena son destrier Tachebrun. Autour de lui se pressait la foule de ses amis et familiers, et tous le suppliaient de les emmener, mais il avait à cœur de chevaucher seul et c'est la tête haute qu'il s'en fut. En lui bouillonnaient de troubles pensées d'amertume et de haine : certes il accomplirait sa mission, mais de telle sorte qu'elle servît sa vengeance autant que son suzerain.

Il poussa si bien sa monture qu'il eut bientôt rejoint le vieillard Blancandrin qui retournait sans nulle hâte vers le roi Marsile. Le ressentiment de Ganelon n'était pas de ceux que l'on garde pour soi et, d'autre part, son compagnon était trop subtil pour ne pas savoir le faire parler.



— Ce Roland, dites-vous, vous a fait tort, beau sire ? Que ne tirez-vous vengeance de lui ? Marsile paierait largement vos bons offices : quoi de plus simple que de lui livrer Roland ?

Et Blancandrin se fit si persuasif que, avant même d'arriver à Saragosse, les deux hommes avaient échangé des promesses.

Sous les grands pins se tenait Marsile le Sarrazin, parmi sa cour, et son trône disparaissait sous les soieries très précieuses.

— Seigneur, dit Blancandrin, voici le comte Ganelon qu'envoie vers vous l'empereur des Francs, il est porteur d'un message.

Au seul énoncé des conditions qu'on lui posait, le Sarrazin s'indigna, puis s'emporta au point que Ganelon put croire sa dernière heure venue ; adossé à un arbre, il avait déjà saisi son épée et comptait se défendre chèrement. Mais Blancandrin, s'approchant de Marsile, lui ouvrit les yeux sur le parti qu'il pouvait tirer des événements.

Appuyés de splendides cadeaux, les arguments du roi eurent tôt fait de persuader l'envoyé de Charles et, au cours d'un conseil secret, la trahison fut décidée :

— J'obtiendrai de l'empereur qu'il confie son arrière-garde à Roland qu'accompagnera Olivier. La retraite sans nul doute se fera par le val de Cize et Roncevaux. Vos guerriers, seigneur, s'embusqueront parmi les rochers.... Certes le combat sera sévère, mais son issue n'est pas douteuse : le nombre est de votre côté, les nôtres ne seront pas vingt mille.

Marsile embrassa Ganelon qui jura sur son épée, puis la loi de Mahom fut apportée et, sur elle, jura à son tour le roi.

Et chacun maintenant s'empressait autour du félon, lui pro-



diguant cadeaux et compliments. Le pacte était conclu, il importait maintenant de précipiter les événements : Ganelon donc repartirait sans tarder vers l'empereur, accompagné des otages. Toutefois il n'avait pu obtenir que le vieux Calife, oncle de Marsile, figurât parmi ceux-ci : il s'en tirerait par quelque histoire ou mensonge auprès de Charles....

Ce dernier était impatient de connaître les résultats de l'ambassade.

— Loué soit Dieu ! s'écria-t-il, Ganelon, tu as bien besoin et point ne le regretteras ! Que les trompettes sonnent et apprennent à l'armée que l'heure est enfin venue de regagner France la douce !

Une longue clameur de joie se répercuta à travers les camps. Mais pendant ce temps, en grand mystère, l'armée immense de Marsile commençait déjà un vaste mouvement d'enveloppement, parmi les forêts et les pentes des monts.

Or, cette nuit, l'empereur fit d'horribles songes : il se voyait chevauchant, la lance au poing, dans les sauvages défilés des Pyrénées — mais Ganelon surgissait et, lui arrachant son arme, la brisait et en faisait voler au ciel les morceaux. Puis, il se trouvait soudain transporté à Aix-le-Chapelle, sa bonne ville ; un ours le mordait cruellement tandis que l'attaquait un léopard ; mais à son appel bondissait son lévrier fidèle qui, bravement, tenait tête aux fauves....

Lorsque l'aube argenta les cieux, Charles s'éveilla, l'armée déjà était en rumeur.

— Seigneurs barons, nous allons traverser des gorges pro-





Le Cirque de GAVARNIE.





fondes et les montagnes sont peu sûres. Notre arrière-garde aura très lourde tâche, il lui faut un chef éprouvé....

Ganelon éleva la voix :

— Ce poste d'honneur, Seigneur, revient à Roland, votre neveu et mon beau-fils : nul n'en est plus digne. A l'avant-garde, mettez Ogier-le-Danois et vous serez en sûreté.

— Ganelon, dit Charles, ton ressentiment envers mon neveu est vraiment diabolique....

— J'accepte ! s'écriait déjà Roland, et jamais, empereur Charles, n'aurez été si bien gardé ! Le péril ne m'effraye et l'armée ne perdra homme ni mule ! Donnez-moi seulement, seigneur, votre arc....

— Tu auras en plus la moitié de mon armée !

— Je ne désire que vingt mille bons Français de France, vaillants et de bonne race....

Déjà autour de lui se rangeaient Olivier, Gérard, Gérin, Gérier, Gautier, l'archevêque Turpin, tous les preux....

— Toi, Gautier, pars avec mille hommes et occupe les sentiers qui chevauchent les cimes : chaque passage, chaque détour doivent être gardés.

La retraite commença, parmi les vallées profondes et étroites, les monts abrupts, dans un pays tourmenté et sauvage où tout était obstacle, où tout était embûche. Lente était la marche ; des forêts immenses montaient à l'assaut des montagnes. L'armée s'en allait vers le Nord.

Et soudain, elle aperçut devant elle une plaine sans fin, un merveilleux pays qu'éclairait un gai et clair soleil et que n'ef-



fleurait même pas l'ombre gigantesque des Pyrénées. C'était la douce France ! C'était la terre de Gascogne !

Des larmes vinrent aux yeux de tous ces rudes hommes — soldats, chevaliers, barons — et de l'empereur lui-même. Le vieux Naimés de lui s'approcha :

— Seigneur, n'ayez plus déplaisir : voilà votre douce France !

— Sur elle je pleure cependant, car j'ai vu en rêve Ganelon, en qui j'ai petite confiance, arracher ma lance de mon poing.... Je pleure sur Roland aussi, mon beau neveu, qui veille aux défilés lointains ! Le reverrai-je jamais !



Dans Saragosse, le roi Marsile tenait l'assemblée de ses grands vassaux et rassemblait son armée ; quatre cent mille hommes campaient autour de la ville. Enfin il se mit en route et, un soir, du haut des monts il aperçut les bannières de France : il était en vue de l'arrière-garde de Roland.

Par toute l'Espagne s'en étaient allés les messagers et de toutes parts étaient accourus les barons sarrazins, chevauchant à la tête de leurs troupes. Si beaucoup étaient félons, tous certes étaient braves et il n'en était aucun qui ne rêvât de s'illustrer par quelque exploit. Abattre le fier Roland ! Déconfire Olivier ! N'était-ce pas le vœu de Fausseron aussi bien que celui d'Estorgous, celui d'Escremis et celui d'Estorgant ? L'émir de Balaguer et le propre neveu de Marsile, Malprime et Turgis Bras-de-fer, Estramarin, le sombre Corsablin et le gigantesque Cher-



nuble, tous faisaient assaut de bravades — même le gracieux et chevaleresque Margaris. Les douze preux sarrazins étaient là, avides de délivrer l'Espagne — mais plus encore de livrer combat aux preux français.

.... Or, sur un pic élevé, Olivier inspectait les alentours :

— Roland, vois ces heaumes et ces hauberts ; vois scintiller l'acier et flotter les bannières ! Ce sont les païens et le nombre est de leur côté : Ganelon a bien trahi !

— Tais-toi, Olivier, car il est mon beau-père (1). Si nous devons avoir grande bataille, c'est le Ciel qui nous l'enverra !

Les deux chevaliers s'en furent alerter leurs hommes et les exhorter au courage, mais quel était le Français qui ne se fût déclaré prêt à vaincre ou à mourir ? Toutefois, Olivier sentait poindre en lui une inquiétude .

— Nous sommes, cher Roland, en bien petit nombre. Or l'empereur ne saurait être bien loin déjà.... Pourquoi ne pas souffler dans ton cor ? C'en serait fait, je l'atteste, de la gent sarrazine !

— Mais aussi l'empereur dirait : Roland a eu peur !

— Non pas, mais bien plutôt : mon neveu fut prudent.

— Olivier, tu m'offenses. Il n'est prudence que de bien frapper. Or, n'as-tu pas ta lance ? Voici Durandal, ma loyale épée !

Et par trois fois, Roland refusa de sonner de l'olifant.

L'archevêque Turpin alors monta sur une éminence : l'armée mit pied à terre et autour de lui forma un cercle immense et

---

(1) La mère de Roland, sœur de l'empereur, était remariée avec Ganelon.



tous, lorsqu'il parla, ployèrent le genou et baissèrent la tête :

— Gens de France, l'heure du combat approche ! Faites aveu de vos fautes et ne craignez la mort. De vos péchés je vous absous ; pour pénitence, frappez beaucoup et frappez bien !

Nul ne doutait plus de la trahison de Ganelon et Roland lui-même avait dû se rendre à l'évidence. Mais jamais il ne s'était senti si vaillant ni si fort, jamais sous son harnois de guerre il n'avait paru si grand ni si beau. Autour de lui et d'Olivier, l'armée se déploya.

En face d'elle, pareillement hérissés de lances et pavoisés d'enseignes, les rangs sarrazins se pressaient. Le neveu de Marsile s'en détacha soudain et lança à Roland un défi insensé : à peine lui en eut-il coûté la vie que Fausseron, criant vengeance, se précipitait — mais Olivier l'attendait et l'Infidèle, transpercé, roula à terre.

Et ainsi, chacun des preux sarrazins, le défi et l'invective à la bouche, connut au prix de sa vie l'indomptable vaillance et la force des preux de France. Longtemps Chernuble échappa à la mort que sa témérité semblait appeler, mais pourquoi s'attaqua-t-il enfin à Roland ! Durandal vola et fendit en deux, de haut en bas, homme et armure.

Seul, le brave Margaris échappa au carnage ; ralliant ses guerriers indécis, il les ramena et la mêlée dès lors devint générale. Le sang de toutes parts jaillissait, armes, hommes, chevaux, tout en était couvert ! Or pas un des douze pairs n'était tombé encore. Aux lances rompues avaient succédé les épées : Hauteclaire, celle d'Olivier, faisait telles merveilles que par centaines les cadavres



entouraient le vaillant compagnon. Les Francs criaient : « Mont-joie ! » et Turpin lui-même expédiait en enfer tous ceux qui, à portée de ses armes, invoquaient Mahom ou Tervagan !

.....  
Pourquoi, ce jour, la douce France connut-elle d'effrayants prodiges ? Ici la tempête et la foudre... Là, les murs qui s'écroulaient sur la terre qui tremblait.... Ailleurs de soudaines ténèbres... Partout l'épouvante.... Était-ce la fin du monde ?

Ce n'était que la mort de Roland que les éléments déchainés annonçaient.

.....  
Marsile était demeuré sur une lointaine montagne, observant le rude combat et trépignant de rage devant l'incertaine issue de celui-ci. Se retirant de la mêlée, un cavalier rompit soudain et fut bientôt devant lui : c'était Margaris qui seul survivait des preux sarrazins :

— Seigneur, il est grand temps que vous veniez à la rescousse ! Nous avons occis la moitié des Francs, mais nous sommes à bout de forces. Avec des troupes fraîches, vous exterminerez les autres....

Marsile donna l'ordre attendu : les escadrons se formèrent et cent mille hommes descendirent les pentes, vers la bataille ardente. Divisant son armée, le roi en confia la moitié à Grandoigne et lui enjoignit de donner sans tarder un nouvel assaut. Le choc fut terrible : percé de part en part, Engelier de Gascogne gisait, mais Olivier l'eut tôt vengé en massacrant Climborin et huit émirs.

Sous les coups de Roland et de ses compagnons, les Sarrazins



tombaient comme moutons à l'abattoir : Valdabrun qui prit Jérusalem, Malquidant dont la lance venait de mettre à mal Anséis, d'autres, d'autres encore.... Mais hélas, combien étaient-ils qui jamais plus n'ouïraient le doux parler de France ! Béren-gier, Thibault, Gérin et Gérier, et vous, Samson, où étiez-vous ! Car Grandoigne, hélas ! plus que tout autre faisait merveille, mais Roland accourut :

— Tu vas payer nos morts !

Le Sarrazin n'eut même pas le temps de s'enfuir : d'un grand coup de sa Durandal, le vaillant neveu de Charles avait fendu l'armure, l'homme et la monture. Éperdus, les sombres guerriers clamaient vers Marsile un appel désespéré. Et pourtant les Français n'étaient plus que trois cents.

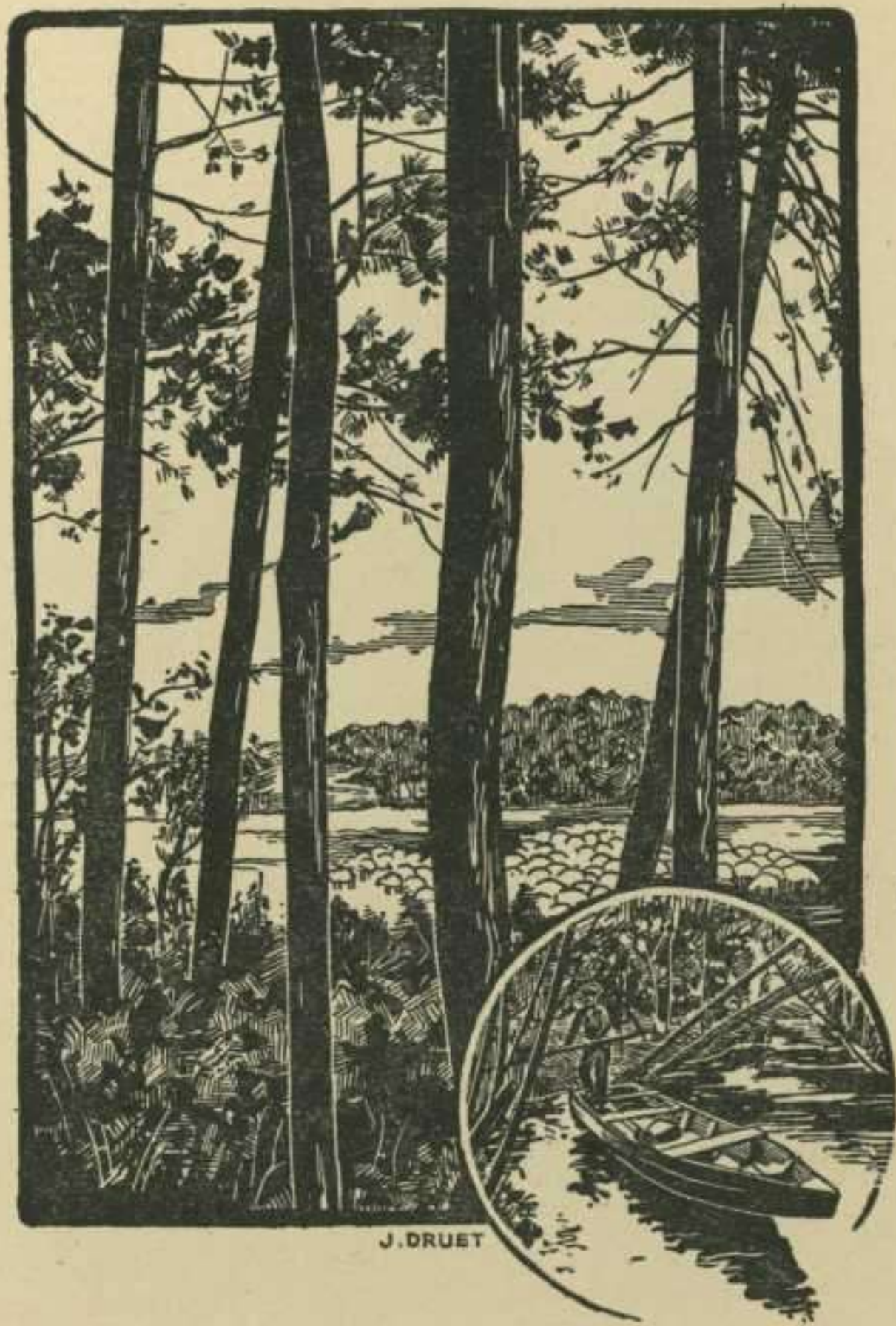
Au noir géant Abim, Marsile avait confié son étendard : il n'en fallait pas tant pour que, au cœur de Turpin, naquît un grand désir de débarrasser la terre d'un tel mécréant — et ainsi fut fait. Le combat semblait n'attendre que cet exploit pour recommencer, plus furieux et plus meurtrier. Le sol rocailleux était jonché de corps navrés et de membres coupés que, parmi les ruisseaux sanglants, piétinaient les chevaux.

.... Ils n'étaient plus que soixante, les vaillants fils de France !

— Olivier, cria Roland pendant une brève accalmie, c'en est fait de nous ! Que l'empereur n'accourt-il ! Je vais sonner du cor et Charles m'entendra !

— Ce serait grande honte ! Mieux vaut-il pas la mort, qui ne saurait tarder ? Quand je t'ai conseillé de le faire, la bataille n'était pas commencée et tu as refusé....





Paysage des LANDES.





— La France est vaincue et j'en ai grand repentir, Olivier, je vais sonner....

Turpin avait entendu la noble querelle et déjà était auprès d'eux :

— Certes sonnez, beau sire Roland ! Du moins l'empereur saura qu'il nous doit venger. Puis ne faut-il pas qu'il vienne bientôt nous donner sépulture ?

Alors Roland saisit son olifant et, après avoir pris un grand souffle, le porta à ses lèvres : le son qu'il en tira se répercuta longtemps de vallée en vallée.... Les gorges le redirent aux ravins et les ravins aux cols. Roland sonna encore et sa bouche était sanglante et sa tempe sous l'effort s'était rompue — mais, à trente lieues de là, Charlemagne avait entendu :

— Bataille font nos hommes ! C'est Roland qui appelle !

— Si quelque autre que vous, Seigneur, disait telle chose, fit Ganelon, il ne serait personne pour le croire. Comment Roland si fier implorerait-il secours ? Or ça, ne nous arrêtons ici....

— Mais bien plutôt, continua Naines, retournons en arrière. Ce cor est celui de Roland, je l'atteste. S'il sonne, c'est qu'il y a grand danger et il n'en peut être ainsi que si quelqu'un a trahi....

Charles fit rassembler toutes les trompettes de l'armée et, par delà les monts, leur son clair et multiple, démesurément amplifié par l'écho, répondit à Roland. Puis, en grande hâte, chevaliers et soldats reprirent le chemin d'Espagne, derrière l'empereur : celui-ci était en grand courroux, ne doutant plus de la félonie de Ganelon :



— Qu'on l'arrête ! cria-t-il, et qu'on le confie aux valets de l'armée, en attendant qu'il soit jugé ! Ils sauront, je n'ai crainte, l'accommoder de courtoise façon !

Et parmi les monts, parmi les sombres forêts bruissantes, tous se hâtaient, en l'espoir d'arriver à temps pour secourir Roland.



A Roncevaux, la bataille s'était à nouveau déchaînée et Marsile en personne faisait grand carnage : aux rires diaboliques de ses païens, il venait d'abattre le vieux duc Gérard de Roussillon. Mais Roland d'accourir aussitôt et, avant que le bras homicide soit retombé, Durandal avait tranché le poing qui serrait le glaive. Le roi mutilé s'enfuit au galop, cavalier hurlant et tragique que mille des siens, éperdus, accompagnaient.

Combien étaient-ils encore, les héros qui entouraient Roland, Olivier et Turpin ? En face d'eux débouchait d'une noire vallée une troupe nouvelle, que menait le Calife, chef de la race noire, et jamais encore d'aussi effrayants cavaliers n'étaient apparus aux yeux des Francs.

Olivier néanmoins vers eux s'avança, mais aussitôt il fut entouré de la foule des mécréants ; la lance du Calife le frappa au dos et la pointe ressortit par la poitrine. Dans un suprême effort, rassemblant ses forces, il abattit son ennemi, puis vers Roland jeta un grand cri d'appel. Mais déjà ses yeux se troublaient et ses gestes se faisaient désordonnés : à peine maintenant reconnaissait-il son cher compagnon sur lequel il laissa retomber son épée maladroitement brandie.



— Que fais-tu, Olivier ! Je suis Roland, ton frère d'armes....

— Pardonne-moi, ami ! Je t'entends mais ne te vois.... Le sang obscurcit mon regard.... Je vais mourir....

Roland se pencha vers lui, mais Olivier glissa de son cheval : blême, sentant la vie le fuir, il parvint à s'étendre sur une large pierre ; là, il joignit les mains et demanda au Ciel de lui pardonner ses fautes et de l'accueillir. Les derniers mots qu'il prononça furent les noms de Roland, de l'empereur Charles et de France la douce....

Sur son corps défailait son compagnon, épuisé et dolent. Lorsqu'il reprit ses sens, il vit que, de toute son armée, seuls encore survivaient Gautier, et Turpin qui brandissait un tronçon de lance.

Tous trois n'ignoraient pas que nul espoir n'était permis, du moins feraient-ils chèrement payer leur vie. Gautier abattit six ennemis avant de tomber enfin ; Turpin, hérissé de flèches, depuis longtemps combattait à pied, sans bouclier et le haubert troué. Roland parfois s'arrêtait de pourfendre pour tirer de son cor des sons, hélas ! de plus en plus faibles, mais que l'empereur approchant entendait cependant.

— Il vit encore ! s'écriait Charles. Qu'on se hâte et que toutes les trompettes lui répondent !

Et le cuivre strident courait d'écho en écho vers Roland. Or, les Sarrazins l'entendaient aussi :

— Malheur à nous ! L'Empereur revient ! Il ne faut qu'il trouve Roland en vie !

Décimés eux aussi et réduits à quelques centaines, — car



beaucoup avaient fui — ils s'apprêtèrent à lancer un dernier assaut, mais une terreur profonde était en eux : Marsile avait fui, Charles accourait à la tête de son armée ; par dizaines de milliers les cadavres des leurs jonchaient gorges, défilés, prés étroits ou vallons....

— Nous ne vaincrons pas Roland ! s'écria l'un d'eux. Fuyons plutôt, mais que chacun du moins se retourne pour lui décocher sa dernière flèche !

Et leur fuite éperdue fut l'aveu de leur défaite. Mais Roland et Turpin, couverts de sang, haletants sous leurs cottes en haillons, savaient venue leur heure dernière. Comment eussent-ils survécu à tant de blessures ! Comment leur effort insensé se fut-il prolongé ! Turpin gisait, Roland le traîna sous un pin et l'étendit, puis visita ses plaies.

— Demeurez-là, ami Turpin. Mes onze pairs sont parmi les morts innombrables. Je vais chercher chacun d'eux, pour le traîner jusqu'ici. Quand tous seront là, vous bénirez leurs corps et ainsi entrerons-nous ensemble — comme ensemble nous avons combattu — au saint Paradis.

Et Roncevaux vit alors ce spectacle indicible : parmi l'armée sans fin des morts, francs et païens mêlés, Roland allait, se penchant sur les corps navrés, appelant les preux de vaillante mémoire.... Parfois, il retrouvait l'un d'eux : alors lentement, péniblement, il le tirait à lui et, exténué, tantôt le traînait et tantôt le portait, haletant et trébuchant parmi les cadavres et les rochers....

En face de Turpin adossé au pied du noir sapin, Roland alignait les pauvres corps. L'archevêque pleurait et priait, et sa



main bénissante s'élevait au-dessus d'eux, tremblante déjà.

Pour la onzième fois, Roland revint : il était à bout de forces et hors d'haleine, mais ses bras étaient chargés du corps d'Olivier. Tous étaient là, les preux, les vaillants, les fiers, les vainqueurs, les beaux fils de France — tous morts.

Roland chancela et tomba évanoui, mais un cri soudain le ranima : Turpin agonisait.

C'est debout, les mains jointes, les yeux remplis de pleurs, que Roland le regarda mourir.

— Charles ! Charles ! s'écria-t-il, désormais seul. Ne viendrez-vous à temps pour me voir encore vivant ? Olivier, Turpin, chers compagnons, fleur des chevaliers de France, vous voilà tous gisant, mais l'Infidèle a fui par delà les monts ! Que le Seigneur vous ait en sa garde !

Puis, sur un rocher de marbre il s'étendit, attendant que vienne la mort ; sa main droite serrait Durandal, la loyale épée, et sa gauche tenait l'olifant.

Un homme soudain bondit sur lui : c'était un Sarrazin qui, depuis longtemps, l'épiait, caché parmi les morts :

— Tu es vaincu, Roland ! Et je vais emporter en Arabie ta grande épée !

Le mécréant n'eut pas le temps d'achever : d'un grand coup de son cor d'ivoire, le comte lui avait fendu le crâne. Mais une douloureuse pensée traversait Roland : s'il était d'autres ennemis cachés ! Si, lui mort, l'un d'eux allait s'emparer de Durandal ! Il ne fallait pas que des mains impures la touchent jamais, plutôt il la briserait !



Rassemblant ses forces dernières et s'étant redressé, il brandit l'épée et en asséna un coup terrible sur le roc ; la lame vibra, mais ne se rompit pas.

— Te laisserai-je donc, Durandal, ma belle épée ? Pour Charles, tu as conquis dix provinces ! Quelle honte si un païen te prend !

De nouveau la lame brillante décrivit dans l'air un grand cercle sifflant et retomba sur la pierre, parmi une gerbe d'étincelles : le roc était fendu, l'épée était intacte.

Roland alors comprit qu'il ne pourrait jamais la détruire. Une relique très précieuse n'était-elle pas enfermée dans le pommeau serti d'or ?

L'heure maintenant était venue.... Au pied d'un arbre immense, sur la terre nue, le chevalier s'étendit, sa bonne épée placée sous lui, la tête appuyée sur une pierre, les yeux tournés vers l'Espagne. De ses fautes il s'accusa à haute voix, face au Ciel ; tous ses souvenirs il repassa et à bien mourir se prépara.

Devant ses yeux voilés déjà, trois grandes figures, immatérielles et lumineuses, se tenaient, dont les pieds ne touchaient le sol. Roland, à l'une d'elles, offrit son gant, en signe de soumission, puis il joignit les mains.

Raphaël et Michel, les beaux archanges, emportèrent alors son âme et devant eux, sur les routes du Ciel, volait Gabriel, qui tenait un gant de chevalier.

.....

Charlemagne pouvait venir....





L'empereur, ayant forcé les étapes, parvint enfin à Roncevaux. Un silence de mort y régnait ; aussi loin que portait le regard, ce n'étaient que cadavres étendus ou amoncelés. Français et Sarrazins, hommes et chevaux, membres tranchés, armes sanglantes, flagues figées.... Une horreur sans nom pesait sur le charnier sans fin.

L'empereur ne tarda pas à découvrir l'endroit où s'était déroulé le dernier acte de l'héroïque tragédie : Roland jadis avait déclaré que, s'il devait périr en terre étrangère, on le retrouverait la face tournée vers l'ennemi, tombé à un jet de flèche en avant des siens. Or, il avait tenu parole et Charles en pleurs sur son corps s'abattit.

— Que l'on sonne du cor, dit-il enfin, et que chacun, ayant mis pied à terre, s'apprête à rassembler nos morts, en vue d'une honorable sépulture !

Mais le vieux Naimés s'approcha :

— Seigneur, ne voyez-vous au loin ce nuage de poussière ? Ce sont les Sarrazins qui fuient. Laisserons-nous sans vengeance Roland et ses pairs et tous ceux aussi qui jonchent ici la terre ? Ne poursuivrons-nous pas l'Infidèle jusqu'à complète défaite ?

L'empereur décida :

— Point de retard ! Je vengerai nos morts et mon honneur ! Les clercs ici demeureront et feront charitable office : mille hommes les aideront à enterrer barons et soldats. Roland, Oli-



vier et Turpin seront mis à part, leurs corps lavés et parfumés seront mis en bière et le comte Guyon les conduira, sur des chariots, jusqu'à Blaye, à travers Gascoigne. Et maintenant, chevauchons !

La poursuite aussitôt commença et bientôt l'empereur put apercevoir les Sarrazins en fuite. Soudain ceux-ci s'arrêtèrent, bousculés en un étrange désordre : devant eux un large et impétueux torrent barrait tout passage, derrière eux parvenaient les premiers escadrons de Charlemagne.

Le carnage fut sans merci ; l'eau teintée de sang roulait les corps par milliers. Quand enfin la nuit apporta son apaisante trêve, il n'était plus un ennemi en vie. Épuisée et victorieuse, l'armée campa sur place ; mais le sommeil fuyait Charles, dont la pensée s'en allait vers Roncevaux, le sombre val, où pour lors l'on mettait en terre tant de bons chevaliers.

Or, malgré sa blessure, Marsile devant Saragosse pouvait encore braver l'empereur : une longue et impétueuse chevauchée amena les Francs un soir sous les murs de la Cité.

Le jeune reine Bramimonde, au sommet d'une tour, scrutait anxieusement l'horizon lorsque des lueurs brillèrent au couchant ; une clameur lointaine approchait et s'enflait. Quand ses yeux purent distinguer les bannières de France et ses oreilles, le cri de « Montjoie », elle redescendit dans la chambre peinte où le roi sarrazin déjà agonisait :

— Seigneur, les voici ! dit-elle seulement.

Et Marsile, de désespoir et de colère, expira.

Charles entra dans la ville sans coup férir, car Bramimonde



lui en avait fait porter les clefs. Tout ce qui refusa de renier Mahom fut impitoyablement massacré, mille hommes furent laissés à la garde de Saragosse et Charles aussitôt, emmenant la reine captive, reprit le chemin de douce France.



L'armée de nouveau chevauchait vers le Nord et, devant elle, l'altière barrière des neigeuses Pyrénées se rapprochait. Par Roncevaux, l'empereur repassa et longtemps pria devant les tertres immenses sous lesquels dormaient tant de guerriers morts.

Puis vers Bordeaux il descendit et sur l'autel de Saint-Seurin alla déposer l'olifant de Roland. Enfin s'en fut à Blaye et, en l'église de Monsieur Saint-Romain, pleura longuement devant les trois tombeaux où déjà reposaient ceux qui avaient été vaillants parmi les braves.

Enfin vers le Nord il repartit, à la tête de son armée, vers Aix lointaine où brillait le dôme de sa Chapelle. Mais où étaient ses fiers barons, ses preux, ses chevaliers ? Les trompettes se taisaient, même lorsque l'empereur entrait dans une ville. Seul il chevauchait, en avant de ses guerriers, et nul n'osait troubler le cours de ses pensées.

Derrière lui, les monts impassibles et Roncevaux, sauvage et gigantesque reliquaire, gardaient au loin, et pour l'éternité, le souvenir de la Geste glorieuse.





Or, le bon Tuold, auquel on doit la Chanson, s'il en faut croire le dernier vers,

« Ci faut la Geste que Tuoldus déclinet »

n'a pas omis de nous apprendre ce qui advint lorsque le vieil empereur eut regagné sa capitale. Rien de plus déchirant que sa rencontre avec Aude, la fiancée de Roland.... De la bouche de Charles, elle apprit que jamais plus elle ne reverrait celui qu'elle attendait et

.... Aude la belle est à sa fin allée....

Ganelon, ramené prisonnier à la suite de l'armée, fut mis en jugement comme traître et félon ; mais il se trouva un champion pour défendre sa cause, si mauvaise et si désespérée fût-elle. Pinabel pour lui et Thierry pour l'empereur s'en remirent donc au « Jugement de Dieu » et longtemps bataillèrent en combat singulier. Or, Thierry l'emporta et les « juges » décidèrent que Ganelon serait écartelé sur l'heure.

Ainsi la mort de Roland fut-elle vengée mieux encore que par la défaite et le massacre des Infidèles. L'empereur maintenant pourrait goûter en son vieux cœur une dolente paix.

Seule de tout son peuple, Bramimonde épargnée ne fut pas baptisée de force, mais de son plein gré et Charles usa envers elle de clémence et de bonté. Au gré de son poète, la rude et héroïque Chanson ainsi sut s'adoucir, en ses strophes dernières, en faveur d'une reine, en faveur d'une femme et — lointaine étincelle — parler enfin de tolérance.

Charles BRISSON.



## COTE LANDAISE

---



A Côte d'Argent ? l'Armagnac ?... Je suis des deux. L'un m'a envoyé à l'autre. J'avais onze ans. J'entrais au collège, à Arcachon. Libre jusque-là, je me demandais ce qu'était un collège, des murs clos, une règle, une discipline. Je n'avais fréquenté encore que l'école des Frères de ma petite ville, avec les gamins de mon âge, ralliés au passage aux fourches du chemin, tous ensemble en route ensuite pour la classe. Route qui n'en finissait plus au temps des cerises ou des châtaignes, lorsque l'on gaulait les unes et qu'on grimpait sur l'arbre cueillir les autres, lorsque l'on n'avait cure de l'appel de la cloche. Grosse presque comme celle de l'annexe (1), ébranlée à deux mains, elle sonnait, éclatante, au-dessus de la grande salle. Quand le vent d'ouest portait, le son en perçait les oreilles.... Aurore radieuse !.... Comme j'y songeais dans le train qui m'emportait !

Je laissais le pays pour la première fois. Je ne connaissais que

---

(1) La chapelle, annexe de la paroisse.



lui. La maison d'abord, ses briques roses ; le pigeonnier incessamment environné du vol blanc des oiseaux ; le parc autour et le croissant des grands bois séculaires ; l'étang et son val naturel où les bandes de poissons luisaient en fuyant sous l'onde ; les groupes d'arbres venus de tous les coins de la terre, dont ils portaient les noms, si bien que la géographie n'était pour moi que pays bruissants de palmes, couverts de lourds feuillages étoilés de fleurs et jalonnés d'aiguilles vertes comme en Afrique, comme dans l'Inde, comme dans ces sables aveuglants où les cyprès veillent les tombes.

Et puis, c'était la contrée environnante, au loin, si grande à mes regards d'enfant. Tout le territoire des cantons proches, Nogaro, Riscle, Cazaubon, de même fond, argiles striées de sable, marnes veinées de fer, propices à toutes les cultures. Non point contrée plate comme nombre d'opulentes, mais joliment accidentée, assez pour réjouir l'œil, pas trop pour fatiguer le pied, où de vifs ruisseaux étincellent au bas des coteaux. Je savais tous les noms des bourgs, des villages, des hameaux, entendus, tout petit, des bouviers qui partaient pour la foire ; parcourus plus tard les jours de fête locale en allant aux courses de vaches landaises.

Quelques-uns m'étaient chers : Le Houga, Magnan, Monlezun, les hauts lieux du pays, qui le dominant vers les points cardinaux. Les maisons y sont à la file et s'arrêtent net au bout de l'éperon. Là, le vent souffle plus libre, la lumière apparaît aussitôt née ; là, s'élargissent le regard et le cœur à la mesure de l'horizon.



Partout on y découvre un des aspects typiques du pays, celui de ses bois de chênes sombres, d'où son nom : Armagnac noir. Dressés sur les pentes, étirés dans les vals, massés sur les rives d'un cours d'eau et chacun, l'été, baigné d'une ombre dense, rendue profonde par le contraste de la feuille et de l'ardente lumière.... L'aspect aussi de ses landes. Interrompant les cultures nourricières, elles envahissent parfois le sol des lieues et des lieues. Depuis quand ? Nul ne sait, nul n'y vit jamais un toit, témoignage de la présence, de l'activité et des soins de l'homme. De tout temps on a dit : « les landes et les vignes d'Armagnac ». Nues, mises en coupes réglées pour la litière des étables, elles prennent l'hiver, sous la pluie, un air de vide infini.... Les corbeaux qui montent vers le nord en sentent la tristesse. Ils y atterrissent et s'y attardent, et se soulèvent en croassant pour essayer le vent.

J'étais imprégné de ces souvenirs.... Le train roulait. Les pignadas traversés des confins du Gers aux abords de la Gironde, le train stoppa dans une gare terminus, une voix cria : « Arcachon ! » Il était nuit. A peine avais-je vu de la voie, au loin, une ligne pâle d'eau luire sous la lune qui naissait.

La nuit, ce fut l'hôtel banal et, le matin, l'incorporation, avec le sentiment d'être devenu une unité dans un tout organisé ; puis la première classe, la première récréation. Mais des mots enchanteurs circulaient parmi les nouveaux. Les anciens parlaient de la ville. Ils récitaient sa devise :

*Heri solitudo, urbs hodie, cras civitas.*

(Hier solitude, ville aujourd'hui, demain cité).



Ils contaient son histoire.

Hier — cet hier au reste de l'âge des villes, qui n'a point de mesure avec celui de l'homme — il n'y avait que des dunes arides. En marche sous l'effort du vent, déplacées grain à grain, elles envahissaient l'intérieur et versaient le silence et la stérilité. On les planta de pins pour les fixer ; un hameau se blottit à leurs pieds. De ces cabanes de pêcheurs en alerte encore entre le flot mal contenu, accouru de l'Océan par des passes redoutables, et la forêt en croissance insuffisamment protectrice, Arcachon naquit sur ce bord isolé.

Aujourd'hui, insoucieuse des sables fixés que ne roulait plus la tempête, tenant tête à la terrible houle arrêtée et détournée par les digues amoncelées, la ville étalait sur la plage ses rues, ses places, ses jardins, ses avenues bordées de platanes géants, gravissait les dunes, villas par villas éparses, pareilles à des fleurs de pierre et de brique entre des barrières peintes, au tournant de routes blanches, au milieu de clos intimes où les pins se berçaient au vent tamisé et parfois y menaient comme une colonnade.... Même un autre quartier grandissait vers les prés salins et la forêt extérieure. De sorte que l'on comptait trois villes dans une seule, appelées ville d'été, d'automne, ou d'hiver, selon l'emplacement, comme si l'on avait voulu suivre le pas des saisons pour l'aise et le plaisir de l'homme.

Quant à demain, quant à la cité future, quelques-uns la voyaient déjà surgir, née des trois villes et acheminée vers l'ouest. C'était une vision éblouissante. Avec des carrefours d'allées comme en des parcs princiers, des perspectives profondes





Le Bassin d'ARCACHON.







sur le bassin où l'eau monte et descend comme au large, elle traverserait les Abbatilles, absorberait en les multipliant les feux égaillés du Mouleau, aborderait les hauteurs du Pilat où les courlis jetaient seuls leur cri triste, les nuits d'orage.... Elle irait, de plus en plus populeuse, à pas hâtifs, rejoindre le soleil, là-bas, où il tombe chaque soir, écouter peut-être avec Tacite « le bruit qu'il fait en s'immergeant dans l'abîme »....

Ces récits nous hantaient à l'étude.

— Quand verrions-nous la Ville ?

— Plus tard, quand vous serez habillés (vareuse et grand col, et béret et pompon comme les matelots).

Mais ce soir même, un autre désir nous saisit. Comme nous sortions pour la prière à la chapelle et attendions d'entrer par l'étroite porte, une grande voix s'entendit. S'enflant par moments avec de sourds éclats pour retomber et reprendre sans fin, elle emplissait l'espace. Après la prière, dans le silence nocturne plus profond, elle grondait et rendait comme un mugissement irrité. Cela arrivait de très loin et ne semblait étonner personne, comme une chose éternellement entendue. On chuchota à nos oreilles :

— C'est le bruit de la mer sur la plage.

Nous l'avions deviné. Au dortoir, on l'entendait encore, assourdi. Le matin, il s'était tu. On nous dit :

— On ne l'entend pas le jour, excepté par gros temps.

Nous ne savions pas que le bruit vivant de la terre le couvrait.

Comme pour la terre, nous demandâmes :

— Quand verrons-nous la mer ?



— Au prochain grand congé.

Les premières promenades eurent lieu en forêt. On allait sur de longues pistes sablonneuses, au pied de dunes rousses d'aiguilles mortes, quelquefois encombrées d'un sous-bois : chênes verts, arbousiers, épines et brandes ; et partout des pins à la cime maigre, au fût cannelé, la multitude des arbres protecteurs décrite, qui avait l'air de s'ouvrir et de se refermer incessamment. Ce sol qui cédait, cette solitude végétale surprenait et fatiguait le fils de la terre ferme et des horizons cultivés que j'étais. Le surveillant nous dit que la forêt se continuait ainsi, ouverte et close toujours, si semblable parfois que la bête sauvage y cherchait sa voie. Un grand silence sans écho régnait. Et nous réfléchissions à cette errance inquiète de l'animal, comme si nous étions nous-mêmes une horde humaine égarée, n'ayant pour nourriture que les fruits des arbousiers qui commençaient à rougir....

Arrive enfin le grand congé, le premier jeudi de novembre. On touche à l'été de la Saint-Martin, dernière ardeur de l'astre.... On part avec le jour, au vent levé, sur une goélette du collège, « l'Éclipse ». Tous ont embarqué, maîtres et élèves. Les grands sont à la manœuvre, les petits, debout contre les bastingages, ouvrent les yeux, et surtout les nouveaux. On croise des pinasses à l'aviron, aiguës des deux bouts ; des canots sous voile partis pour la pêche, et des trois mâts à l'ancre, bateaux massifs, aussi larges que hauts, des charbonniers anglais dont la vue me révéla le va-et-vient commercial entre les peuples. Et l'on vire de bord, on met le cap sur la rive opposée du bassin où la brume du matin se déchire.



Arcachon recule et, sur la côte en face, qui paraît nue, le phare se dresse comme une colonne d'argent. C'est marée basse encore.

En route, on nous montre l'Île-aux-Oiseaux que le reflux découvre. Elle bombe comme un immense bouclier. Tous les oiseaux de mer y plient l'aile un moment et les grands migrateurs pour couper l'exténuante traversée. D'où son nom ailé.... On voit d'autres bancs encore. Piquetés ceux-là de parcs à huîtres, où d'étranges bateaux carrés sous un toit comme une maison, sont échoués, ancres ballantes. Ce sont les pontons, où des hommes montent à l'heure du flot pour surveiller la richesse immergée. On veut nous expliquer comment le mollusque naît et vit là, et se charge de chair succulente sous l'écaille. En vain, notre imagination est montée avec ces hommes sur le bac. Durant la nuit surtout. La nuit sereine, quand le peuple des vagues bruit seulement ou s'endort ; la nuit de tempête où le vent hurle, où le flot bondit en écumant.... Que font-ils, bercés ou secoués, solitaires ?

Cependant, la terre approche. On crie bientôt : « Accostez ! » La manœuvre se fait contre un appontement de bois. On décharge les vivres et tout de suite en marche pour la mer.

Aujourd'hui, comme le premier soir, son mugissement emplit l'espace. Mais il est continu, on n'entend plus de chutes de bruit. Nous avançons. Les quelques arbustes rencontrés au départ se font rares, disparaissent, puis les broussailles même et les brandes. Une herbe longue, éparse, croît seule dans le sol aride, fait de grains brillants. Elle est sans suc aucun. La dune



monte comme une colline. Sur la crête, un grand vent souffle mêlé d'une poussière de sable, une saveur salée imprègne l'air.... C'est le souffle et le goût de la mer, en bas....

Les houles croulent les unes après les autres, tranquilles, avec des fumées d'écume, animées d'un mouvement en avant croissant, car le flux commence. Arrivées du fond du ciel, sorties du cercle entier de l'horizon dont elles dépassent incessamment la hauteur, elles débouchent aplaties à l'œil, formant comme une plaine liquide immense, et s'enflent de plus en plus jusqu'au rivage où elles déferlent, intarissables, à perte de vue.... La côte retentit toute de leur choc.... Au-dessus, d'un vol accoutumé, de pâles oiseaux planent les ailes grandes, sans un cri, et plongent parfois jusqu'à toucher le flot.

Muet, attardé dans le vent sur la crête, au milieu de ce fracas, je contemplais la mer ruée sur la plage déserte, on ne savait comment contenue.... Un maître dit derrière moi :

— Vous ne connaissez pas la mer ? Venez, descendez.

Je descendis sans répondre. Mes camarades se déchaussaient pour entrer dans l'eau. Je fis comme eux. Et la mer vint se briser, s'étaler, s'épuiser à nos pieds, la mer qui ne pouvait aller plus loin.

On déjeuna sur la plage à midi, assis à l'abri d'une baraque de planches enfoncée là pour les visiteurs de l'Océan comme nous. Nous causions en mangeant, de la mer bien entendu. Un vieux caboteur qui pilotait « l'Éclipse » nous racontait (à sa manière) que ce même déferlement de houles, sous l'attraction des mêmes astres, aurait lieu à des milliers de kilomètres quelques



heures plus tard, sur une autre côte, en Amérique, comme si les eaux oscillaient d'un continent à l'autre, tantôt plus fort ici, tantôt là-bas, sans sortir jamais de leur immense lit, même les jours de tempête. Car cette mer, aujourd'hui magnifique, si calme et lumineuse, était aussi la mer sauvage et démontée, couverte d'écume, à qui rien ne résistait, qui ne comptait plus les naufrages, les nuits aveugles de l'équinoxe surtout. Il parlait des myriades de poissons nourries par elle, de l'infusoire au cétacé ; des bancs de coraux vivants, pierre et animal à la fois, qui hérissaient par endroits sa surface ; des bancs d'algues qui l'encombraient et vous retenaient comme avec la main, et des courants qui la sillonnaient, dus comme les fleuves de la terre à des monts dressés dans ses profondeurs. L'un d'eux, arrivé du Mexique, était si brûlant au départ qu'il réchauffait encore nos côtes en les touchant.... Il parlait des vents alizés soufflant sous les tropiques, qui semblent naître avec le soleil et le suivre de l'est à l'ouest ; enfin, de la rotondité de ces masses ruisselantes, derrière lesquelles un navire disparaissait peu à peu à l'horizon comme s'il descendait une colline, bien que les passagers aient l'impression de cingler de niveau....

Tous écoutaient, même ceux qui savaient, espérant quelque révélation nouvelle sur l'abîme. Pour moi, je me perdais dans ces merveilles, rendues plus miraculeuses par sa présence.

Il fallut partir pour rentrer avant la nuit. La marée achevait de monter dans le bassin. Le flot courait dans les chenaux, entre les parcs qui s'enfonçaient, et l'Île aux Oiseaux se marquait d'une légère ligne d'écume. Le courant portait vers Arca-



chon, on laissa « l'Éclipse » le prendre. Pas de vent, ou imperceptible. Et nous vînmes par le travers de la ville.

On la distinguait d'ensemble dans le lointain, soit assise au ras de l'eau, du chalet Péreire au château Deganne, tandis que l'église Notre-Dame s'avavançait au milieu presque, dominant les toits et les masses d'arbres environnantes, avec l'air de marcher au travers pour gagner la jetée en face, soit étagée derrière, sur les dunes, en cette mosaïque de villas que j'ai dites qui sortaient une à une de leur cadre de fûts, de leur voûte de cimes, pour se perdre dans la masse vive de la forêt, au fond du ciel.

Le soleil descendant la couvrait de rayons obliques, de longs faisceaux qui allaient chercher tout ce qui pouvait reluire et s'allumer : les pierres polies par la vague ou lavées par la pluie, les vitres des fenêtres, les bandes métalliques des toitures, les tuiles, les briques rouges, les barrières peintes, les troncs blancs des platanes perdus parmi les pins, si bien que la ville paraissait flamber par place, prise d'incendie, et de longs cordons de feu couraient partout. Mais l'incendie ne consumait rien ; il ne jetait ni tourbillons d'étincelles ni fumées, la ville restait paisible, abandonnée à l'embrasement astral, peut-être alanguie, et cette possession de la flamme était comme une fête d'amour et de joie !

Jamais pareille féerie d'architecture et de jardins ne m'avait enchanté, pareil jeu d'ombre et de lumière. Des descriptions ardentes d'Orient, entendues d'un peintre ami à la maison, me revenaient à l'esprit, et je croyais longer quelque autre Corne d'Or, mot magique, surgie là comme dans un conte des Mille et une nuits.



Souvent, plus tard, mes études finies, j'ai revu Arcachon. Homme fait, je l'ai habité, un moment. Je me suis enfoncé à cheval dans la forêt sans borne, déversée jusqu'à l'Espagne, le long de ce rivage nommé d'un nom lyrique : Côte d'argent ; j'ai suivi la trace de troupeaux libres, errants, pour respirer la solitude et le silence à leur source ; j'ai gravi des sommets où l'on ne savait plus, devant la houle infinie des arbres et des flots confondus aux regards, laquelle, de la forêt ou de la mer, oscillait en chantant ; j'ai assisté au cheminement de la cité future, sous qui la dune manquera bientôt, le large atteint ; cependant, rien n'efface de ma mémoire la première impression de la mer tout-à-coup embrassée, de la ville mi-couchée sous le soleil du soir....

Ces mirages me suivront jusqu'au bout. Le moindre spectacle des choses les réveillent. Que nos landes ruissellent sous la pluie, et j'évoque les plages désertes, inondées à perte de vue, et l'Océan qui débouche de l'arche démesurée du ciel ; et je ranime la ville embrasée par le couchant pour peu qu'il rougisse quelques toits en pente de chez nous, épars sous un feuillage.... Pour le bruit de la mer, je l'entends dans mes pins parasols. Le vent y chante, y gémit, y murmure.... C'est le sanglot ou le mugissement des eaux....

Les images, les sons s'appellent et s'élargissent les uns les autres.

J. DE PESQUIDOUX.

(*Le Livre de raison*, (III<sup>e</sup>), Plon, édit.)







## NUIT DE NOËL

---



LES œufs à la tripe ne me tentaient guère et ce fut sans regret que, me levant à mon tour, je leur faussai compagnie pour suivre mon ami.

— Mange donc ! mange ! insista-t-il. Songe que tu vas veiller la majeure partie de la nuit... Sois tranquille, d'ailleurs, je te ferai signe dès que les bêtes commenceront à sortir des étables.

— Les bêtes ?... De quelles bêtes parles-tu ?

— Miquel ne t'a donc pas tout conté ?... Eh bien ! mon cher, apprends que, dans ma paroisse, ainsi d'ailleurs que dans beaucoup de contrées de l'Espinouse noire, les bêtes — chèvres, moutons, agneaux, vaches, bœufs, taureaux, quand nous en avons chez nous — prennent leur part de la fête de Noël, qui est la plus belle fête de la montagne comme elle est la plus belle fête de l'Église....



... La bise hurlante qui avait salué mon entrée à Cabrerolles s'était calmée. Le ciel, d'une limpidité d'agate, doucement éclairé par une lune faible, à son premier quartier, épandait sur la nature apaisée des lueurs plus blanches, plus transparentes que les mousselines de la vieille aube et du surplis hors de service parmi lesquels la fée Angeline Bourrel avait promené ses ciseaux. L'endroit où nous nous trouvions, sorte de promontoire suspendu dans les airs, nous découvrait tout le pays. A droite, à gauche, des masses rocheuses hérissées d'angles en saillie, dont quelques-uns touchés plus vivement par la lumière nocturne, s'allumaient comme des phares. Des zones obscures, qu'on devinait être des bois touffus de châtaigniers ou de hêtres, se déployaient au long des pentes entre ces pitons clairsemés. Par-ci, par-là, des points bleuâtres apparaissaient, tantôt indécis, tantôt miroitants, selon qu'un rayon ne faisait que les effleurer ou tombait d'aplomb sur eux et demeurait. Des toits de métairies sans doute. Immédiatement au-dessous de nous, le village éparpillé, diffus au bord d'un ruisseau tapageur, cabriolant au-dessus des vannes, des barrages, toute espèce d'arrêts noyés dans l'argent vif du courant.

— Sais-tu que le ruisseau de ta paroisse ne me paraît pas commode ?

— Le Vignon ! Il fait plus de bruit que de mal ! A la fonte des neiges de l'Espinouse et du Marcou — plus tard — on le délivrera de ses entraves car, sans cette précaution, il envahirait les maisons. A présent on retient encore l'eau pour les roues de nos moulins. C'est par milliers de sacs que la montagne envoie-



moudre son orge, son seigle et bien d'autres graines, à Cabrerolles... Les voilà ! cria-t-il s'interrompant tout à coup et levant les bras dans la direction de la vallée.

— Qui donc ?

— Les bêtes... Regarde !....

.... Des bruits divers montaient jusqu'à l'esplanade de la cure, mais mon oreille ne percevait rien distinctement. Soudain, dans les parties les plus sombres de la vallée et des deux côtés, au penchant boisé des montagnes, de vagues clartés s'allumèrent.

Ces lueurs, un moment immobiles, peu à peu, l'une après l'autre rayèrent la nuit de légers sillons enflammés. Sur le fond noir de l'horizon, on eût cru des étoiles fixes, puis des étoiles filantes. Des morceaux du sol reçurent des reflets assez vifs de cette illumination subite, car mon œil démêla la forme d'énormes rocailles accumulées et, par un nouvel effort, les branchages nus de toute une forêt de châtaigniers.

Cependant au milieu de cette nature tout à l'heure endormie, maintenant réveillée et grouillante, des voix éclataient de plus en plus vibrantes, de plus en plus nettes, mêlées à d'autres voix, celles-ci sourdes, mais longues, mais prolongées. Les échos de l'Espinouse noire, de l'Espinouse verte, émus, envoyaient vers le « pays des chèvres », vers Cabrerolles, des résonnances profondes et douces.

En vérité la fête de Noël préludait merveilleusement, originale et saisissante, dans la paroisse de mon ami Cyprien Coupiac.

Mais où étaient les bêtes annoncées par l'abbé Roitelet ? Je les vis enfin.



A chaque minute, par l'adjonction incessante de flambeaux nouveaux venus, les ténèbres se faisaient plus claires. Bientôt j'aperçus cheminant sur les deux rives du Vignon, des files non interrompues d'animaux pressés entre le courant et les maisons basses du village. D'autres animaux — des chiens sans doute — allaient, venaient à côté de ceux-ci, les maintenant en colonne serrée. Des jappements fendaient l'air de-ci, de-là, assez rares toutefois.

Au fur et à mesure que les troupeaux, chassés des étables pour célébrer Noël, gravissaient la côte rude vers l'église, située en contre-haut derrière le presbytère, je débrouillais la qualité des bêtes. Les bœufs et les vaches, atteints de temps à autre par l'aiguillon des toucheurs, me frappèrent d'abord ; puis j'entrevis les moutons et les agneaux, commandés par des capitaines béliers à l'allure fière, glorieuse ; puis les chèvres gardées par des boucs jaloux, importants, au frontal armé de baïonnettes formidables, à la barbiche pointue, leur retombant jusqu'aux jarrets.

Grâce à la lumière plus intense à chaque pas, c'étaient de splendides reluisements de cornes, de pelages, de museaux entremêlés et, grâce au silence de cette nuit si pure et sonore dans sa glace, c'étaient des paroles d'hommes et des paroles d'animaux qui me ravissaient, m'enlevaient, me transportaient. Gens et bêtes venaient assister à la naissance du Sauveur, à la « Grande Naissance », pour rappeler la jolie expression des Cévennes, et les premiers par des cantiques, les seconds par des beuglements, des bêlements, des chevrottements, manifes-



taient, proclamaient leur joie. Chacun chantait à sa façon, mais chacun chantait et cela constituait, sous le ciel criblé d'étoiles, une harmonie incomparable, un concert unique, surnaturel, sublime comme tout ce que la nature engendre dans sa grandeur et dans sa simplicité.

.... J'ouis des pas derrière moi... Coupiac :

— Ah ça ! que vas-tu faire de ce bétail ? lui dis-je. Est-ce qu'il assistera à la messe de minuit ?

— Certainement.

— Alors il va entrer à l'église ?

— Pour cela, non.

— Quel dommage, mon ami ! Ce serait véritablement l'église de Bethléem. Mais que comptes-tu en faire pendant la messe de cette nuit ?

— Ils demeureront groupés autour de l'église dont, malgré le froid, pour céder à un antique usage, la porte ne sera pas fermée ; ils entendront les hymnes du lutrin et « réchaufferont de leur haleine », comme le veut la légende pieuse de nos contrées, le divin sauveur dans la crèche. Du reste, à la fin de la première messe, par la voix de nos bouviers, de nos chevriers, de nos bergers, de nos « pillards » au nombre de plus de deux cents, le bétail de Cabrerolles t'édifiera lui-même sur ses intentions.

— Je serais fort curieux de les connaître.

.... L'église, un pauvre édifice lézardé, décrépît, sans caractère, avec un clocher maigre, dont quelques coups de foudre avaient tronqué la flèche, jetait du feu par toutes ses fenêtres.



Les paysans dans leurs beaux habits, bâton en main ; les paysannes, dans leurs plus riches atours, jeannette au cou, fichu retenu par des épingles à grosse tête de verre, arrivaient par groupes de trois, de cinq, de dix. Les jeunes gens bavardaient, badinaient ; les vieux et les vieilles, recueillis, chantaient des cantiques. Je saisis au passage cette strophe chevrotée en patois par une femmelette grêle et mince comme une paille, pliée en deux par le poids des ans, marchant à pas glissés :

« Nuit de Noel ; plus belle que le jour,  
Nuit qui me sauve,  
Nuit de Noel, je t'aimerai toujours  
Et te chanterai jusqu'à l'aube. »

Une corbeille emplie de cierges, d'une cire jaune, grenue, presque noire était disposée au seuil de l'église. Chacun des assistants plongeait la main, prenait un cierge, l'allumait à une lanterne accrochée à l'un des battants de la porte, puis entrait.

Cependant les bêtes débouchaient par une ruelle étranglée entre deux mesures réunies par un arceau étroit, sorte de portail de la vallée ouverte sur le village. Je ne pus m'empêcher d'admirer les bœufs superbes, hauts et solennels, frayant la marche à la colonne qui se ruait. Ils avançaient par couples, lentement, posément, le panache de la queue étalé, la croupe miroitante, le mufle levé, laissant filtrer de leurs babines humides, avec des fils d'argent plus ténus que des fils de la Vierge en automne, des murmures qui ressemblaient à des balbutiements. Assurément ils chantaient leur Noël, eux aussi.

— Les attelages des Brèdes, les plus robustes de ma paroisse et de bien loin dans l'Espinouse ! me glissa Coupiac, enflé d'un





Le Port de BAYONNE.







orgueil subit. Il fit trois pas et appliquant sa menotte enfantine entre les cornes des deux premiers animaux :

— Holà, Jacquou !... Holà, Bléreau !...

Les bœufs qui, à n'en pas douter, connaissaient les caresses de M. le Curé et les appréciaient intimement, demeurèrent plantés. A cette halte la cohue des troupeaux de Cabrerolles, le passage barré, s'arrêta d'un bloc.

Coupiac s'avança vers un grand garçon d'une vingtaine d'années, beau avec son chapeau de feutre mou à larges bords, ses cheveux blonds lui tirebouchonnant sur les tempes en oreilles de chien, son aiguillon lui dépassant la tête, son costume de serge verte étoilé de boutons de métal.

— Valros, lui dit-il, range tes bêtes aussi près que tu le pourras de l'église. C'est le tour de ton bétail cette année, d'occuper la meilleure place pour réchauffer Notre-Seigneur.... »

.... Les gosiers des fidèles, au repos depuis longtemps, partirent en éclats violents, déchaînés, tout ensemble terribles et joyeux. Les animaux de la paroisse réveillés en sursaut de leur assoupissement — peut-être de leur méditation — sous le froid limpide de ce ciel d'hiver criblé de milliers d'astres, firent chorus par leurs beuglements, leurs bêlements, leurs chevrottements lancés à toute force, à tout élan.

C'était sauvage et beau.

— Les animaux des Brèdes ! cria l'officiant.

Justin Valros, l'aiguillon ramené, s'avança suivi des trois attelages de sa métairie. Jacquou et Bléreau furent aspergés les premiers. Ils s'en allèrent vers l'arceau dont la baie éclatante



dans l'obscurité, lumineuse à cent pas, s'ouvrait sur Cabrerolles et sur le Vignon. Ils marchaient posément, dodelinant du fanon avec orgueil et majesté.

Après les bœufs de labour, bien accouplés deux à deux, se présentèrent les chèvres, très nombreuses naturellement au « pays des chèvres ». Malgré les boucs, l'œil au guet, la corne levée, malgré les chevriers au long bâton menaçant, elles vaguaient de-ci, de-là à travers la place de l'église, capricieusement. Il ne fut pas commode de les amener sous l'aspersoir. Quelques-unes, l'œil inquiet, se complaignaient en notes tremblées ; d'autres, furieuses, se cossaient avec leurs voisines, droites sur pattes, oreilles et barbottes tendues.

Les moutons, les brebis, les agneaux furent plus doux à se laisser conduire ; ni bergers, ni chiens ne durent intervenir. Ils se pressèrent à la bénédiction par masses compactes, tête baissée, d'une bousculade énorme qui ne fit qu'un troupeau des bêtes à laine de toutes les métairies.

F. FABRE (L'abbé Roitelet).

(Fasquelle, édit.)





## ANECDOTES PYRÉNÉENNES

---



I

LE désintéressement n'est pas une vertu de montagne. Dans un pays pauvre, le premier besoin est le besoin d'argent. On dispute pour savoir s'ils considèrent les étrangers comme une proie ou comme une récolte ; les deux opinions sont vraies : c'est une proie qui chaque année donne une récolte.

Voici un détail bien petit, mais capable de montrer avec quelle dextérité et quelle passion ils tondent un œuf.

Paul dit un jour à sa servante de remettre un bouton à son pantalon et, d'un air indécis, inquiet, comme si elle craignait l'effet de sa demande :

— « C'est un sou », dit-elle.

J'expliquerai plus tard quelle grosse somme c'est ici qu'un sou.



Paul tire le sou sans mot dire et le donne. Jeannette s'en va sur la pointe du pied jusqu'à la porte, se ravise, revient, prend le pantalon et montre le bouton :

— « Ah ! c'est un beau bouton ! (Une pause.) Je n'en avais pas dans ma boîte. (Autre pause plus longue.) J'ai acheté celui-là chez l'épicier. C'est un sou. »

Elle se dresse avec anxiété ; le propriétaire de la culotte, toujours sans mot dire, donne un second sou.

Il est clair qu'il y a là une mine de sous. Jeannette sort et, un instant après, rouvre la porte. Elle a pris son parti et, d'une voix aiguë, perçante, avec une volubilité admirable :

— « Je n'avais pas de fil ; il a fallu acheter du fil, j'ai usé beaucoup de fil ; c'était du bon fil. Le bouton ne partira plus, je l'ai cousu bien fort : c'est un sou. »

Paul pousse sur la table un troisième sou.

Deux heures après, Jeannette, qui a fait ses réflexions, reparait. Elle prépare le déjeuner avec un soin minutieux ; elle essuie attentivement les moindres taches, elle adoucit sa voix, elle marche sans faire de bruit, elle est d'une prévenance charmante ; puis elle dit, en déployant toutes sortes de grâces obséquieuses :

— « Il ne faut pas que je perde, vous ne voulez pas que je perde ; l'étoffe était dure, j'ai cassé la pointe de mon aiguille. Je ne le savais pas tout à l'heure, je viens de le voir : c'est un sou. »

Paul tira son quatrième sou, en disant de son air grave :

— « Courage, Jeannette ; vous ferez une bonne maison, ma fille ; heureux l'époux qui vous conduira, candide et rougissante,



sous le toit de ses ancêtres ! Allez broser mon pantalon ! »

Les mendiants pullulent. Je n'ai jamais rencontré un enfant qui ne demandât l'aumône ; tous les habitants font ce métier, de quatre à quinze ans. Personne n'en a honte. Vous regardez de toutes petites filles, qui marchent à peine, assises au pas de leur porte et occupées à manger une pomme ; elles viennent en trébuchant vous tendre la main. Vous trouvez dans une vallée un jeune pâtre auprès de ses vaches ; il s'approche et vous demande « quelque petite chose ». Une grande fille passe avec un fagot sur la tête ; elle s'arrête et vous demande « quelque petite chose ». Un paysan travaille au chemin :

« Je vous fais une belle route, dit-il. Donnez-moi quelque petite chose. »

Une bande de polissons jouent au bout d'une promenade ; dès qu'ils vous voient, ils se prennent par la main, commencent la danse du pays et finissent par quêter « quelque petite chose ». Il en est ainsi dans toutes les Pyrénées.

Ils sont aussi marchands que mendiants. Rarement on traverse la rue sans être abordé par un guide qui vous offre ses services et vous demande la préférence. Si vous êtes assis sur une colline, vous voyez tomber du ciel deux ou trois enfants qui vous apportent des papillons, des pierres, des plantes curieuses, des bouquets de fleurs. Si vous approchez d'une étable, le propriétaire sort avec une écuelle de lait et veut à toute force vous le vendre. Un jour que je regardais un petit taureau, le bouvier me proposa de l'acheter.



Cette avidité n'est point choquante. Je remontais une fois derrière les Eaux-Bonnes le ruisseau de la Soude : c'est une sorte d'escalier disloqué qui tournoie pendant trois lieues entre des buis, dans un fond brûlé ; il faut grimper sur des rocs pointus, sauter de saillie en saillie, marcher en équilibre sur des corniches étroites, gravir en zigzag des pentes escarpées de pierres roulantes. Le sentier ferait peur aux chèvres : on s'y meurtrit les pieds, et l'on court risque à chaque pas d'y prendre une entorse. J'y rencontrai de jeunes femmes et des filles de vingt ans, pieds nus, qui portaient au village, l'une un bloc de marbre dans sa hotte, l'autre trois sacs de charbon attachés ensemble, une autre cinq ou six longues et lourdes planches ; la course est de trois lieues, par le soleil de midi ; ajoutez trois lieues pour revenir : elle est payée dix sous.

.... La nécessité aidant, je leur ai vu inventer des dissertations géologiques. Au milieu de juillet, il y eut une sorte de tremblement de terre ; on répandit le bruit qu'un vieux mur s'était écroulé : la vérité est que les fenêtres avaient tremblé, comme lorsqu'une grosse voiture passe. Aussitôt la moitié des baigneurs délogea : cent cinquante personnes s'enfuirent de Cauterets en deux jours ; les voyageurs en chemise couraient à l'écurie la nuit pour atteler leurs voitures et emportaient pour s'éclairer la lanterne de l'hôtel.

Les paysans secouaient la tête d'un air de compassion et me disaient :

— « Voyez-vous, Monsieur, ils vont chercher pis ; s'il y a un tremblement de terre, la plaine s'ouvrira et ils tomberont



dans les crevasses, au lieu qu'ici la montagne est solide et les garantirait comme une maison. »

Cette même Jeannette, qui tient déjà une place si honorable dans mon histoire, fournira un exemple de la circonspection et de la réserve méticuleuse dont ils s'enveloppent quand ils ont peur de se compromettre. Son maître avait dessiné l'église voisine et voulut juger son œuvre à la façon de Molière.

— Reconnaissez-vous cela, Jeannette ?

— Ah ! Monsieur, c'est-y vous qui l'avez fait ?

— Qu'est-ce que j'ai copié là ?

— Ah ! Monsieur, c'est bien beau.

— Mais encore, dites-moi ce qu'il y a là-dessus.

Elle prend la feuille, la tourne et la retourne, regarde l'artiste d'un air ébahi et ne dit rien.

— Est-ce un moulin ou une église ?

— Oui-da !

— Est-ce l'église de Laruns ?

— Ah ! c'est bien beau !

On ne put jamais la tirer de là.

## II

Paul est monté sur le pic du Midi de Bigorre ; voici son journal de voyage :

« Départ à quatre heures du matin dans la vapeur. Les pâturages de Tau à travers la vapeur ; on voit la vapeur. Le lac d'Oncet à travers la vapeur ; même vue.



» Hourque-des-Cinq-Ours. Plusieurs taches blanchâtres ou  
» grisâtres, dans un fond blanchâtre ou grisâtre.

» Contempler, pour s'en faire une idée, cinq ou six pains à  
» cacheter, d'un blanc sale, collés derrière une feuille de papier  
» brouillard.

» Commencement de l'escarpement ; montée au pas, à la  
» queue l'un de l'autre ; cela me rappelle le manège Leblanc  
» et les cinquante chevaux qui avancent gracieusement dans la  
» sciure de bois, chacun ayant le nez contre la queue du pré-  
» cédent, et la queue contre le nez du suivant, le jeudi, jour  
» de sortie et d'équitation pour les collèges. Je me berce volup-  
» tueusement dans ce souvenir poétique.

» Première heure : vue du dos de mon guide et de la croupe  
» de son cheval. Le guide a une veste de velours bouteille avec  
» deux raccommodages à gauche et un à droite ; le cheval est  
» d'un brun sale et porte les marques de la cravache. Quelques  
» gros cailloux sur le sentier. Le brouillard. Je pense à la phi-  
» losophie allemande.

» Deuxième heure : la vue s'élargit ; j'aperçois l'œil gauche  
» du cheval du guide. Cet œil est borgne : il ne perd rien.

» Troisième heure : la vue s'élargit encore. Vue de deux  
» croupes de cheval et de deux vestes de touristes, qui sont à  
» quinze pieds au-dessous de nous. Vestes grises, ceintures  
» rouges, bérets. Ils jurent et je jure. Cela nous console un peu.

» Quatrième heure : joie et transports ! Le guide me promet,  
» pour la cime, la vue d'une mer de nuages.

» Arrivée : vue de la mer de nuages. Par malheur, nous sommes



» dans un des nuages. Aspect d'un bain de vapeur quand on  
» est dans le bain.

» Bénéfices : Rhume de cerveau, rhumatisme aux pieds, lum-  
» bago, congélation, bonheur d'un homme qui aurait fait huit  
» heures d'antichambre, dans une antichambre sans feu. »

— Et cela arrive souvent ?

— Deux fois sur trois. Les guides jurent que non.

(Extrait du *Voyage aux Pyrénées* de Taine (1858), Hachette, édit.)

---

### PAU, VU PAR TAINE (1858)

PAU est une jolie ville, propre, d'apparence gaie ; mais la chaussée est pavée en petits galets roulés, les trottoirs en petits cailloux aigus : ainsi les chevaux marchent sur des têtes de clous et les piétons sur des pointes de clous. De Bordeaux à Toulouse, tel est l'usage et le pavage. Au bout de cinq minutes, vos pieds vous disent d'une manière très intelligible que vous êtes à deux cents lieues de Paris.

On rencontre des chariots chargés de bois, d'une simplicité rustique, dont l'invention remonte certainement au temps de Vercingétorix, mais seuls capables de gravir et de descendre les escarpements pierreux des montagnes. Ils sont composés d'un tronc d'arbre posé en travers sur des essieux et soutenant deux claies obliques ; ils sont traînés par deux grands bœufs blan-



châtres, habillés d'une pièce de toile pendante, coiffés d'un réseau de fil et couronnés de fougères, le tout pour les garantir des mouches grises. Cela donne à penser ; car la peau de l'homme est beaucoup plus tendre que celle du bœuf, et les mouches grises n'ont point juré de paix avec notre espèce. Devant les bœufs marche ordinairement un paysan armé d'une gaule, l'air défiant et rusé, en veste de laine blanche et en culotte brune ; derrière la voiture vient un petit garçon, pieds nus, très éveillé et très déguenillé, dont le vieux béret de velours retombe comme une calotte de champignon plissé, et qui s'arrête saisi d'admiration au magnifique aspect de la diligence. Voilà les vrais compatriotes d'Henri IV....

.... Il était huit heures du matin ; point de visiteurs au château, personne dans les cours ni sur la terrasse ; je n'aurais pas été trop étonné de rencontrer le Béarnais, « ce vert galant, ce diable à quatre », si malin qu'il se fit appeler « le bon roi ».

Son château est fort irrégulier ; il faut descendre dans la vallée pour lui trouver un peu d'agrément et d'harmonie. Au-dessus de deux étages de toits pointus et de vieilles maisons, il se détache seul dans le ciel et regarde au loin la vallée ; deux tourelles à clochetons s'avancent de front vers l'ouest ; le corps oblong suit, et deux grosses tours en briques ferment la marche avec leurs esplanades et leurs créneaux. Il touche à la ville par un vieux pont étroit, au parc par un large pont moderne, et les pieds de sa terrasse sont mouillés par un joli ruisseau sombre. De près cette ordonnance disparaît : une cinquième tour du côté du nord dérange la symétrie. La grande cour, en forme d'œuf, est



une mosaïque de maçonneries disparates : au-dessus du porche, un mur en galets du Gave et en briques rouges croisées comme les dessins d'une tapisserie ; en face, collés au mur, une rangée de médaillons en pierre ; sur les côtés, des portes de toute forme et de tout âge ; des fenêtres en mansarde, carrées, pointues, crénelées, dont les châssis de pierre sont festonnés de bosselures ouvragées. Cette mascarade d'architectures trouble l'esprit sans lui déplaire ; elle est sans prétention et naïve ; chaque siècle a bâti à sa guise, sans s'occuper de son voisin.

Au premier étage, on montre une grande écaille de tortue qui fut le berceau d'Henri IV. Des bahuts sculptés, des dressoirs, des tapisseries, des horloges du temps, le lit et le fauteuil de Jeanne d'Albret, tout un ameublement dans le goût de la Renaissance, éclatant et sombre, d'un style tourmenté et magnifique, reportent d'abord l'esprit vers cet âge de force et d'effort, d'audace inventive, de plaisirs effrénés et de labeur terrible, de sensualité et d'héroïsme.

Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, traversa la France pour venir, selon sa promesse, dans ce château....

Elle chantait un cantique béarnais quand elle mit Henri au monde. On dit que le vieux grand-père frota d'une gousse d'ail les lèvres du nouveau-né, lui versa dans la bouche quelques gouttes de vin de Jurançon et l'emporta dans sa robe de chambre. L'enfant naquit dans la chambre qui touche à la tour de Mazères, au coin du sud-ouest. « Son grand-père l'ôta au père et à la » mère, et voulut faire nourrir cet enfant à sa porte, reprochant » à sa fille et à son gendre que, par les délicatesses françaises,



» ils avaient perdu plusieurs de leurs enfants. Et, de fait, il  
» l'éleva à la béarnaise, c'est-à-dire pieds nus et tête nue, bien  
» souvent avec aussi peu de curiosité que l'on nourrit les enfants  
» des paysans. Cette bizarre résolution succédant, forma un corps  
» auquel le froid et le chaud, les labeurs immodérés et toutes  
» sortes de peines n'ont pu apporter d'altération, en cela s'ac-  
» cordant sa nourriture à sa condition, comme Dieu voulant  
» dès ce temps préparer un sûr remède et un ferme cœur d'acier  
» aux nœuds ferrés de nos dures calamités (1) ».

Sa mère, ardente et austère calviniste, l'emmena à quinze ans, à travers l'armée catholique, jusqu'à La Rochelle et le donna aux siens pour général. A seize ans, au combat d'Arnay-le-Duc, il conduisait la première charge de cavalerie. Quelle éducation et quels hommes ! Leurs descendants tout à l'heure passaient dans la rue, allant au collège pour composer des vers latins et réciter les pastorales de Massillon.



Le parc est un grand bois sur une colline, entouré de prairies et de moissons. On marche dans de longues allées solitaires, sous des colonnades de chênes superbes, tandis qu'à gauche les hautes tiges des taillis montent en files serrées sur le dos de la colline. Le brouillard ne s'était point levé ; l'air était immobile ; pas un coin de ciel bleu, pas un bruit dans la campagne. Un

---

(1) D'Aubigné.



chant d'oiseau sortait pour un instant du milieu des frênes, puis s'arrêtait attristé. Était-ce là le ciel du Midi, et fallait-il venir dans le joyeux pays du Béarnais pour trouver ces impressions mélancoliques ? Un petit chemin de côté nous a conduits sur une rive du Gave ; dans une longue flaque d'eau croissait une armée de joncs hauts comme deux hommes ; leur épis grisâtres et leurs feuilles tremblantes s'inclinaient et chuchotaient sous le vent ; auprès d'eux une fleur sauvage répandait un parfum de vanille. Nous avons regardé la large campagne, les rangées de collines arrondies, la plaine silencieuse sous le dôme terne du ciel. Le Gave roule à trois cents pas entre des rives rongées, qu'il a couvertes de sable ; on distingue au milieu des eaux les piles moussues d'un pont ruiné. On est bien ici, et cependant on sent au fond du cœur une vague inquiétude ; l'âme s'amollit et se perd en des rêveries tendres et tristes. Tout-à-coup l'heure sonne, et l'on va déployer sa serviette pour manger du potage entre deux commis-voyageurs....

Aujourd'hui, c'est jour de soleil. En allant à la Place Nationale, j'ai vu une pauvre église demi-ruinée, changée en remise ; on y a cloué l'enseigne d'un voiturier. Les arcades en petites pierres grises s'arrondissent encore avec une hardiesse élégante ; au-dessous s'empilent des charrettes, des tonneaux, des pièces de bois ; des ouvriers ça et là maniaient des roues. Un large rayon de lumière tombait sur un tas de paille et noircissait les coins sombres ; les tableaux qu'on rencontre valent ceux qu'on vient chercher.

De l'esplanade qui est en face, on voit toute la vallée, et au



fond les montagnes ; ce premier aspect du soleil méridional, au sortir des brumes pluvieuses, est admirable ; une nappe de lumière blanche s'étale d'un bout de l'horizon à l'autre sans rencontrer un seul nuage. Le cœur se dilate dans cet espace immense ; l'air n'est qu'une fête ; les yeux éblouis se ferment sous le dôme ardent du ciel. Le courant de la rivière scintille comme une ceinture de pierreries ; les chaînes de collines, hier voilées et humides, s'allongent à plaisir sous les rayons pénétrants qui les échauffent, et montent d'étage en étage pour étaler leur robe verte au soleil. Dans le lointain, les Pyrénées bleuâtres semblent une traînée de nuages ; l'air qui les revêt en fait des êtres aériens, fantômes vaporeux, dont les derniers s'évanouissent dans l'horizon blanchâtre, contours indistincts, qu'on prendrait pour l'esquisse fugitive du plus léger crayon. Au milieu de la chaîne dentelée, le pic du Midi d'Ossau dresse son cône abrupt ; à cette distance les formes s'adoucissent, les couleurs se fondent, les Pyrénées ne sont que la bordure gracieuse d'un paysage riant et d'un ciel magnifique. Rien d'imposant ni de sévère ; la beauté ici est sereine et le plaisir est pur.



Sur l'esplanade est la statue d'Henri IV, avec une inscription en latin et en patois ; l'armure est d'un fini parfait, à rendre un armurier jaloux. Mais pourquoi le roi fait-il une aussi triste mine ? Son cou est gêné sur ses épaules ; ses traits sont petits, soucieux ; il a perdu sa gaieté, sa verve, sa confiance en sa for-





Le Château de PAU.







tune et sa fière contenance. Il n'a l'air ni d'un grand homme, ni d'un homme bon, ni d'un homme d'esprit ; son visage est mécontent et l'on dirait qu'il s'ennuie à Pau. Je ne sais s'il a raison : la ville cependant passe pour agréable ; le climat est fort doux, les malades qui redoutent le froid y passent l'hiver. On donne des bals dans les cercles, les Anglais y abondent et l'on sait qu'en fait de cuisine, de lits et d'auberges, ce peuple est le premier réformateur de l'Univers.

Ils auraient bien dû réformer les voitures : les mauvaises diligences du pays sont tirées par des haridelles décharnées qui descendent les côtes au pas et font halte aux montées. Tous les encouragements du fouet sont perdus sur leur dos ; on ne saurait leur en vouloir, tant elles ont piteuse apparence, échine saillante, oreilles pendantes, ventre efflanqué. Le cocher se lève sur son siège, tire les rênes, agite les bras, crie et tempête, descend et remonte ; son métier est rude, mais il a l'âme de son métier. Peu lui importent les voyageurs, il les traite en paquets utiles, en contre-poids obligés sur lesquels il a droit. Au bas d'une montagne, la machine mit sa roue dans un fossé et pencha ; chacun de sauter dehors à la façon des moutons de Panurge. Il courait de l'un à l'autre pour les faire rentrer, exhortant surtout les gens de l'impériale, et leur montrant le danger de la voiture qui, inclinée en arrière, avait besoin de lest en avant. Ceux-ci restèrent froids et montèrent à pied ; il suivait en grommelant et les appelait égoïstes.







## LES EAUX TRANSPARENTES

---



Il y a des années qu'un jeune homme descendit de wagon, un soir de juin, à une halte de village, non loin d'ici. Il traversa la voie, s'enquit du chemin qu'il fallait suivre pour aller au bac du Gave et partit d'un pas léger.... Il arrivait de la ville et rentrerait sans être attendu chez lui, dans la gentilhommière paternelle, où nichaient les rêves de son génie....

Il longea des champs de blé, qui bruissaient opulemment dans leurs ondes, déjà blondissantes, et des champs de maïs aux luisantes courroies, dont les tiges s'agitaient au vent comme une forêt de roseaux. Les saulaies de la rivière et leurs pelouses succédèrent et charmèrent ses yeux. Des vaches y erraient, tonnant l'herbe courte, qui agitaient dans l'air la mélodie, toute pastorale, de leurs clochettes... Les poulinières sonnaient des



entraves.... Quelque âne rencontré, brave philosophe amplement favorisé en chardons, s'arrêtait gravement de brouter, en voyant l'adolescent passer près de lui d'un pas rapide, et le suivait des yeux en remuant les oreilles, d'un air méditatif....

Il traversa les eaux de cristal sur des passerelles tremblantes. Par endroits, ces eaux s'étendaient sur des sables, en viviers dormants et poissonneux, ridés dans leurs moires. Des coupes d'herbes recueillaient des sources transparentes comme l'air. Les ruisseaux fuyaient dans les remous légers, en s'enroulant et se déroulant, ainsi qu'au fuseau d'une fée de l'onde....

Tandis que ces ruisseaux étaient clairs, le Gave courait, trouble et violent, grossi par la fonte des neiges sur les montagnes et par les pluies d'orages récents.... Il atteignit le bac, à travers d'épais taillis d'aunes, dominés par des peupliers, dont la flèche indiquait le vent de sa courbe, par d'autres peupliers blancs non moins altiers, au branchage étendu et, de place en place, par un chêne royal, sur lequel tournaient de grands milans au-dessus des eaux et des feuillages, planant, avant de se brancher pour la nuit, de leurs ailes bronzées aux rayons du soir.

Le batelier-vannier n'était point là, dans la cahute en ramée, où d'habitude il tressait des corbeilles en attendant les passants. Le jeune homme s'assit près de l'eau.... Un bouvier, hâlé comme un vieux mur et d'une gravité de patriarche, l'avertit obligeamment qu'il ne fallait pas qu'il attendît l'homme. Le *naulier* buvait depuis deux jours.... Deux jours de boisson étaient sa mesure.... A cette heure, farci jusqu'à la gorge, le *naulier* ronflait sur son matelas, sinon dans un fossé, comme un porc en bauge



— « parlant sauf respect », dit le bonhomme — et rien, pas même le feu, ne le redresserait sur ses jambes. Mais le lendemain, à la pointe de l'aube, il serait à siffler là, avant les merles, tout près de sa nef.... D'autre part, on ne pouvait traverser, à cheval ni sur un char à bœufs... L'eau trop grande noyait tous les gués.

L'adolescent revint au village, où on lui dit :

— Allez chez Joannès.

Joannès, homme cordial et d'ample mine, était assis, en bras de chemise, à respirer le frais paisiblement, devant la porte de sa maison. Il se leva, d'un air empressé. Sa face rasée s'épanouit ; quand l'adolescent lui dit son nom :

— Vous êtes le fils du docteur d'Arbonne ?

— Non, son petit-fils.

— C'est vrai !... c'est vrai !... Il était vieux quand il vint ici, voilà vingt ans passés.... Il a sauvé ma femme et ma fille... Il était grand, tout blanc, imposant.... Je crois le voir encore....

Joannès raconta comment le docteur était entré chez lui, en un jour d'agonie. Il dit à l'enfant sa reconnaissance, grande du désespoir qu'il avait eu.... Il regardait expirer sa femme, anéantie de fièvre et de mal. Et, quand il se penchait sur son enfant, empoisonnée par le mauvais lait, il ne savait si elle était morte ou vive, tant pauvre était sa respiration. Il allait et venait de l'une à l'autre, la tête vide, étranglé d'angoisse, oppressé jusqu'à étouffer. En regardant le docteur examiner, d'un air méditatif, ces moribondes, Joannès avait tremblé, du crâne aux talons. Mais M. d'Arbonne, en se relevant, lui donna confiance.



— Il avait dans le regard, déclara le brave homme, une lumière que je n'ai pas vue dans d'autres yeux... Il me parla, bien qu'on le prétendit altier et rude, avec une douceur encourageante. Il me dit paisiblement, en homme sûr de ce qu'il prévoit : « N'ayez pas trop peur ! J'espère encore ! » Et là où les autres ne savaient plus rien, il ordonna ce qu'il fallait faire : la mère et la fille furent guéries... Il m'aurait pu demander beaucoup ! J'aurais donné tout et plus encore ! .... Mais votre grand-père n'était pas un homme d'argent, mon jeune monsieur, quoique l'argent lui fondit dans les mains, à ce qu'on dit... J'ai perdu ma pauvre femme l'année dernière. Pour ma fille.... (Il cria : « Anaïs ! »....) Je n'ai eu d'enfant qu'elle... Vous allez voir s'il valait la peine de me la conserver....

Joannès présenta à l'adolescent une belle personne dans sa pleine floraison, grande et svelte, quoique large des hanches et des épaules, agile et de souples mouvements... Elle avait une peau ambrée de paysanne, d'éclatants yeux bruns, sous un front bas, que surmontait opulemment une chevelure ondulée d'or sombre, le nez aquilin, les lèvres rieuses, entr'ouvertes sur des dents brillantes... Chaussée de sandales et court-vêtue, avec plus de coquetterie, cependant, qu'il n'est d'habitude aux villageoises, à chacun de ses pas, à chaque geste, le charme se révélait d'un corps nerveux, harmonieux et frais... Elle fit avec grâce sa révérence à l'adolescent émerveillé. Et il rougit ému, en s'inclinant. Elle sourit avec un peu de malice, car cet émoi ne lui échappa point. Elle le regardait complaisamment aussi, le trouvant agréable à voir....



Vint une vieille femme vêtue de noir, à la mode des maîtresses-fermières d'autrefois, la mère de l'hôte. Elle était petite, mais d'un grand air, à la fois bon et un peu sévère. Elle avait les yeux vifs....

Une existence d'honneur, toute une tradition rurale de labeur, de probité rigide, de sens clair et d'économie bien entendue, se lisaient sur son visage ridé.... Elle retenait à quatre-vingts ans, pour une grande part, le gouvernement de sa maison, pleine de domestiques et d'ouvriers, qu'il fallait nourrir. Dans la cuisine, où pendaient aux poutres des jambons et des quartiers de lard, où dans la vaste salle attenante, de son fauteuil de paille à coussins, elle voyait tout et donnait ses ordres....

Le jeune homme s'inclina devant cette vieille femme avec respect. Elle lui rappelait sa grand'mère morte, qui l'avait aimé de tout son cœur d'aïeule.... Sa grand'mère était petite aussi et d'un air imposant, rigide et bon, comme cette ménagère rustique, et, comme visiblement celle-ci, douée de fortes vertus héréditaires de grand sens, prévoyance et largesse indulgente, sans faiblesse dans sa maison, sévère pour elle-même seulement.... Cette paysanne avait été belle....

Elle était coiffée, à la béarnaise, d'un mouchoir qui descendait sur son front, comme un bandeau monastique. Son profil était droit et fier, sereine sa face aux traits réguliers. Ses cheveux brillaient autour de ses tempes avec la blancheur de la neige tombée fraîchement sur les buissons... Elle aussi accueillit l'enfant, sitôt qu'elle eut entendu son nom, avec une touchante déférence. Elle aussi le salua d'une révérence à la mode ancienne ;



avec un sourire de bienvenue. Et elle déposa pour lui faire honneur la quenouille en roseau chargé de lin, qu'elle filait comme les reines d'autrefois....

On prépara la meilleure chambre de la maison. Et le souper improvisé fut savoureux... Ce fut la jeune fille qui le fit cuire, puis le servit, de ses mains alertes. Elle avait tendu la table d'une nappe en toile de lin filée dans la maison, ourdie par le tisserand du village, puis blanchie aux rosées nocturnes et rangée dans l'armoire au linge, avec des feuilles de lavande, des brins d'absinthe et de marjolaine entre les plis.... Elle disposa dessus les assiettes à fleurs, les verres en cristal de forme ancienne et des fourchettes et cuillers d'argent qui servaient aux grands jours, orgueil de cette opulente maison rurale....

L'hôte alla extraire de son cellier un vin qui n'avait point d'âge connu. Il déboucha d'un poignet puissant le flacon poudreux sans une secousse. Il en huma l'arome au goulot, de l'air d'un alchimiste qui se rend compte. Enfin, il examina dans un rayon son élixir qu'il voulait fameux, et qu'on eût dit en effet composé d'ambre fondu, ou bien de topazes liquéfiées, avec les parfums de la terre béarnaise....

Des truites du Gave furent servies, puis une poularde rôtie, enfin des cèpes, poussés sur la mousse depuis les dernières ondées, où avait passé la senteur des bois... Le pain de ménage fleurait le grain.... La jolie fille qui le présentait en souriant, avec le couteau planté dans la croûte, l'avait salé, pétri, mis au four.

.... Et tous lui faisaient fête à l'envi, la belle de sa grâce



moqueuse et douce car elle y trouvait un plaisir léger, l'aïeule avec sollicitude, et son hôte avec une cordiale bonhomie....

Joannès servait à boire et le pressait de manger, en s'excusant fort de la pauvre chère. Et l'enfant mangeait avec appétit, charmé de l'aventure, pris par l'aménité hospitalière et la simplicité de ces braves gens. Il buvait avec circonspection du vin aromatique et fumeux de son hôte, qui lui disait et prouvait avoir le gosier large et l'estomac ample, mangeant des plats copieux abondamment, et vidant rasade avec lenteur.

Cependant l'aïeule leur assurait qu'elle avait attendu pendant toute une journée quelque lettre ou bien une visite, et qu'elle savait que cette visite leur devait être agréable, d'après des signes qui ne la trompaient guère.... La mèche de la chandelle, la veille au soir, avait grésillé à plusieurs reprises.... Une araignée, présage infallible, s'était suspendue à son fuseau.... Enfin elle avait vu dans son sommeil le défunt Hubac, surnommé *Jean qui n'est pas pressé*, facteur de son métier et jovial ivrogne en son vivant, forger de bourdes et grand colporteur de balivernes, qui entrait et lui tendait un large pli....

Ainsi parla l'aïeule à l'enfant, avec une solennité simple, et non sans grandeur. Contente de l'attention qu'il lui prêtait, elle le regarda longuement, ferma les yeux pour se recueillir, puis les rouvrit et dit à son fils :

— Ne trouves-tu pas qu'il *lui* ressemble ?... Je m'en suis aperçue à son entrée.... Voilà bien ses yeux, ses cheveux blonds... Voilà sa joue fraîche, son air pensif !... Oui, cet enfant ressemble à ton frère, mon petit Blaise, qui avait tant d'esprit !... Il se fût



fait aimer par les pierres, tant il avait le cœur bon !... Que Dieu soit loué que vous soyez venu, mon enfant !... Et il était tout esprit !... Toi, Joannès, tu n'en montrais alors qu'à mal faire. Tu n'étais bon, dans ton jeune temps, qu'à te battre, à coups de cailloux et de poings, à tendre des pièges aux oiseaux, à dérober du pré les poulinières, pour galoper dessus, et piller des vergers... Aussi, tu avais le fouet comme il le fallait... Et mon petit Blaise, en se jouant, apprenait tout ce qu'on voulait.

Elle sourit encore, en soupirant, puis se leva et gagna son lit. Et la jeune fille alla veiller au souper des gens... Deux justiciables, qui avaient une affaire, en vinrent entretenir longuement Joannès, car on le réputait savoir les lois. L'adolescent s'assit dans la cour, sur un banc de pierre usé par le temps, qui était accoté près du seuil au mur, sous une treille latine....

.... La jeune fille vint s'asseoir à côté de lui. Et il s'éveilla de ce demi-songe avec un tressaillement de tout son être, avec le désir timide et fort de prendre en effet ses mains dans les siennes et de lui dire qu'il la trouvait belle. La vie rustique en sa grandeur riante s'incarnait dans cette créature, et il souhaita de vivre avec elle.... Il lui semblait réaliser en cette vision la plus belle idylle, poème et moisson de bonheur, magnifique comme une plaine d'épis.... Elle avait aux yeux l'ardent été, aux dents le rire heureux et les chansons....

Elle parla, raconta sa vie, ses occupations et ses plaisirs, ses compagnes, leur amitié familière.... Elle avait un parler musical, l'esprit enjoué et quelque malice....

.... — Quel beau temps ! fit-elle tout à coup... La lune ne va



pas tarder à se lever. Voyez comme s'allument les étoiles ! J'aime les regarder, ces soirs d'été ! A les compter, on perdrait l'esprit. Et, au milieu du ciel, le chemin de Saint-Jacques.... Comme il est blanc, ce chemin, ce soir ! C'est un signe de grande chaleur et sécheresse....

Il répondit, d'un ton inspiré :

— Oui, ce beau ciel fait lever la tête, et prend la pensée ! Oui, cette heure est belle !... et je l'aime aussi !....

— Ce temps vaut de l'or, pour nous paysans, reprit-elle avec simplicité. Il faut se hâter d'en profiter, car tout travaille, les vignes, les champs et les prairies, et les travaux nous tombent sur les bras, tous ensemble. Chacun s'empresse, aussi.... Chacun s'évertue sans perdre un moment, que l'heure du manger et du dormir après le midi, quand on n'en peut plus, et cela du point du jour à la nuit close, comme les abeilles et les fourmis... L'année s'offre abondante : les pluies, la chaleur et les floraisons se rencontrent à souhait depuis l'hiver.... Vous avez aussi des terres ?

— Oui, mademoiselle.

— Ces terres de l'autre plaine du Gave ne sont pas, dit-on, moins graineuses que les nôtres.... Le village que vous habitez est bien situé sur la route et bâti comme il le faut. J'y suis allée.... Et vous avez un joli château à côté de l'église ; je l'ai vu en passant.

— Ce n'est pas un château, répondit-il. Ce n'est qu'une gentilhommière à tourelle, spacieuse et très vieille maison, que j'aime comme on aimerait une aïeule. Il y a des coffres de froment dans les greniers ainsi que chez vous, le mobilier de trois



générations, dans les chambres, et des portraits sur les murailles, de gentilshommes à perruque poudrée, en jabot et manchettes de dentelles, et de belles dames aux épaules nues, qui furent mes grand'mères.... N'y viendrez-vous jamais ?... Les fenêtres sont ouvertes au soleil et la porte aux passants.... On trouve des livres dans tous les coins....

— Et vous avez lu ces livres ?

— Oui, presque tous.

— Et beaucoup d'autres encore, n'est-il pas vrai ?...

— Oui, quelques autres.

— Que vous êtes savant !

— Ah ! mon Dieu non !

— Oh ! que si ! fit-elle en riant doucement. Mon père dit qu'on est d'un grand esprit dans votre famille... Il paraît qu'on n'en manqua pas dans la mienne et mon père me voulait instruire. Il m'a mise un temps en pension, pour apprendre tout ce qu'on enseigne et il comptait n'y rien épargner : l'argent ne nous manque pas, Dieu merci !... Mais il a fallu m'en tirer vite. Je languissais comme un fruit à l'ombre et j'y devenais bête, à m'ennuyer....

— Pas possible, fit-il, en souriant.

— Si !... J'aurais fini par le devenir. Aussi, j'en suis partie sans être instruite... Mais, vous, qu'est-ce que vous avez étudié ?

— Ce qu'on enseigne au collège, dit-il ; les lettres, l'histoire, le latin, le grec....

— Quoi, le latin ? fit en riant la belle. Comme les prêtres !... Pourtant vous ne direz jamais la messe, j'en suis bien sûre !



— Ce n'est pas probable, dit-il en souriant.

— Et ça serait dommage ! fit-elle.

— Pourquoi, mademoiselle ?

— On vous l'apprendra quand il sera temps, mon petit monsieur, repartit-elle en riant de plus belle. Que savez-vous encore ?...

— Oh ! presque rien... Très peu de mathématiques et des autres sciences.... On dit que je saurai écrire en français... Je lis et j'écris l'anglais tant bien que mal... Enfin, j'ai étudié la philosophie.

— Et ça, qu'est-ce ?

— Mademoiselle, dit-il avec gravité, c'est la science des sciences. C'est celle où toutes prennent leurs axiomes, d'où elles partent et où elles reviennent incessamment, charrient et dégorgent leurs connaissances propres. C'est celle qui leur rédige leur méthode, qui définit l'objet de leurs recherches, délimite et règle leurs rapports entre elles et avec elle-même, enfin formule et interprète leurs conclusions.

— Seigneur Dieu ! fit-elle épouvantée.... Et vous l'avez apprise, la... comment dites-vous ?

— La philosophie ?... Oui, mademoiselle, dit-il modestement.

— Seigneur ! délivrez-nous du mal ! répéta-t-elle. Oh ! qu'il faut avoir d'esprit pour vivre, quand on veut savoir !... A moins qu'on ne soit trop heureux d'être une bonne bête, qui va tout droit.... Vous êtes, je gage, un bachelier ?

— Oui.



— Si jeune ! fit-elle en joignant ses mains, d'un air admiratif et moqueur.

— J'ai dix-sept ans ! dit-il un peu vexé.

— Vraiment ! Dix-sept... J'en ai vingt-trois, fit-elle pensivement....

... Je n'ai jamais revu la jeune fille qui m'émut d'un amour si candide... Était-elle aussi belle qu'elle me parut, cette villageoise aux joues ambrées ? Je n'en suis pas bien sûr, mais j'ai grand plaisir en pensant à elle... J'ai appris qu'elle se maria, peu de mois après notre rencontre, à certain bachelier campagnard dont elle m'avait parlé plaisamment, et que son existence a été paisible, d'une heureuse monotonie.

Je pense à elle, ce soir de juin, en côtoyant les eaux transparentes. C'est aussi un soir clair et profond. Les saules frémissent, et l'oseraie.... Le vent balance, sur les ronciers des halliers, les roses sauvages qui le parfument.... Le chèvrefeuille, épars et subtil se décèle par ses senteurs ailées, plus suaves à l'approche de la nuit....

Les peupliers sont grands, les chênes puissants, sur le populaire des taillis d'aunes.... Les ânes du moulin, les juments poulinières tondent comme autrefois le gazon court et le serpolet des pelouses que la canicule roussira bientôt. La mélodie accoutumée tinte, des clochettes au cou des bestiaux.... Le bouvier qui passe est solennel, cuivré comme un Peau-Rouge et tenant l'*agulhade* de l'air d'un roi pasteur.... Voici des laveuses caquetantes, qui tordent le linge d'une lessive.... Voici le vannier qui s'en revient, avec sa charge d'osiers sur l'épaule.... Deux pêcheurs





Les Rochers de Biarritz.







demi-nus, sur la berge, déploient et ramènent l'épervier.... Voilà le chevrier suivi de son troupeau, qui traverse le gué, avant le crépuscule.

J'ai vu ces eaux, là-haut, à leur source, jaillir des rochers et filtrer des glaces, sauter échevelées dans les abîmes, où elles s'engouffrent avec le fracas du tonnerre. Elles dorment dans les lacs qui les recueillent, bleues comme le ciel pyrénéen sur les neiges aux longs plis des montagnes, ou vertes comme les pâturages des vallons, miroir si mystérieusement transparent que les bergers qui mènent leurs troupeaux à ces ondes les disent aussi profondes que la terre.

C'est qu'il la savent la mère sacrée des fontaines.... Ils pensent qu'elle les élabore et les garde, comme la mamelle son lait... Presque, je crois comme eux. J'ai beau avoir présent à l'esprit ce qu'ont appris tous les écoliers, l'évaporation sur les mers et les pluies de l'air, ces échanges de cette circulation perpétuelle aussi simple que merveilleuse, assurée par les vents et les courants, et analogue, dans le grand corps terrestre, à celle du sang dans le nôtre... J'aime ces eaux de mon pays natal comme des créatures intelligentes.

... Je me rappelle ce que m'en disaient les fileuses, qu'elles sont hantées des fées bienfaisantes.... J'aime la métaphore béarnaise, qui compare à l'œil la source pure qui sourd du coteau.... Celle de Bézi, dans les bois d'Abos, en un hallier à mi-pente où je vais, l'hiver, chercher des bécasses, s'est éclairée plus d'une fois, dit-on, en des nuits fatidiques, de feux que n'avaient pas allumés, pour se chauffer dans les brumes glaciales d'avant la



Noël, les faucheurs de fougères ni les bûcherons. Et des voix ont été entendues, qui passaient en l'air au-dessus d'elle, parlant ou chantant bizarrement.... L'eau en est très bonne et j'en ai souvent bu. Fraîche et légère pour les bien portants, elle est salubre aux malades brûlés par la fièvre, aux valétudinaires sans appétit et, plus spécialement à ce qu'on assure, pour ceux qui souffrent de l'estomac ou des reins. Elle les soulage souvent, n'incommode jamais....

.... De plaine en plaine, à travers grèves et saligues, de vallée en vallée, de marche en marche, je remonte en esprit le Gave, jusqu'à ses sources glacées.

Parmi le brouillard et l'arc-en-ciel des cascades vaporisées dans leur chute, j'entrevois le génie de la rivière, assis sur quelque bloc de granit ou de marbre, à la gueule d'un antre d'où ses eaux tombent, comme un élément qui a forcé sa porte.

Je l'aperçois comme un dieu sévère et bienveillant, tel que l'imaginaient les anciens poètes, à travers un voile de feuillage et d'ondes. Sa robe est tissée de joncs et de roseaux. Ses mains ont creusé comme une conque la roche où l'eau dort, et s'appuient dessus.

Il a la barbe verte et limoneuse, la face à la fois auguste et bestiale.... Autour de l'antre, des forêts s'étagent, qui le couvrent, et les eaux retentissantes, et leurs paliers tout neigeux d'écume, et leurs degrés superposés en abîmes, d'une ombre éternelle et sacrée. Ses yeux sont glauques sur ce chaos d'ondes. Des lianes et des lierres ruisselants s'enroulent à ses cornes de taureau....

.... Maintenant voici le crépuscule... Je suis resté seul dans



la saligue.... Les pêcheurs qui étaient là-bas sur la grève y traînent encore leur filet sans doute, car ils vont pêcher au clair de lune et de gué en gué, toute la nuit. C'est leur habitude, pendant l'été... Mais je ne les vois plus. Les bouviers, les bestiaux sont rentrés au village.

Par place, les halliers des deux bords, en s'écartant à l'entour des grèves, figurent l'enceinte d'une vaste arène. Au-dessus de leurs massifs, quelques hauts arbres gardent à leur cime les reflets rouges et dorés du soir, qui luisent sur les écailles de l'eau. Le Gave, par la brèche qu'il s'est ouverte entre ces murailles de feuillage, se précipite de tout son élan vers l'occident où est la mer lointaine, puis il se détourne, en un circuit creusé dans les fourrés comme un golfe, et s'enfonce à l'extrémité de l'arène, par une autre porte, dans la perspective vespérale. Au déclin du jour, la nappe d'eau paraît s'élargir démesurément. La rivière prend l'ampleur d'un fleuve.

Charles DE BORDEU.

(Extrait de *la Terre de Béarn*, Plon, édit.)

---







## LA PARTIE DE PELOTE BASQUE

---



UR la place du jeu de paume, on commence à arriver de partout, du village même et des hameaux voisins, des mai-

sonnettes de bergers ou de contrebandiers qui perchent là-haut, sur les âpres montagnes. Des centaines de bérets basques, tous semblables, sont à présent réunis, prêts à juger des coups en connaisseurs, à applaudir ou à murmurer ; ils discutent les chances, commentent la force des joueurs et arrangent entre eux de gros paris d'argent. Et des jeunes filles, des jeunes femmes s'assemblent aussi, n'ayant rien de nos paysannes des autres provinces de France, élégantes, affinées, la taille gracieuse et bien prise dans des costumes de formes nouvelles ; quelques-unes portant encore sur le chignon le foulard de soie, roulé et arrangé comme une petite calotte ; les autres, tête nue, les che-



veux disposés de la manière la plus moderne, d'ailleurs jolies pour la plupart, avec d'admirables yeux et de très longs sourcils.... Cette place, toujours solennelle et en temps ordinaire un peu triste, s'emplit aujourd'hui dimanche d'une foule vive et gaie.

Le moindre hameau, en pays basque, a sa place pour le jeu de paume, grande, soigneusement tenue, en général près de l'église, sous des chênes.

Mais ici, c'est un peu le centre et comme le conservatoire des joueurs français, de ceux qui deviennent célèbres, tant aux Pyrénées qu'aux Amériques, et que, dans les grandes parties internationales, on oppose aux champions d'Espagne. Aussi la place est-elle particulièrement belle et pompeuse, surprenante en un village si perdu. Elle est dallée de larges pierres, entre lesquelles des herbes poussent, accusant sa vétusté et lui donnant un air d'abandon. Des deux côtés s'étendent, pour les spectateurs, de longs gradins — qui sont en granit rougeâtre de la montagne voisine et, en ce moment, tout fleuris de scabieuses d'automne. Et au fond, le vieux mur monumental se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper ; il a un fronton arrondi, qui semble une silhouette de dôme, et porte cette inscription à demi effacée par le temps :

« Blaidka haritzea debakatua »

(Il est défendu de jouer au « blaid »).

C'est au blaid cependant que va se faire la partie du jour ; mais l'inscription vénérable remonte au temps de la splendeur du jeu national, dégénéré à présent comme dégénèrent toutes



choses ; elle avait été mise là pour conserver la tradition du « rebot », un jeu plus difficile, exigeant plus d'agilité et de force, et qui ne s'est guère perpétué que dans la province espagnole de Guipuzcoa.

Tandis que les gradins s'emplissent toujours, elle reste vide encore, la place dallée que verdissent les herbes et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée. Le beau soleil d'automne, à son déclin, l'échauffe et l'éclaire. Ça et là quelques grands chênes s'effeuillent au-dessus des spectateurs assis. On voit là-bas la haute église et les cyprès, tout le recoin sacré, d'où les saints et les morts semblent de loin regarder, protéger les joueurs, s'intéresser à ce jeu qui passionne encore toute une race et la caractérise....

Enfin, ils entrent dans l'arène, les « pelotaris », les six champions.... Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups ; les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige, et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange. A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras : c'est avec ce gant (fabriqué en France par un vannier unique du village d'Ascain) qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote — une petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois.

Maintenant, ils essaient leurs balles, choisissent les meilleures,



dégourdissement, par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes. Puis ils enlèvent leur veste, pour aller chacun la confier à quelque spectateur de prédilection ; Ramuntcho, lui, porte la sienne à Gracieuse, assise au premier rang, sur le gradin d'en bas. Et les voilà tous en tenue de combat, le torse libre dans une chemise de cotonnade rose ou bien moulés sous un léger maillot de fil.

Les assistants les connaissent bien, ces joueurs ; dans un moment, ils s'exciteront pour ou contre eux et vont frénétiquement les interpeller, comme on fait aux toréadors.

En cet instant, le village s'anime tout entier de l'esprit des temps anciens ; dans son attente du plaisir, dans sa vie, dans son ardeur, il est très basque et très vieux — sous la grande ombre de la Gizune, la montagne surplombante, qui y jette déjà un charme de crépuscule.

Et la partie commence, au mélancolique soir. La balle, lancée à tour de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la vitesse d'un boulet.

Ce mur du fond, arrondi comme un feston de dôme sur le ciel, s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, — petits Basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir, qui tout à l'heure vont se précipiter, comme un vol d'oiseaux, pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

La partie graduellement s'échauffe, à mesure que les bras et les jarrets se délient, dans une ivresse de mouvement et de vitesse. Déjà on acclame Ramuntcho.



Ainsi est la règle du jeu : quand un champion de l'un des camps laisse tomber la balle, c'est un point de gagné pour le camp adverse — et l'on joue ordinairement en soixante. Après chaque coup, le crieur attitré chante à pleine voix, en sa langue millénaire :

« Le but a tant, le refill a tant, messieurs ! »

Et sa longue clameur se traîne au-dessus du bruit de la foule qui approuve ou murmure.

Sur la place, la zone dorée et rougie de soleil, diminue, s'en va, mangée par l'ombre ; de plus en plus, le grand écran de la Gizune domine tout, semble enfermer davantage, dans ce petit recoin de monde à ses pieds, la vie très particulière et l'ardeur de ces montagnards — qui sont les débris d'un peuple très mystérieusement unique, sans analogue parmi les peuples. Elle marche et envahit en silence l'ombre du soir, bientôt souveraine ; au loin seulement quelques cimes, encore éclairées au-dessus de tant de vallées rembrunies, sont d'un violet lumineux et rose.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore jamais joué ; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir. Mais Arrochkoa faiblit, le camp adverse, d'abord distancé, peu à peu se rattrape ; alors, en présence de cette partie disputée si vaillamment, les clameurs redoublent et des bérêts s'envolent, jetés en l'air par des mains enthousiastes.

Maintenant les points sont égaux de part et d'autre ; le crieur



annonce trente pour chacun des camps rivaux et il chante ce vieux refrain qui est de tradition immémoriale en pareil cas :

« Les paris en avant ! Payez à boire aux juges et aux joueurs ! »

C'est le signal d'un instant de repos, pendant qu'on apportera du vin dans l'arène, aux frais de la commune. Les joueurs s'assoyent et Ramuntcho va prendre place à côté de Gracieuse, qui jette sur ses épaules trempées de sueur la veste dont elle était gardienne. Ensuite, il demande à la jeune fille de bien vouloir desserrer les lanières qui tiennent le gant de bois, d'osier et de cuir à son bras, ne rencontrant que des sourires d'accueil sur les visages des filles qu'il regarde. Mais il voit aussi là-bas, du côté opposé au mur des joueurs, du côté de l'obscurité qui s'avance, l'ensemble archaïque des maisons basques, la petite place du village avec ses porches blanchis à la chaux et ses vieux platanes taillés, puis le clocher massif de l'église et, plus haut que tout, dominant tout, écrasant tout, la masse abrupte de la Gizune d'où vient tant d'ombre, d'où descend sur ce village perdu une si hâtive impression de soir.... Vraiment elle enferme trop, cette montagne, elle emprisonne, elle oppresse.... Et Ramuntcho, dans son juvénile triomphe, est troublé par le sentiment de cela, par cette furtive et vague attirance des « ailleurs » si souvent mêlée à ses peines et à ses joies....

La partie à présent se continue, et ses pensées se perdent dans la griserie physique de recommencer la lutte. D'instant en instant, clac ! toujours le coup de fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit,



leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée.... Clac ! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir : on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais : et clac ! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va refrapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.... Quand elle s'égare sur les gradins, sur l'amas des bérets de laine ou des jolis chignons noués d'un foulard de soie, toutes les têtes alors, tous les corps s'abaissent comme fauchés par le vent de son passage : c'est qu'il ne faut pas la toucher, l'entraver, tant qu'elle est vivante et peut encore être prise ; puis, lorsqu'elle est vraiment perdue, morte, quelque un des assistants se fait honneur de la ramasser et de la relancer aux joueurs, d'un coup habile qui la remette à la portée de leurs mains.

Le soir tombe, tombe, les dernières couleurs d'or s'épandent avec une mélancolie sereine sur les plus hautes cimes du pays basque. Dans l'église désertée, les profonds silences doivent s'établir et les images séculaires se regarder seules à travers l'envahissement de la nuit.... Oh ! la tristesse des fins de fête dans les villages très isolés, dès que le soleil s'en va !

Cependant Ramuntcho, de plus en plus, est le grand triomphateur. Et les applaudissements, les cris doublent encore sa hardiesse heureuse ; chaque fois qu'il « fait un quinze », les



hommes, debout maintenant sur les vieux granits étagés du pourtour, l'acclament avec une méridionale fureur....

Le dernier coup, le soixantième point.... Il est pour Ramuntcho et voici la partie gagnée !

Alors, c'est un subit écroulement dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre ; ils se pressent autour des joueurs qui viennent de s'immobiliser tout à coup dans des attitudes lassées. Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs ; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

.... Un robuste vieillard, aux épaules carrées, aux mâchoires carrées, au visage imberbe de moine, devant lequel on se range par respect, s'approche aussi : c'est Haramburu, un joueur du temps passé, qui fut célèbre, il y a un demi-siècle, aux Amériques, pour le jeu de rebot, et qui y gagna une petite fortune.

Ramuntcho rougit de plaisir, en s'entendant complimenter par ce vieil homme difficile. Et là-bas, debout sur les gradins rougeâtres qui achèvent de se vider, parmi les herbes longues et les scabieuses de novembre, Gracieuse qui s'en va, suivie d'un groupe de jeunes filles, se retourne pour lui sourire, pour lui envoyer de la main un gentil « adios » à la mode espagnole. Il est un jeune dieu, en ce moment, Ramuntcho ; on est fier de le connaître, d'être de ses amis, d'aller lui chercher sa veste, de lui parler, de le toucher.

Maintenant, avec les autres « pelotaris », il se rend à l'auberge voisine, dans une chambre où sont déposés leurs vêtements de



rechange à tous et où des amis soigneux les accompagnent pour essuyer leurs torses trempés de sueur.

Et, l'instant d'après, sa toilette faite, élégant dans une chemise toute blanche, le béret de côté et crânement mis, il sort sur le seuil de la porte, sous les platanes taillés en berceau, pour jouir encore de son succès, voir passer des gens, continuer de recueillir des compliments et des sourires.

C'est tout à fait le déclin du jour automnal, c'est le vrai soir à présent. Dans l'air tiède, des chauves-souris glissent. Les uns après les autres partent les montagnards des environs ; une dizaine de carrioles s'attellent, allument leur lanterne, s'ébranlent avec des tintements de grelots, puis disparaissent, par les petites routes ombreuses des vallées, vers les hameaux éloignés d'alentour. Au milieu de la pénombre limpide, on distingue les femmes, les filles jolies, assises sur les bancs, devant les maisons, sous les voûtes arrangées des platanes ; elles ne sont plus que des formes claires, leurs costumes du dimanche font dans le crépuscule des taches blanches, des taches roses — et cette tache bleu pâle, tout là-bas, que Ramuntcho regarde, c'est la robe neuve de Gracieuse.... Au-dessus de tout, emplissant le ciel, la Gizune gigantesque, confuse et sombre, est comme le centre et la source des ténèbres, peu à peu épanchées sur les choses. Et à l'église, voici que tout à coup sonnent les pieuses cloches, rappelant aux esprits distraits l'enclos des tombes, les cyprès autour du clocher et tout le grand mystère du ciel, de la prière, de l'inévitable mort.

Oh ! la tristesse des fins de fête, dans les villages très isolés, quand le soleil n'éclaire plus, et quand c'est l'automne !



Ils savent bien, ces gens si ardents tout à l'heure aux humbles plaisirs de la journée, que dans les villes il y a d'autres fêtes plus brillantes, plus belles et moins vite finies ; mais ceci, c'est quelque chose d'à part ; c'est la fête du pays, de leur propre pays, et rien ne leur remplace ces furtifs instants auxquels, tant de jours à l'avance, ils avaient songé.... Des fiancés, qui vont repartir chacun de son côté, vers les maisons éparses au flanc des Pyrénées, des couples qui demain reprendront leur vie monotone et rude, se regardent avant de se séparer, se regardent au soir qui tombe, avec des yeux de regret qui disent : « Alors, c'est déjà fini ? Alors, c'est tout ?... »

Pierre LOTI.

(*Ramuntcho*, Calmann-Lévy, édit.)





## TOULOUSE-LA-ROMAINE

---



LES écrivains les plus épris de Toulouse conviennent eux-mêmes des difficultés que rencontre quiconque la veut comprendre et saisir. L'un de ceux qui la trouvent digne d'être aimée parmi toutes n'hésite même pas à la dire inhospitalière et bruyante ! Il faut voir là, non pas une boutade, mais bien plutôt une sorte de précaution, peut-être superflue et sans doute excessive, prise pour éviter quelque possible déception.

Avant toutes choses, Toulouse est une cité latine, riche d'une glorieuse histoire remplie d'épisodes tour à tour tragiques et austères, riche plus encore d'un art aux multiples visages, riche d'une intense et débordante poésie.

Le pays comme l'homme expliquent la cité et son âme : d'une part, site ensoleillé, couvert de fleurs innombrables et



embaumé de violettes, envahi par les moissons et pavoisé de villages ; d'autre part, race ardente, prompte aux enthousiasmes, aimant la vie extérieure, incapable de résister à l'appel de la chanson et de la couleur, farouche à l'heure de la lutte et esclave de « son cœur trop bavard ».

« Cité des troubadours et des tailleurs de pierre » — a dit d'elle Armand Silvestre ; poètes et écrivains toulousains ont rayonné au loin et le renom des Jeux Floraux est six fois centenaire ; quant aux bâtisseurs et architectes, ils ont couvert la ville de monuments et d'hôtels dont quelques-uns sont illustres. Toulouse aussi est une « ville musée », mais où la formule latine l'emporte sur toutes autres : l'image de Rome y est partout présente, la brique romaine et la tuile romaine y conditionnent le moindre édifice et le ciel lui-même y semble ciel d'Italie.

Si parfois quelque chose étonne ou choque l'étranger, ne vint-il que d'outre-Loire, la réponse est aisée et c'est précisément le ciel d'Occitanie qui la donne : Toulouse est essentiellement languedocienne, elle l'est par le verbe et par le geste, par la couleur et par la forme, par la sincérité et par l'élan.



Le conquérant romain ne créa rien à Toulouse ; au coude de la Garonne, en un site propice aux échanges commerciaux, il avait trouvé une antique cité qu'il n'eut qu'à policer et transformer, de même qu'il entreprit de latiniser les violents et entreprenants Tectosages.

N'avaient-ils pas jadis poussé jusqu'en Grèce et pillé le



temple de Delphes ? Tous les trésors de l'illustre sanctuaire avaient été rapportés à Toulouse où, pour eux, l'on n'avait trouvé meilleure cachette que le fond de certain lac. Toutefois le secret n'avait été gardé qu'à demi : en l'an 105, le consul romain Servius Cepio fit mettre à sec l'étang où, au dire de Strabon, dormaient des richesses évaluées à quinze millions de talents. Si Cepio y trouva la fortune, il y perdit la chance qui, dès lors ne cessa de désertir ses armes : chaque bataille pour lui se transformait en défaite ! C'est d'ailleurs de là que naquit l'expression « avoir touché de l'or de Toulouse », cet or qui porte malheur. Jamais on ne rendit au lac l'eau dont on l'avait privé ; on le remblaya et, par la suite, on édifia — s'il en faut croire la légende — une église en ce lieu.

Au III<sup>e</sup> siècle, Saturnin — dont le nom a été curieusement altéré en celui de Sernin — évangélisait la région et devenait le premier évêque de Toulouse. Mais la vague des barbares traversait déjà les plaines de l'Europe orientale, en marche vers l'Occitanie. La fière cité allait connaître successivement les dévastations des Vandales, puis la rude main des Wisigoths. Toutefois ceux-ci en firent leur capitale, parvenant à s'y maintenir pendant un siècle, jusqu'au jour où Clovis la reprit.

Dagobert ayant créé le duché d'Aquitaine, lequel relevait directement de la couronne de France, Toulouse devenait résidence des ducs héréditaires. Pépin le Bref allait réunir ce merveilleux domaine à celui de la monarchie carolingienne ; Charlemagne à son tour l'allait ériger en royaume : Toulouse redevenait capitale !



Mais la mort de l'Empereur amena son successeur à remettre l'Aquitaine entre les mains de comtes vassaux : la puissante « Maison de Toulouse » était née, qui devait vivre jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à Raymond VII. Quelle admirable et glorieuse lignée ! Voici Trédelon, son fondateur ; voici Guillaume Taillefer dont le long règne ne dura pas moins de quatre-vingt-sept ans ; voici Raymond de Saint-Gilles, que chanta Le Tasse ; voici les conquérants et les héros et les princes amis des arts....

Mais la douloureuse Croisade des Albigeois déchaîne sur l'Occitanie son sanglant orage ; Simon de Montfort et son armée venue du Nord attaquent la fière cité : toute la ville prend les armes.

« Des gens de pied, conte le chroniqueur, on ne saurait estimer » le nombre. Si vous aviez été en la ville et les aviez vus debout » vêtir leurs soques rembourrées, lacer leurs heaumes, couvrir » de fer les chevaux, placer leurs enseignes, vous auriez pensé » qu'ils allaient mettre en déroute quatre armées ! »

Et toute cette vaillance ne devait cependant servir à rien ; la bataille de Muret ouvrait bientôt aux Croisés les portes de Toulouse, sur laquelle allait peser un joug intolérable. Les défenseurs et l'élite de la ville furent impitoyablement chassés, tandis que le peuple résistait, reculait de rue en rue, et devait enfin mettre bas les armes. Alors le vainqueur se vengea sur les pierres !

« Vous auriez vu abattre maisons, étages, tours, murs, salles, » larges créneaux ! On ruina toits, ouvroirs, parapets et chambres



» peintes, portails et voûtes élevées ! On ruina et rasa partout  
» les admirables palais, les bâtiments somptueux, les antiques  
» tours ! Noble Toulouse, te voilà avec tous tes os brisés ! »

Ce n'est qu'au bout de huit ans que, un jour de juin, un bloc de pierre tomba du haut de Saint-Sernin : la main d'une jeune fille avait suffi à le pousser, mais de telle sorte qu'il écrasa tout net Simon de Montfort. L'heure de la liberté sonnait enfin ! Hélas ! elle venait trop tard : Toulouse ni l'Occitanie ne devaient jamais se relever de la cruelle épreuve, ni revivre de la vie d'antan ; une civilisation était morte.

Si la Guerre de Cent ans trouva Toulouse fidèle à la couronne de France, les luttes religieuses y devaient avoir une tragique répercussion. Le farouche Tectosage se réveillant sous le Latin, son fanatisme s'exerça sur les hérétiques : il mit hors la loi tous les réformés de la ville. Or, ceux-ci étaient vingt mille ! Bien pis, on pilla, on massacra, pour la grande joie du féroce Monluc, désolé de n'être pas arrivé à temps pour tenir son rôle en cette tragédie. En 1572, les journées d'octobre voyaient à Toulouse une véritable Saint-Barthélemy, horrible réplique des égorgements de Paris. Et, bien entendu, nul ne sera plus enthousiaste ligueur que le Toulousain.

Que de pages il conviendrait d'évoquer, ne fût-ce que le procès et l'exécution, en 1632, du maréchal duc de Montmorency. L'échafaud est dressé dans la Cour de la Maison Commune, juste en face d'une niche renfermant la statue d'Henri IV ; le bourreau attend, la hache est prête, le dernier salut du condamné est pour l'image du « bon roi », son parrain.



Cette Maison Commune, c'est le « Capitole », l'antique et noble résidence des « Capitouls ». De ce nom, à accorder une origine romaine à l'édifice initial, il y avait peu à faire. A la vérité, l'antique « Capitole » était une sorte de palais-arsenal-prison, agrandi et transformé par chaque siècle et définitivement défigurés par le XVIII<sup>e</sup> siècle. Reste-t-il un tiers des constructions anciennes, derrière la large façade classique ? L'antique donjon lui-même a été généreusement déguisé par Viollet-le-Duc en un beffroi flamand — mais la tradition n'y a rien perdu et, tout compte fait, le Capitole conserve grand air et noble allure.

Sa devise — gravée en or sur une dalle de marbre noir — est illustre ; en trois lignes latines, ne rappelle-t-elle pas que c'est là que

- » *Thémis accorde des droits aux citoyens,*
- » *Apollon des fleurs aux poètes*
- » *Et Minerve des palmes aux artistes ? »*

Ceci mérite explication.

Les chartes de 1164 et 1247 avaient donné aux douze quartiers de la ville le droit de désigner un membre du Chapitre communal, ces « Capitouls » étant élus par les notables. Par la suite, leur nombre fut réduit à huit et ils furent désignés par leurs prédécesseurs, le Parlement et le gouverneur les confirmant dans leur charge. Jusqu'au temps de Saint Louis, les Capitouls exercèrent une autorité absolue et sans appel ; leur rôle fut considérable, aux époques troublées surtout et en particulier au temps de la Croisade et de l'Inquisition.



Mais un tel pouvoir n'était pas sans porter ombrage à la royauté qui s'appliqua à le restreindre, sinon à le détruire et qui, pour cela, trouva un moyen parfaitement ingénieux : la charge fut rendue héréditaire et les titulaires en furent anoblis. Désormais, les Capitouls faisaient partie de l'aristocratie, ils passaient du côté de ceux qui combattaient les libertés qu'eux-mêmes étaient chargés de défendre.

N'importe ! Toulouse était extraordinairement orgueilleuse de ses huit Capitouls, vivants témoignages de ses antiques droits communaux. Ils jouissaient de prérogatives exceptionnelles, ayant le pas sur la noblesse et le clergé en toutes cérémonies, faisant — eux et eux seuls — prêter serment aux sénéchaux et aux gouverneurs, assistant de droit aux séances du Parlement et y précédant les députés du Tiers-État.

Un monarque fait-il son entrée à Toulouse ? Les Capitouls l'attendent aux portes de la cité et lui en présentent les clefs. Que de fêtes somptueuses, que de pompes ruineuses pour les finances toulousaines, que ces « joyeuses entrées ! ». En 1533, voici le vainqueur de Marignan, entouré du connétable Anne de Montmorency et du chancelier Duprat. Le cortège est splendide autant qu'interminable : les États et le Clergé marchent en tête, suivis des magistrats ; viennent ensuite les troupes de pied et de cavalerie, puis les corporations, les bourgeois, les notables, enfin les nobles, seigneurs et chevaliers précédant le roi.

Dès que celui-ci est arrivé à l'endroit désigné, les Capitouls s'avancent vers lui. Au haut de la porte Arnaud Bernard, une ingénieuse machine a été disposée : c'est un nuage factice qui,



lentement descend, supportant un enfant costumé en angelot et tenant les clefs de la ville. Or, ce n'est pas au roi qu'il les présente, mais au doyen des Capitouls, lequel aussitôt va s'agenouiller devant François I<sup>er</sup> : cette mise en scène sauvegarde les privilèges municipaux.

En 1584, Charles IX et Catherine de Médicis visitent Toulouse : pour les recevoir dignement, l'or et l'argent ont été prodigués, un faste étonnant a été déployé, jamais on n'a vu telle prodigalité. Au moment où le souverain va passer sous un arc de triomphe splendide, un globe d'azur, semé de lis, se détache lentement de la voûte, descend, touche à terre aux pieds même de Charles IX et s'ouvre. Et voici qu'en sort une nymphe, personnifiant Clémence Isaure, la fondatrice quelque peu fabuleuse des Jeux Floraux ; le roi s'étant révélé poète, belle est l'occasion de flatter son talent. Donc la nymphe le complimente en vers et lui remet trois lys d'or.

En ce temps Toulouse possédait quatre merveilles, certes fort peu comparables entre elles : l'église Saint-Sernin, l'illustre basilique romane ; le Bazacle, qui était une promenade publique ; Matoli, un violoniste merveilleux et enfin la Belle Paule, baronne de Fontenille. Paule de Viguiier était si extraordinairement belle que la foule toulousaine n'avait trouvé de meilleur hommage à lui rendre que de l'escorter dans ses promenades. La circulation dans les rues, étroites et tortueuses, en souffrait à tel point que les Capitouls, émus d'un enthousiasme aussi encombrant, durent réglementer les sorties de la trop belle Toulousaine.

Catherine de Médicis elle-même, l'ayant aperçue, ne put que





TOULOUSE : Cathédrale Saint-Étienne.







s'incliner devant « tant de perfections réunies en une seule personne ». Un livre entier, la « Paulegraphie », ne lui fut-il pas consacré, par Gabriel de Minut, en 1587 !

De la beauté de Paule de Viguier, il ne demeure que l'émouvant souvenir. Mais une autre femme devait jouer, à Toulouse, un rôle bien autrement capital, à ce détail près que, fort probablement, elle n'exista jamais : Clémence Isaure.

Selon une tradition remarquablement bien ancrée... jusqu'au jour où des arguments décisifs lui rendirent son exacte valeur, une dame toulousaine de ce nom aurait vécu, de la fin du XIV<sup>e</sup> au début du XV<sup>e</sup> siècle. Éprise de belles-lettres et de poésie, elle aurait fondé les célèbres Jeux Floraux, acquérant ainsi des droits presque inégalables à la reconnaissance de ses concitoyens et des poètes méridionaux.

Si cette interprétation était évidemment bien faite pour séduire, elle ne péchait que par le manque absolu de véracité et les érudits s'appliquèrent, au XIX<sup>e</sup> siècle, à ruiner cette aimable légende. Les Jeux Floraux ayant pour premier but de chanter la Vierge, Clémence — se demanda-t-on — ne serait-elle pas tout simplement l'une des vertus de Marie, patronne des poètes toulousains ? Le nom d'Isaure n'apparaissant que vers 1540, on a pensé que les Capitouls, soucieux de soustraire au contrôle du Parlement les biens destinés à la célébration des Jeux, avaient imaginé une testatrice à laquelle, bien entendu, il fallut donner un nom à défaut d'état-civil plus précis.

Cette fable remporta un succès d'autant plus grand et durable que, n'y regardant de si près, des généalogistes de bonne volonté



et de fertile imagination découvrirent à Clémence Isaure un royal ancêtre, Isoret, qui aurait régné à Toulouse en un temps que nul n'osa préciser. Dès lors il ne fut d'hommage dont on ne voulut entourer le souvenir de la problématique héroïne : n'a-t-elle pas sa statue, ne prononce-t-on pas chaque année, le 3 mai, son éloge et ne vante-t-on pas ses vertus ?

En l'an 1323 ou 1324, sept jeunes poètes dont les noms sont conservés et qui avaient pris l'habitude de se réunir, pour versifier, en quelque clos ou jardin, invitèrent tous les rimeurs de langue d'oc à leur envoyer quelque œuvre : ils offraient une récompense à qui produirait les vers les plus beaux.

Or, Messieurs les Capitouls attendaient alors la visite, en leur bonne ville, de personnages considérables parmi lesquels le roi Charles IV et le roi de Bohême. Désireux de rehausser par tous moyens l'éclat de cette réception, ils offrirent au poétique cénacle de faire entendre à leurs illustres hôtes l'œuvre reconnue la meilleure, à charge de décerner à leurs frais le prix promis : une violette d'or fin. Et c'est ainsi que, à peu près sans le vouloir, « la sobre-gaye companhie del set trobadors de Tholosa » fonda les Jeux Floraux. Leur seul but était de défendre et « maintenir » la langue d'oc, condamnée à la décadence si ce n'est à la disparition, au lendemain du mouvement qui avait ruiné la civilisation occitane. Ils se proclamèrent donc « mainteneurs » et s'érigèrent en « Consistoire du gai sçavoir » — étant entendu que, s'ils demeuraient juges en le tournoi annuel, les Capitouls seuls auraient mission de décerner les symboliques récompenses.



Le premier vainqueur avait été un poète de Castelnaudary, Arnould Vidal. En 1356, le « Consistoire » composait un ouvrage, les « Leys (Lois) d'Amour », destiné à codifier la poésie en langue romane. Celle-ci était seule admise, en effet, les Jeux Floraux visant avant toute chose sa sauvegarde. Mais à partir de 1513, le français fut admis ; la langue d'oc se « maintenait » de moins en moins, jusqu'au jour où, éliminée, elle allait même être proscrite !

En 1694, Louis XIV, par lettres patentes, consacrait la réorganisation du « Consistoire des Mainteneurs » — au nombre de quarante désormais — et sa transformation en Académie des Jeux Floraux. Hélas ! cette sanction royale était au prix de la disparition de la langue d'Oc.

De courageuses voix, deux siècles plus tard, devaient s'élever en faveur de la renaissance des dialectes méridionaux, échos tardifs de protestations demeurées sans effet. Il a fallu l'enthousiasme et l'ardente foi d'un Mistral et d'un Jasmin pour que, comme au temps des « sept mainteneurs », les œuvres écrites en dialecte populaire aient à nouveau droit à récompense.

Celle-ci, primitivement, avait consisté en une fleur de métal précieux, poétique et délicat symbole. A la violette d'or étaient peu à peu venu s'ajouter l'églantine et le souci d'argent, puis l'amarante d'or — don de Louis XIV. Par la suite, d'autres prix également précieux devaient venir récompenser les genres les plus divers.

Chaque année, le 3 mai, au Capitole, dans la Salle des Illustres ornée des bustes des Capitouls, uniquement décorée d'œuvres



picturales et sculpturales d'artistes toulousains, la « Fête des Fleurs » rassemble l'élite des lettres méridionales. Nulle cérémonie ne revêt, à Toulouse, tel caractère de ferveur, de foi en les destinées de la cité et de la province, de culte désintéressé du Beau ; les rites d'autrefois sont respectés, quelque chose de naïf, de courtois et de noble à la fois préside à cette fête de la Pensée.

L'une après l'autre, les fleurs deux fois précieuses sont remises aux lauréats — et des noms surgissent du passé, noms de ceux qui jadis, glorieux et émus, se virent décerner l'immortel hommage : Marmontel, Voltaire, Chateaubriand, Thiers, Victor Hugo, de Laprade, de Bornier, Mistral, Coppée, Rostand....

Voici l'amarante d'or, qui récompense les odes ; d'argent, la violette est pour les poèmes et les épîtres et, d'or, elle est pour une poésie dont le sujet a été imposé. Voici le souci d'argent, accordé aux élégies et ballades, et le lys, dont on couronne les hymnes à la Vierge. Pour les fables, il est une primevère d'argent ; pour les discours en prose, une églantine d'or ; l'immortelle d'or est consacrée aux travaux d'histoire, le jasmin d'or à la philosophie chrétienne, l'églantine d'argent au sonnet. Enfin l'œillet d'argent « encourage » tous les genres.

Le douzième — ou plutôt le premier — de ces prix est celui de la poésie romane ou de langue d'oc.



Si parfois l'on a pu appeler Toulouse la cité rouge, ce n'est pas seulement pour illustrer d'un mot l'aspect si particulier que



lui donne la brique partout prodiguée. C'est qu'aussi « le sang de Toulouse » a tant coulé, au long des siècles, éclaboussant les pages tragiques de son histoire !

Voici les Albigeois condamnés aux flammes par centaines ou massacrés par milliers ; voici les Réformés passés au fil de l'épée.... Voici l'échafaud de Montmorency, le pilori de Duranti, la roue de Calas, le bûcher de Vanini....

Capitoul, nommé premier président du Parlement de Toulouse, l'intègre Duranti, fidèle au roi, est égorgé par les partisans de la Ligue, en 1589 et son cadavre pantelant est cloué au poteau d'infamie....

Le fils de Calas, riche négociant calviniste, s'est suicidé : on accuse le père, on le condamne et on le supplicie, en 1762. Erreur judiciaire ? Voltaire prend la défense de la mémoire de l'infortuné, comme il prend celle du protestant Sirven et, obtient, en 1765, la revision du procès. Aujourd'hui encore, au bout de cent soixante-dix ans, l'affaire Calas, dont le dernier mot ne fut jamais dit, passionne encore les chercheurs et les érudits.

Quant à Vanini, c'était un philosophe italien qui, s'étant fait religieux en Guyenne, devint successivement aumônier du Maréchal de Bassompierre, puis précepteur des enfants du premier Président du Parlement de Toulouse. Sa vie jadis dissolue et la hardiesse de ses idées valurent une accusation de magie et d'athéisme qui, portée contre lui par un seul « témoin », l'amena sur le bûcher, après qu'il eut eu la langue coupée.

Que d'autres heures tragiques pourrait-on évoquer dans le passé, même proche, de Toulouse ! Au seul XIX<sup>e</sup> siècle, voici



l'invasion des Alliés, en 1814, et la bataille qui, aux portes de la ville, mit aux prises Soult et Wellington.... Voici l'assassinat par les sinistres *Verdrets* du général Ramel, au temps de la Terreur Blanche (1815).... Voici les heures douloureuses de l'insurrection communaliste de 1871, vite réprimée.

Toulouse, cité rouge, cité ardente, cité des enthousiasmes et des exagérations, cité où le sang fut, au long des siècles passés, comme un holocauste sans cesse renouvelé.... Toulouse, ville des tocsins, et des clameurs, tragique et passionnée, et pourtant harmonieuse, délicate et sensible, exagérément sensible....



Comme toute grande et vieille ville, Toulouse ne saurait présenter l'aspect froid et uniforme d'une cité bâtie selon un plan rigoureux et à une époque déterminée. Les siècles et les hommes l'ayant modelée, agrandie, modifiée, elle offre d'étranges juxtapositions et son visage est le plus divers, le plus multiple qui soit. Tel quartier sera occupé par les vieux hôtels, voire même par les descendants des parlementaires et des Capitouls ; tel autre sera d'Église. Ailleurs l'Université vivra dans d'étroites limites que le commerce, stabilisé ailleurs, ne franchira pas. Quant au modernisme, il se révélera surtout au delà de la ligne de boulevards qui encercle la vieille ville ; de l'autre côté de la Garonne, Saint-Cyprien restera faubourien.

Toulouse, comme Bordeaux, occupe une courbe du fleuve ; même plan en forme de croissant, même ceinture de larges





NARBONNE : la Cathédrale Saint-Just.







artères que, ici, double extérieurement, en contournant la ville, le Canal du Midi. Sur la rive gauche, Saint-Cyprien — San Subra comme l'on dit en langage occitan — est à Toulouse ce que, sur la rive droite, la Bastide est à la cité des Girondins, Saint-Cyprien, c'est déjà la Gascogne, voire même un peu l'Espagne : longtemps les tribus de « Gitanes » furent fidèles à cette halte.

La Garonne l'enveloppe et surtout la menace ; que de fois l'a-t-elle déjà dévastée ! En 1727, elle rasait l'île de Tounis et renversait plus de 900 maisons ; en 1875, c'était tout le faubourg qu'elle anéantissait, en une inondation de célèbre et tragique mémoire ; de sept mille maisons, il ne restait que ruines et décombres.

De l'antique église Saint-Nicolas, où Simon de Montfort entendit son ultime messe, seul subsiste le souvenir : un édifice du xv<sup>e</sup> siècle, enclos parmi les demeures pressées et surmonté de la classique tour toulousaine à pans, l'a remplacée.

On ne saurait établir la moindre comparaison entre Saint-Cyprien et le Toulouse de la rive droite, aux quartiers nombreux, immenses et divers. A la vérité, il y a là deux villes en une seule, séparées par le fleuve, unies par ses ponts. Plus que tout autre, un poète a su saisir le visage multiple de cette double et étonnante cité et le chanter : Edmond Rostand.

Il y a deux cités, mais le Fleuve, au couchant,  
Réunit les reflets des toits dans ses eaux vertes ;  
L'onde est harmonieuse et la Garonne, certes,  
Sépare en caressant, mais non pas en tranchant.



Nul dans ces deux cités ne peut être méchant  
 Puisque l'amour du Beau tient les âmes ouvertes,  
 Et sous le ciel qui fait toutes les voix expertes,  
 S'il y a deux cités, il n'y a qu'un seul chant.

Mon cœur est assez grand pour aimer deux Toulouse,  
 Et j'en aimerais dix, et j'en aimerais douze ;  
 Et, sans être au milieu, puisqu'il n'est pas si près

De la Toulouse riche aux minutes faciles  
 Que de l'autre Toulouse aux dévouements secrets,  
 Mon cœur est sur le pont qui rejoint les deux villes.

Ce pont, c'est le « Pont-Neuf » qui, édifié sous Louis XIII, persiste à porter un nom aujourd'hui anachronique.

La cathédrale toulousaine est dédiée à Saint-Étienne : peut-être est-elle la plus étrange de France, tant son aspect extérieur est fait pour déconcerter quiconque ignore son histoire et les étapes de sa construction.

Au fond d'une place étroite et irrégulière, sa tour carrée fait invinciblement songer à quelque minaret oublié par les Maures sur le sol Occitan ; irrégulière, incomplète, inachevée, la façade gothique — mais d'un gothique qui n'a rien de méridional — s'arcboute à ce clocher sévère ; elle est entièrement inscrite dans un immense arc ogival et tout y ignore résolument la symétrie la plus élémentaire. Mieux encore, c'est sur un bas-côté qu'ouvre ce porche étonnant ; c'est qu'en réalité, il y a là deux églises, édifiées en prolongement l'une de l'autre, bizarrement et imparfaitement raccordées ; en avant de la cathédrale gothique du XIII<sup>e</sup> siècle, une seconde cathédrale ne fut jamais achevée. Encore ne connaissons-nous d'un ensemble aussi curieux que compliqué, que ce que les démolisseurs du cloître, du jubé et d'autres



bâtiments annexes ont respecté ; mais, telle que, du fond des siècles, elle est venue jusqu'à nous, elle mérite vénération et admiration.

Autour d'elle le vieux Toulouse aristocratique groupe, au long des rues silencieuses, d'antiques et nobles demeures ! Maison de brique rouge, aux baies encore romanes, du riche marchand Baragnon, hôtels de Jean Ulmo, avec son escalier extérieur et son dais ; de Jean de Mansencal, qui abrita la curieuse association des Lanternistes ; de Pierre Dahus, à la haute tourelle et aux parapets crénelés ; de Béringuier et du Vieux Raisin. La Renaissance n'est pas seule à avoir ainsi enrichi le quartier Saint-Étienne : que de belles demeures y survivent, dues aux règnes des quatre Louis !

Sur la place du Salin, les exécutions avaient lieu en face d'une sévère construction féodale, la Maison du Roi, aujourd'hui disparue. Rasé aussi, il y a près d'un siècle, le fameux Château Narbonnais malgré tout ce qu'il rappelait de souvenirs tour à tour glorieux ou tragiques, malgré le puissant intérêt — à la fois sentimental et historique — qu'il y avait à conserver ce témoin de tout le passé toulousain. La légende l'entourait et le peuplait ; des consuls romains et des rois Wisigoths en auraient été les premiers architectes et les antiques occupants. Les comtes de Toulouse en avaient fait leur castel ; les Croisés en firent — sous Simon de Montfort — leur citadelle ; puis le Parlement y était venu enfin loger. Tant de destinations si diverses, tant de chefs illustres avaient peu à peu fait du Château Narbonnais un édifice extraordinaire, formidable et incohérent. Résidence royale



où maint souverain s'était arrêté, tribunal ecclésiastique où la terrible Inquisition avait tenu ses assises, tribunal laïque où s'attardait le souvenir du duc de Montmorency, décapité au Capitole, et du malheureux Calas ; palais du gouverneur, forteresse, prison, arsenal, le Château Narbonnais avait vu passer toutes les foules, subi tous les assauts, résonné de mille clameurs, abrité les hôtes les plus fameux ou les plus misérables.

Entre le quartier Saint-Étienne et la Garonne, le haut clocher gothique de la Dalbade hissait sa croix à 83 mètres du sol ; il était un peu le campanile de Toulouse et contribuait à lui composer une harmonieuse silhouette. A ses pieds, la vénérable église dédiée à Sainte-Marie la Blanche (de albata, dalbata) nous était parvenue, presque intacte, du fond du siècle seizième. En 1926, la tour soudain s'écroulait, écrasant la majeure partie de l'édifice, respectant heureusement le célèbre et si curieux portail orné d'un immense bas-relief en céramique émaillée.

Autour de la Dalbade s'était édifié le plus ancien quartier de Toulouse ; là aussi la Renaissance avait fait des miracles ; hôtels somptueux, délicieusement ouvragés, merveilleusement décorés, heureusement conservés. L'un d'eux, dix fois remanié, s'impose par ses dimensions, par la profusion et la pompe du décor de sa façade immense : c'est le célèbre Hôtel de Pierre.

Le quartier de la Dalbade n'était pas, il est vrai, uniquement habité par les gens de robe : les monastères y étaient nombreux et puissants, et rien pourtant ne subsiste du plus important d'entre eux, celui des Carmes. Vers le fleuve, vingt rues étroites et discrètes abritaient telle ou telle corporation.



Un peu au delà, la basilique de la Daurade — l'église dorée — abrite la miraculeuse image protectrice de la cité : la Vierge noire de Toulouse. Mais qu'est ce monument classique, auprès de la basilique disparue, illustre parmi toutes, et à laquelle s'attachaient les souvenirs les plus grands et les plus émouvants ! Les Wisigoths en avaient fait un sanctuaire somptueux, tout mosaïqué d'or ; l'empereur Théodose y était inhumé et la légende y ensevelissait aussi la reine Pédauque et la problématique Clémence Isaure. Mieux encore, elle situait l'édifice à l'emplacement même du fameux lac au fond duquel avait reposé « l'or de Toulouse ».

La Daurade régnait sur le quartier capitulaire, tout rempli des nobles demeures des riches marchands et des anciens Capitouls. Chacun avait voulu posséder quelque manoir somptueux, presque toujours flanqué d'une orgueilleuse tourelle ; chacun a laissé son nom aux hôtels splendides qui, souvent, cachent au fond de leurs cours des façades merveilleuses.

A l'époque où la culture du pastel permettait d'édifier des fortunes énormes autant que rapides, deux hommes réalisèrent — au XVI<sup>e</sup> siècle — les chefs-d'œuvre que sont l'Hôtel de Bernuy et l'Hôtel d'Assezat. Du premier, on a fait le Lycée de Toulouse. Le second, qui abrite Académies et Sociétés savantes, est un véritable palais, édifié par Nicolas Bachelier : qu'il suffise d'en dire qu'on l'a comparé au Palais Farnèse et qu'on y a cherché des reflets du Louvre.

De l'antique monastère des Jacobins, il ne demeure qu'une église ; notre époque s'applique à réparer ce qu'un vandalisme



incompréhensible a pu faire de cette merveille transformée en écurie et en caserne. Mais si la double nef, flanquée d'un clocher octogonal et ajouré, retrouve peu à peu ses hautes baies longtemps aveuglées, nul ne lui rendra ses vitraux détruits.

Saint-Sernin ! La voilà enfin, l'illustre basilique toulousaine, la merveille romane, l'immense église plus prosternée que dressée, édifiée sur un plan immense — cinq nefs, triple transept — en forme de croix latine !

Dès le ix<sup>e</sup> siècle, un monastère conservait, en ce lieu alors éloigné de la cité, les reliques du martyr Saturnin ; les foules qui prirent le chemin de ce sanctuaire ayant multiplié les offrandes, on put, au x<sup>e</sup> siècle, commencer la construction de la basilique. Mais à l'aurore de l'ogive, la Croisade des Albigeois allait paralyser les travaux et quand ceux-ci purent être repris, le plan primitif était oublié. Il n'importe ; Saint-Sernin, avec sa façade condamnée à n'être jamais complétée, avec sa tour centrale, son étonnante abside aux multiples chapelles, avec la progression de ses basses nefs se hissant jusqu'au vaisseau principal, avec sa crypte pleine de trésors et pleine de reliques, est l'une des plus pures gloires de Toulouse.

Ville déconcertante, calme ici, trépidante là, tour à tour moderne et vétuste, peuplée d'églises illustres et veuve de ses couvents disparus ; profondément intellectuelle et savante, riche de ses musées splendides et de ses émouvants souvenirs.... Toulouse-la-Romaine, Toulouse aux basiliques et aux palais de brique antique, Toulouse aux verts jardins, chante, sous le ciel languedocien, sa joie éternelle de vivre.



« Cité des Troubadours et des tailleurs de pierre.... » Cité souveraine et paradoxale où, en plein siècle vingtième, on décerne encore aux poètes des fleurs d'or ; cité lumineuse et sonore, Toulouse-la-Romaine, Toulouse « la Sainte » et « la Savante », Toulouse dont le chantre inconnu de la Croisade disait, en son parler occitan :

« De totas civitats cela la flors e roaz ! » Et il n'est besoin d'être né à l'ombre de Saint-Sernin pour deviner que, parmi toutes les cités, elle apparaît « comme une fleur et comme une rose. »

Charles BRISSON.









## LES HISTOIRES DE GUSTOU

---



OUS avez tous ouï parler du *Chaoucho Vieillo*. C'est un esprit malin qui vient vous tracasser la nuit tandis qu'on dort.

On a beau fermer la porte, il passe par le trou de la serrure. Il s'approche sans bruit, monte sur le lit par les pieds et se couche sur vous pour vous étouffer. Ça m'est arrivé à moi-même (1). On ne peut pas dire que ça c'est passé loin d'ici et on ne sait à qui : c'est dans mon lit, au moulin et à moi.

Je m'étais donc couché et je dormais tranquillement, quand tout à coup, environ la minuit, je sens quelque chose de mou qui me montait sur les pieds. Je crus d'abord que c'était quelque chatte qui était entrée au moulin et je donnai un coup de pied

---

(1) C'est Gustou, le garçon meunier du Frau, qui parle.



pour la faire descendre. Mais je sentais toujours cette chose molle sur mes pieds. On n'y voyait brin et je la sentais monter, monter toujours, et la voilà qui s'étend sur moi et me pèse sur l'estomac.... Je ne pouvais plus respirer, j'étends les bras et je l'empoigne, mais c'était comme si j'avais fouillé dans un lit de plume tant c'était doux et mou, je n'y faisais rien. Mes bras s'enfonçaient jusqu'au coude dans cette sale créature comme dans la pâte de la maie (1), et ça s'attachait tout pareil à ma peau. Tout de même je finis par la prendre au cou et à la serrer bien fort, mais j'avais beau serrer, serrer, je la sentais qui me glissait entre les mains tout petit à petit et s'échappait. Je m'assis alors sur le lit et j'entendis quelque chose qui marmonnait du côté de la porte, et puis je n'ouïs plus rien, la bête était repartie sans bruit par le trou de la serrure.

— Eh bien, que dis-tu de ça, Lajarthe ?

— Je dis que tu avais mangé quelque chose qui te pesait sur l'estomac et que ça t'a donné le cauchemar.

— C'est ça ! Et la bête que j'empoignai ?

— C'était la courte-pointe !

— Et ce qu'elle marmonnait en s'en allant ?

— C'était quelque chatte sur la tuilée.

— Voilà ! dit Gustou, j'avais bien raison de dire que tu ne crois à rien. C'est une chose qui m'est arrivée à moi-même ; tu sais que je ne suis pas menteur et avec ça tu ne me crois pas.

— C'est, dit Lajarthe, que tuournes les choses du côté de

---

(1) Pétrin.



tes idées. Je ne dis pas que tu n'aies rien senti cette nuit-là, mais je ne crois pas que ça fut le *Chaoucho Vieillo*.

— Voyons, dit Gustou, tu ne crois pas à ce qui m'est arrivé, ni à la Mandragoro de Baspeyras, ni au Diable ; tu ne crois pas non plus aux Bujardières qui tordent le linceul des pauvres défunts, à la Biche Blanche, à la Citre, cette bête qui semble une chèvre et qui est grande comme un cheval, qui court les chemins la nuit, galope après les gens attardés, emporte les enfants qu'elle rencontre, fait des dégâts partout et s'évanouit en feu quand on la poursuit ; mais au moins il y a deux choses auxquelles tu ne peux pas refuser de croire, dit-il très sérieusement, c'est la *Chasse volante* et le *Leberou*. Ça, c'est des choses trop connues pour que tu dises non, dans le pays il n'y a personne qui n'y croie bien.

— Pour ça, dirent les énoisseurs (1), Gustou dit la vérité.

Et chacun de raconter qu'il avait ouï la *Chasse volante* et vu le *Leberou*, c'est-à-dire le Loup-garou.

— Pas plus vieux que cette année, reprit Gustou, le vendredi d'après la fête des Morts, la *Chasse volante* a passé par ici, entre le moulin et le Taboury.

— C'est vrai, fit le fermier de la Moudine, je l'ai entendue sur les onze heures du soir.

— Tout juste ! dit Gustou. Je revenais assez tard de la foire de Sorges, j'avais dépassé le bourg et je n'étais plus qu'à un gros quart d'heure d'ici quand la voilà qui arrive. Il faisait un

---

(1) Gens qui enlèvent l'écorce verte des noix.



vent du diable, de grands nuages couraient dans le ciel, et avec ces nuages la Chasse volante. On entendait, comme vous m'entendez à présent, les chasseurs sonnait de la trompe, les rossignolements des chevaux, les abois des chiens courants et avec ça un grand fracas, comme pourrait en faire une troupe de cavaliers galopant sur les chemins en criant après la bête et en faisant « péter » leurs fouets. Je levai les yeux au ciel et, aussi vrai que je suis là, qui vous le dis, entre deux nuages noirs je vis la Dame Blanche qui galope toujours à la tête des chasseurs, montée sur un cheval blanc.

Tous les « énoisseurs » qui étaient là, rangés autour de la grande table de la cuisine, regardaient Gustou et en « triboulaient (1) » ; lui continua :

— Après avoir passé du couchant au levant, la Chasse se mit à tourner, à tourner, en faisant dans les airs un tapage d'enfer, comme si la bête de chasse fut presque forcée. Le bruit se rapprochait comme si elle descendait à terre ; et, en effet, étant rentré au moulin, j'entendis par la fenêtre qu'elle était descendue à quatre ou cinq portées de fusil d'ici, le long de la rivière, et le bruit augmentait encore comme si les chiens avaient pris la bête et la déchiquetaient en hurlant.

Le lendemain, je fus voir par là de bonne heure, et je trouvai la terre de Chabanon, nouvellement semée, toute piétée (2) par les chiens et les chevaux, et les raves à côté toutes fourragées.

---

(1) Frémisssaient.

(2) Piétinée.



— Tout de même, dirent les gens ensemble, il ne ferait pas bon se trouver seul sur le passage de la Chasse ! Et, ajouta un autre, d'un peu plus, Gustou, tu t'y trouvais !

— Tout ça pour un troupeau d'oies sauvages ! dit Lajarthe à mon oncle.

Mais tous les « énoiseurs » protestèrent contre cette explication. Ils aimaient bien mieux que ce fut la Chasse fantastique.

Cependant on avait fini d'énoiser et on mettait les « nougailons (1) » dans les sacs et les coquilles dans les paillassons pour les monter au grenier ; ça sert à allumer le feu l'hiver. Quand tout fut ôté, on appareilla la grande table pour dîner. Il était onze heures et demi, il était temps. Comme d'habitude lorsqu'on énoise, il y avait des haricots qu'on mangeait avec de bons millassous faits par la Moudine, tandis qu'on travaillait. Avec ça, du bon petit vin pétillant qu'on versait à pleins verres et tout le monde était content.

— Ah ça, mais ! dit quelqu'un, Gustou, tu n'as pas parlé du Leberou.

— C'est ça, c'est ça ! parle du Leberou, Gustou.

Et voilà Gustou parti.

— Vous connaissez tous, dit-il, cette vieille fontaine bâtie en gros quartiers et entourée de saules creux où nichent les chouettes, qui se trouve derrière Puygolfier, au nord, au fond de la grande combe entourée de bois où est le pré à Migot.

Vous avez vu que l'eau coule de la fontaine à moitié écrasée

---

(1) Noix débarrassées de leur écorce.



dans un bassin carré, où les gens du château lavaient autrefois la lessive, mais qu'ils ont abandonnée depuis longtemps que l'endroit est mal fréquenté.

L'eau n'est pas sale mais, avec ça, elle paraît noire et c'est à peine si on peut se mirer dedans. Eh bien, c'est là que les Leberous, quand il y en a dans le pays, viennent changer de peau. Le dernier Leberou connu, c'était Meyrignac, qui demeurait dans cette maison seule que son père avait fait bâtir dans les friches, près du sol de la dîme. La raison pourquoi l'ancien Meyrignac avait fait bâtir dans cet endroit perdu, c'est que les gens ne l'aimaient pas, qu'il était sorcier et j'ai ouï dire à des anciens qu'il avait le pouvoir de faire grêler en battant l'eau d'une fontaine et de jeter des sorts sur les gens et les bêtes. Mais quoiqu'on ne l'aimât pas, on ne lui disait rien parce qu'on en avait peur.

Pour le fils, c'est une chose sûre qu'il était Leberou. Raynalou, le marguillier d'avant celui d'à-présent, qui le détestait plus encore que les autres, parce qu'il entendait quelquefois son curé dire que c'était un coquin bon à traquer comme un loup qu'il était, l'avait épié et l'avait vu à la Font Close, donc, une nuit, entrer dans l'eau du bassin et la battre un moment, puis après sortir de l'autre côté habillé d'une peau de loup que le Diable lui avait taillée. Raynalou avait bien apporté son fusil pour lui tirer dessus, mais quand il vit cette bête trottant à quatre pattes dans la combe et venant vers la lisière du bois où il était caché, il avait eu tellement peur qu'il l'avait manquée et s'en était engalopé, laissant là son fusil. Mais le Leberou l'avait facilement





Les Remparts de CARCASSONNE.







attrapé, lui avait sauté à la chèvre morte sur les épaules, et s'était fait porter une grande heure de chemin de manière que le pauvre marguillier était rentré chez lui à moitié crevé.

Il faut vous dire que ceux qui sont Leberous, ça les prend la nuit, lorsque la lune vient pleine. Ils se débattent, sortent du lit, sautent par les fenêtres sans se faire mal, preuve qu'ils sont bien Leberous et vont à leur fontaine.

Ce Meyrignac, donc, courait comme ça la nuit dans les terres, les chemins et les villages, et il mangeait tous les chiens qu'il pouvait attraper. Quand il rencontrait quelqu'un, il se faisait porter comme il avait fait à Raynalou. A chaque pleine lune, on était sûr qu'il manquait quelque chien dans la commune. Le matin, avant la pointe du jour, il revenait à la fontaine poser sa peau de loup et rentrait chez lui. On le rencontrait des fois bien de bonne heure, rendu de fatigue, ce qui montrait bien qu'il avait couru toute la nuit après les chiens. Il était souvent malade aussi, et il avait de fausses digestions, lorsqu'il avait mangé quelque vieux chien trop dur.

Une nuit en passant près du village de la Brande, il attrapa un coup de fusil qui l'empêcha de sortir, et le fit boiter assez longtemps. Enfin il est au su de tout le monde qu'il creva après avoir mangé le chien du métayer de M. Lacaud, à la Bouysonnie, qui était très vieux. On trouva même chez lui une des pattes du chien qu'il avait vomie, mais il n'avait pu rendre l'autre, c'est ce qui l'avait étouffé.

Eug. LE ROY.

(*Le moulin du Frau.* Calmann-Lévy, édit.)



## L'HÉROÏQUE ET LÉGENDAIRE HISTOIRE DE LA CITÉ DE CARCASSONNE

---



ENTRE la Montagne Noire et les rudes Corbières aux sites tourmentés, au point même où l'Aude cesse de couler du Midi au Nord pour s'infléchir vers l'Est, pour prendre enfin le chemin de la plaine et de la mer, il est une cité sans doute unique au monde, legs splendide et inattendu du Moyen-Age, édifice prodigieux fait d'innombrables édifices, inoubliable vision : Carcassonne.

Sauvée des destructions par son caractère gigantesque, elle a traversé les siècles sans excessifs ou irréparables dommages, respectée des gens de guerre et, ce qui est plus étonnant, oubliée par les démolisseurs, défiant l'envahisseur et faisant bonne garde, face aux Pyrénées.



Que fut-il resté d'un castel, le plus fort que l'on puisse rêver ? Des ruines sans doute... Carcassonne est davantage que la forteresse la mieux assise et la plus imprenable : c'est une ville entière, avec son château-fort et sa cathédrale, ses monastères, ses maisons, ses rues et ses places — sa vie propre et très particulière.

Rien ne peut donner une idée parfaitement juste de cette étonnante agglomération humaine et architecturale, hissée sur un socle naturel et géant au-dessus du Val d'Aude et de la Ville basse, face à l'horizon des lointaines Montagnes Noires.

Son ampleur même interdit toute vue d'ensemble : il en faut faire le tour comme, à marée basse, on fait celui du Mont-Saint-Michel. Mais alors que celui-ci est un îlot, Carcassonne est toute une ville, qui apparaît sous son multiple aspect, hérissée, crénelée, enfermée dans sa double armure de pierre, scellée de ses portes. Selon l'heure du jour, selon la saison, selon l'angle même sous lequel on la regarde, elle se révèle diverse et changeante et sa silhouette, à mesure que l'on tourne autour d'elle, ne cesse de varier. Cependant une extraordinaire impression d'unité s'impose, unité qui d'ailleurs n'est qu'illusion.

Carcassonne en effet est une stupéfiante superposition d'éléments, apportés par chaque époque : tour à tour elle est wisigothe, franque, féodale, royale, faite à la fois de toutes les pierres et de tous les génies. Les lourdes assises et les tours wisigothes, les cintres romans et les arcs gothiques, les hourds, créneaux et machicoulis, les fossés, lices et ponts, les courtines, terrasses et barbicanes, les toits en poivrière, tout concourt à composer l'ensemble à la fois le plus logique et le plus paradoxal.



Que de fois l'a-t-on comparée, la Cité merveilleuse, à quelque fantastique et formidable vaisseau de pierre bravant les remous et les vents qui, au long d'une glorieuse histoire, ont battu ses flancs ! Sa forme évoque l'image d'une nef dont la proue, tournée vers le Midi, correspond aux tours Mipadre, pour l'enceinte intérieure, et du Grand Brulas pour les basses défenses. Mais quelle nef géante ! Le pourtour de l'enceinte extérieure représente un kilomètre et demi, au long duquel courtines et tours se succèdent sans interruptions autres que les seuls ouvrages d'accès : portes d'Aude et de Narbonne.

Concentriquement émerge une seconde enceinte à l'intérieur de la première dont elle est séparée par une sorte de boulevard militaire de largeur variable, les « lices » ; trente tours altières alternent, sur les onze cents mètres du total développement, avec les courtines abruptes, ensemble à peu près imprenable, armure sans défaut qui pouvait défier les moyens de siège ou d'assaut en usage jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle.

Mais comment donner idée des dimensions vraies, des proportions réelles d'une chose aussi formidable, qui apparaît aux yeux étonnés comme une artificielle création, comme un décor factice, semblable à ceux auxquels nous ont habitués tant de modernes fantasmagories ! L'émerveillement est partagé entre l'œuvre elle-même et le fait qu'elle nous est parvenue intacte.

Comment naquit la Cité de Carcassonne ? Le site, admirablement situé sur le chemin des invasions, devait tenter les premiers occupants de la contrée ; cet escarpement, défendant une terrasse de forme à peu près régulière et sans angle rentrant, ne



constituait-il pas un merveilleux camp retranché naturel, aussi aisé à améliorer qu'à défendre ? « Les bonnes positions sont de tous les temps et de tous les peuples. » L'historien qui a posé cet axiome capital et cependant élémentaire, pensait peut-être à Carcassonne, à mi-chemin de Toulouse-la-Romaine et de la Méditerranée, au seuil du couloir que, plus tard, empruntera, de l'Aude à la Garonne, le Canal du Midi.

Les Romains donc trouvèrent le lieu occupé, voire même sommairement aménagé, par les Gaulois. La prise était trop bonne pour qu'ils n'en voulussent tirer le meilleur parti et tandis qu'une colonie s'établissait sur le versant septentrional du plateau, la fortification d'un castellum occupait la position dominante.

Pendant cinq siècles, Rome posséda, en « Carcaso », une modeste colonie et un point d'appui militaire. Puis les grandes vagues venues des plaines orientales, des contrées nordiques, de la péninsule ibérique même, déferlèrent sur la terre gallo-romaine et les flots des barbares battirent les murailles du castellum. Carcaso dut longtemps résister, puis succomber enfin sous le nombre. Mais les Wisigoths vainqueurs se révélèrent bientôt fort différents de ce que l'on pouvait attendre et craindre d'eux ; loin de détruire, ils dotèrent la ville d'une ceinture nouvelle de remparts, jalonnée de vingt-neuf hautes tours d'un type tout à fait particulier et, aujourd'hui encore, les tours wisigothes de Carcassonne, rondes vers le dehors, carrées vers l'intérieur, coiffées d'une toiture en visière, sont aisément reconnaissables. Plus haute que les autres, carrée, couverte en terrasse crénelée,



la Tour-Pinte, incorporée par la suite au château, faisait office de tour de guet.

Or, au siècle huitième, surgit une vague nouvelle, les Sarrazins ! Envahisseurs et rien qu'envahisseurs, ils se saisissent de la ville, l'occupent, s'y installent pendant près d'un demi-siècle et, un jour, en sont enfin chassés, sans y laisser trace ou souvenir matériel. La légende veut que, vers ce temps, Charlemagne ait en personne assiégé la Cité sans la pouvoir réduire.

Et voici que Carcassonne délivrée est, vers le neuvième siècle, érigée en comté. Au début du douzième siècle, l'illustre maison des Trencavel va briller d'un lustre incomparable, avec Bernard Aton tout d'abord. Au flanc ouest de l'enceinte, les nouveaux seigneurs édifient un puissant château ; l'enceinte est doublée de quelques défenses extérieures ; forte d'une telle sécurité, une vie facile, large, libre, heureuse, s'organise, s'épanouit, rayonne sur la contrée : le génie latin se réveille sous le ciel clément d'Occitanie.

Or, un drame atroce allait se jouer, sur les terres ensoleillées du Languedoc. Les convoitises éveillées par une contrée privilégiée allaient trouver un prétexte dans les exagérations d'une secte dont les doctrines osées menaçaient de bouleverser les institutions établies. L'hérésie occitane des Cathares, le fanatisme intransigeant des « Parfaits », outrancier et naïf à la fois, ne s'attaquaient pas qu'à la religion, mais aussi à l'ordre social même : une levée de boucliers allait répondre à ce mouvement, ce fut la Croisade des Albigeois ou plutôt contre les Albigeois, nom sous lequel on généralisa les hérétiques cathares.



De toutes parts, aventuriers, mécontents, jaloux et envieux, affluèrent sous les bannières de Simon de Montfort et autres seigneurs ; l'armée se concentra dans le Lyonnais, puis se jeta sur l'Occitanie. La lutte fut sévère, impitoyable, sans merci, une haine farouche opposant les Croisés, qui étaient le nombre, aux Albigeois, qui combattirent avec la farouche énergie de leur désespoir. Leur rêve avait été le rétablissement d'une religion primitive, basée sur l'existence de deux principes en opposition perpétuelle et irréductible, le Bien et le Mal. Le terrestre séjour étant le domaine du mal, non seulement la vie se devait passer dans la mortification, la pénitence et autres douleurs, mais encore l'extinction du genre humain apparaissait comme un ultime et héroïque remède à l'état de choses créé par le démon. On conçoit que cette manière d'envisager l'existence, surtout sur la douce terre d'Occitanie, ne suscita pas que des enthousiasmes.

Le siège fut donc mis, en 1209, devant Carcassonne, la cité réputée imprenable, la cité aux cinquante tours ! L'ennemi venu du Nord ne s'illusionnait guère sur l'impossibilité de réduire une telle forteresse ; au bout de quinze jours, il recourait à la trahison. Trencavel, vicomte de Carcassonne, qui protégeait ouvertement les Albigeois, fut attiré hors de la ville et pris par forfaiture. Or, le jeune chef occitan était l'âme de la résistance cathare, Carcassonne capitula et Trencavel, emprisonné, ne survécut que quelques mois à cette chute.

Celle-ci allait être le signal d'une recrudescence de l'insupportable lutte. Simon de Montfort, devenu vicomte de l'héroïque cité et régnant par la force sur le Languedoc, alluma à travers



la province entière d'innombrables bûchers, exterminant les hérétiques par le fer et par le feu. Pendant vingt ans, les « Parfaits » préférèrent orgueilleusement la flamme au renoncement de leurs farouches doctrines ; pendant vingt ans, de Carcassonne subjuguée partirent les ordres sans pitié des vainqueurs, Croisés et Inquisiteurs.

Décimés, pourchassés, martyrisés, les « Parfaits » invaincus luttèrent jusqu'au dernier. La tentative de Raymond Trencavel sous les murs même de la Ville échouait, en 1240, et, six ans plus tard, au haut du pic de Montségur, dernier phare de l'hérésie, ultime refuge des Parfaits, une flamme gigantesque montait au-dessus des Corbières.

Ainsi le Catharisme était arraché de la terre occitane. Mais l'Occitanie, elle aussi, avait vécu. Toutefois cet effondrement préparait la formation de l'unité française et, d'autre part, les vainqueurs, fussent-ils venus du Nord, ne faisaient nullement figure de barbares.

Aux lendemains de ces temps sanglants et douloureux, Carcassonne apparaissait telle que les Wisigoths puis les vicomtes féodaux l'avaient faite ou remaniée, mais telle aussi que deux sièges et un quart de siècle de luttes acharnées l'avaient blessée. Ses points vulnérables étaient connus.

Saint Louis, qui était, en fin de compte, le vainqueur véritable de la Croisade des Albigeois, ordonna tout d'abord la destruction de tous les faubourgs édifiés à l'extérieur de la cité et, ainsi, isola totalement celle-ci. Puis il fit réparer, restaurer, renforcer les enceintes et permit enfin la réédification, de l'autre côté de



la rivière d'Aude, loin des remparts et des tours, d'une « ville basse ».

Ce ne devait pas être tout. Philippe le Hardi allait, de la Cité de Carcassonne, faire l'une des plus fortes, des plus altières citadelles de la Couronne. Tout d'abord, il l'agrandit, au sud-est et à l'ouest, lui donnant sa forme et son visage définitifs, étendant le développement de ses défenses, augmentant le nombre de ses tours, renforçant le château. Il organise les accès, porte d'Aude, porte de Narbonne, porte du Château. Entre les deux remparts concentriques, il fait creuser les Lices, boulevard stratégique sur lequel ouvrent les portes de l'enceinte intérieure ; à l'ouest, porte d'Aude ; au Midi, près de la Basilique, porte Saint-Nazaire ; à l'Est, porte Narbonnaise ; au Nord, porte de Rodez.

Enfin, sur les assises romanes de Saint-Nazaire, voici que se dresse la splendeur ogivale d'une merveilleuse basilique, avec ses hautes baies, ses verrières, ses rosaces admirables, son éblouissant chevet.

Or, la Cité de Carcassonne, en tant que forteresse, n'avait de valeur — mais une valeur exceptionnelle — qu'à la condition de se trouver à la frontière, aux marches du pays. Lorsque, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, le Roussillon fut devenu terre définitivement française, l'importance militaire de Carcassonne devenait sensiblement équivalente à celle que, par exemple, Amiens ou Orléans peuvent offrir de nos jours. C'était l'heure de la décadence pour l'une des plus puissantes villes fortes de France.

La Porte d'Aude fut la première à connaître les déplorables



initiatives des destructeurs ; la Restauration commença la démolition systématique, rasant la grande Barbacane extérieure du Château. De toutes parts, on vendait, on s'attaquait aux murs, aux tours, à tout ce qu'il était facile d'abattre : déchue, déclassée, la cité était condamnée à devenir une colossale carrière de pierres toutes taillées.

Heureusement des voix s'élevèrent. Le reclassement militaire arrêta net et presque à temps la pioche des modernes vandales, mais il ne pouvait durer longtemps, la ville n'ayant plus de valeur stratégique. Le classement comme Monument historique devait sauver définitivement l'admirable cité. Viollet-le-Duc se mit à l'œuvre : si discutée qu'ait été son intervention, celle-ci s'imposait : n'a-t-elle pas purgé Carcassonne de la lèpre envahissante des constructions parasites ? N'a-t-elle pas nettoyé et déblayé, pansé les plaies ? D'ailleurs, point ne fut besoin de reconstruire ; la cité, bien que terriblement menacée, était presque intacte encore.

A l'intérieur, entre Saint-Nazaire et le Château converti en Musée, une étrange petite ville vit de la plus curieuse existence, en bien des points semblable à celle des « citains » de jadis, le risque de guerre mis heureusement à part. Ils sont là un millier d'habitants, espagnols pour la grande majorité. Le tourisme a adopté Carcassonne, animant la cité du flux des admirateurs et des fervents. Il est certainement impossible de découvrir, non seulement en France, mais peut-être au monde, une aussi complète survivance du Moyen-Age, une aussi troublante évocation des siècles morts.



Sous le ciel méridional, sur la route des deux mers, à l'âpre vent du Cers venu de la Montagne Noire ou au vent doux accouru de la Méditerranée, la cité surgit, gothique plus encore qu'occitane, anachronique dans le Temps mais aussi, semble-t-il, dans l'Espace même....

Parfois, elle s'anime encore du fracas des batailles, des ruées et des assauts. Des échelles se dressent dans la fumée, aux hautes murailles et aux créneaux se montrent des gens de guerre ; machines et pierriers, bombardes et canons de fer, éclat des armes et des armures, suscitent la plus étonnante résurrection d'une époque. Dans la plaine et aux pentes qui servent de glacis à la cité, accourent les escadrons bardés de fer, lances hautes, ou les compagnies d'archers et arbalétriers....

On « tourne », tout simplement, quelque film dans le décor unique et véridique d'une cité du Moyen-Age. L'épisode du Siège de Beauvais par exemple, dans le prestigieux « Miracle des Loups », n'a pas eu d'autre cadre que celui de Carcassonne.

.....

En avant des défenses extérieures de la Porte Narbonnaise veille toujours une étrange figure de pierre, buste féminin du style le plus archaïque. N'en dites jamais mal ou moquerie, car c'est là « Dame Carcas », personnification de la Cité !

On vous contera qu'elle a donné son nom à la Ville à la suite d'un fait d'armes qui n'aurait été à la fois qu'un bon tour et qu'un calembour.

Charlemagne avait mis — c'est la légende qui parle ! — le siège devant la Cité et désespérait de venir à bout de telle entre-



prise : il y avait cinq années entières qu'il escomptait la chute. Privée de vivres et d'eau autre que celle du ciel, la ville eût dû depuis longtemps s'être rendue ; le fait était que les défenseurs étaient acculés à la famine, on en arrivait au dernier sac de blé '.

Certaine dame de la Ville, du nom de Carcas, eut alors une géniale idée. Il y avait encore quelques porcs dont les jours, si ce n'est les heures, étaient comptés. Elle proposa de gaver l'un d'eux de tout le contenu du dernier sac de blé puis, d'une haute tour, de le jeter, ainsi lesté de bon grain, au milieu des assiégés. Ainsi fut fait.

L'animal, en tombant, éclata, paraît-il, comme une grenade mûre et le blé dont il était farci jaillit de tous côtés. Charlemagne ne douta pas un instant que les provisions fussent considérables encore, puisqu'on avait assez de grain pour en gaver les bêtes. La reddition de la ville lui parut si improbable que, sans attendre davantage, il donna ordre de lever le siège.

Toute la population accourut sur les remparts, en se gausant, et dame Carcas n'était pas la moins joyeuse de la réussite de son subterfuge. Munie d'un sonore olifant, elle salua le départ de l'Empereur.

— Qu'est donc cette musique ? s'écria-t-il couroucé.

Or, quelqu'un de la ville, qui l'aurait entendu, du haut des murailles, poser cette question, lui cria cette bizarre réponse :

— Carcas sonne !

Et tous les assiégés de reprendre et de répéter, jusqu'à extinction des voix :

— Carcas sonne ! Carcas sonne !



Le mot aurait fait fortune, jusqu'à devenir le nom même de la ville — car la légende ne dit pas comment elle s'appelait avant — et demeurer en faveur et en usage au bout de mille ans et plus.

Si, comme il est certain, ce n'est là qu'une plaisanterie, du moins est-elle innocente et peut-elle compter parmi celles qui font long feu.

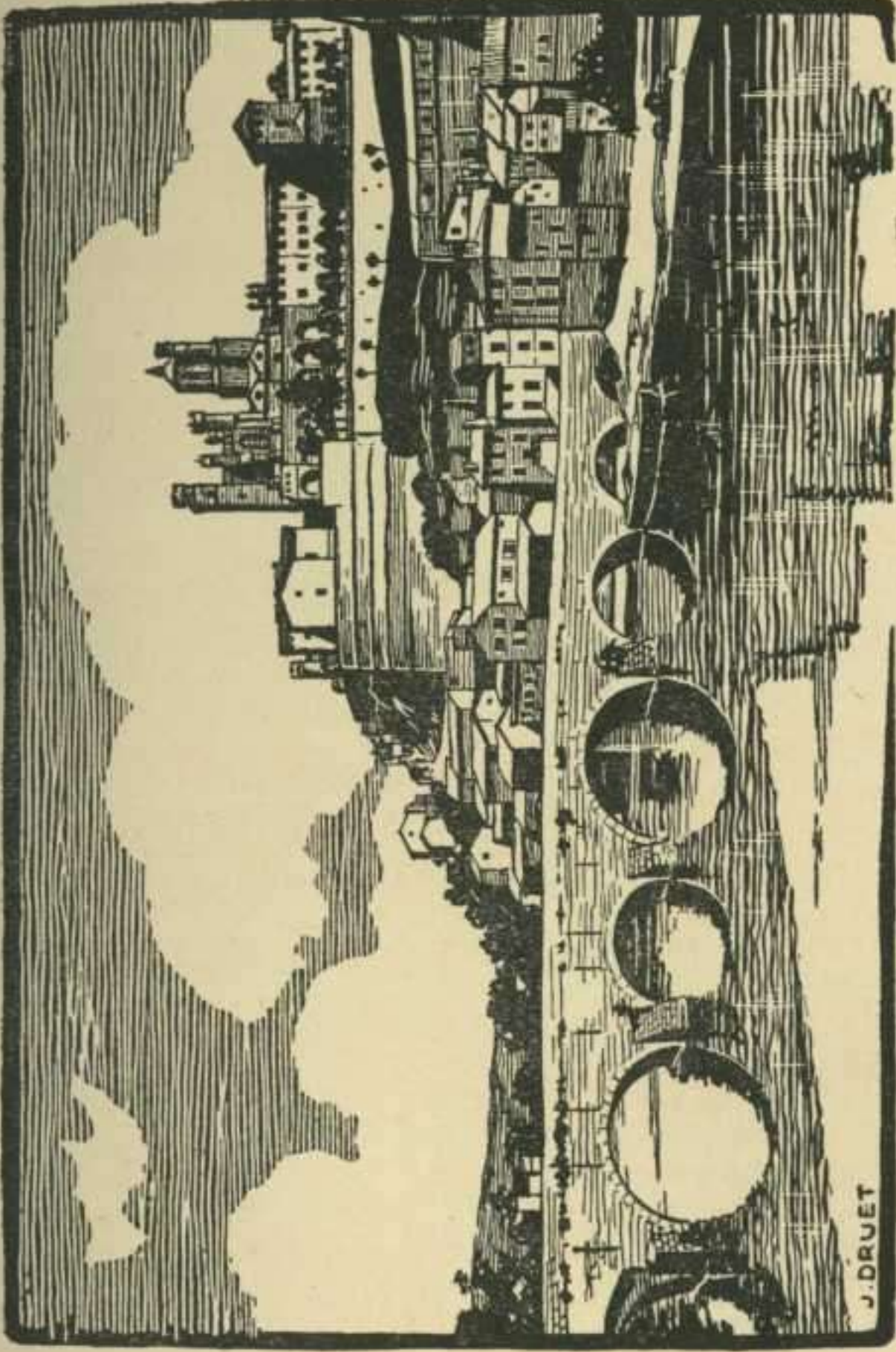
Charles BRISSON.











BÉZIERS : la Cathédrale et l'Orb.







## LE RENARD ET LE LOUP

---



CEI est une histoire de cette province ensoleillée où, comme en tous autres lieux, les bêtes avaient au bon vieux temps le don de la parole.

Or donc, en ce pays et en ce temps, il était un ménage de paysans, riche de deux bonnes paires de bras, d'un bout de champ, d'une chèvre et de quelques autres biens terrestres de maigre importance. J'allais oublier un jeune garçon, que l'on voyait presque toujours menant ou ramenant la chèvre, puisque c'est à peu près tout ce que ses parents pouvaient tirer du garnement ! Et encore serait-il bien osé d'affirmer que ce berger s'acquittait de ses fonctions comme il l'eût dû !

Chaque soir, le maître interrogeait la chèvre :



— Chèvre es-tu ben (1) saoule ?

— Ah ! quel moyen aurais-je de l'être ! Mon berger m'a trop ben chebrellée (2) pour que j'aie pu manger mon saoul !

Telle était la réponse que, tout au long de l'année, il entendait. Las enfin de faire à son fils d'inutiles remontrances, il décida un beau jour d'envoyer l'enfant ramasser du bois mort et son épouse garder la chèvre.

Et le soir, bien entendu, il ne manqua de poser la question traditionnelle :

— Chèvre, es-tu ben saoule ?

La bête répondit sans même hésiter :

— Saoule ? Comment le serai-je ! La bergère qui m'a gardée m'a ben trop chebrellée pour cela !

Une telle réponse, pour le moins inattendue, fit tant bisquer (3) le paysan qu'il décida que, le lendemain, ce serait lui, et lui seul, qui mènerait la chèvre au pâtis.

Tout le jour, il la surveilla, s'assurant qu'elle ne manquait de rien, lui choississant les endroits où l'herbe était la plus épaisse et la plus savoureuse. A la nuit tombante, il la ramena à l'étable et, l'ayant attachée, il lui demanda

— Eh bien, chèvre, es-tu bien saoule ?

— Ah ! comment le serais-je, avec un berger qui ne cesse de me chebreller !

Cette fois, notre homme comprit que l'animal se moquait :

---

(1) Ben : bien.

(2) Chebrellée : maltraitée.

(3) Bisquer : mettre en colère.



une telle colère s'empara de lui qu'il saisit un bâton et frappa la chèvre si fort qu'il lui brisa une patte.

Peut-être vous figurez-vous que la pauvre bête pensa en mourir ? Point ! Elle demeura sur trois pattes et comme les chèvres étaient très philosophes au temps où elles parlaient, elle dit seulement :

— N'avais-je pas raison de dire que tu me chebrellais ?

— Va-t-en au diable, mauvaise bête !

— J'irai au bois, ne t'en déplaie et n'aurai de mal à m'y trouver mieux qu'ici.

Et elle s'en fut, en clopinant, jusqu'à la forêt qu'elle connaissait bien pour y avoir fait plus d'une escapade. La première nuit, elle la passa sur un lit de branchages hâtivement ramassés ; le lendemain, elle alla à la ville où elle connaissait de réputation un vieil apothicaire fort expert en l'art de raccommoder jambes et pattes cassées.

— Ma belle, lui dit-il, je vais faire de mon mieux, mais il vous faudra chaque semaine venir faire arranger votre jarre (1) !

— Ainsi ferai-je, répondit-elle.

Comme elle ne pouvait toujours demeurer sur un simple lit de feuilles, elle pensa se bâtir, du mieux qu'elle put, une petite loge qu'elle fit jolie et où, à quelques semaines de là, on put entendre de petits chebitous (2).

Ceux-ci grandirent vite, tant elle les sut bien soigner, et

---

(1) Jarre : jambe.

(2) Chebitous, chebitènes : chevreaux, chevrettes.



quand ils furent en état de comprendre et de parler, leur mère chèvre leur tint ce langage.

— Chaque semaine, je vais faire soigner ma jarre. Dès que j'aurai passé le seuil, fermez soigneusement la porte et n'ouvrez à quiconque, car il est dans les bois de mauvaises bêtes et il vous en pourrait cuire grandement de voir de trop près leur museau et leurs dents. Mais quand vous entendrez ceci :

Chebitou, chebitène,  
Ouvre la porte à ta mère  
Qui vient de Saint-Jarre  
Faire arranger sa jarre,  
Qui vient de Poitiers  
Faire arranger son pied,  
Qu'apporte un bouquet de brou (1)  
Pour ses chebitous  
Bé !

Alors, ouvrez sans crainte, car ce sera votre mère chèvre qui sera de retour à la loge. Ainsi donc vous savez ce que vous avez à faire dès ce soir.

Ayant ainsi parlé, la chèvre s'en fut et derrière elle les chebitous tirèrent la porte. Mais elle n'avait certainement pas fait deux cents mètres que les petits entendirent une voix leur réciter la formule convenue ! Naturellement ils ouvrirent, persuadés qu'il s'agissait de leur mère.

Or, c'était le renard qui, embusqué derrière un arbre, avait entendu les recommandations et retenu le compliment. Pourquoi le maître fripon n'en aurait-il pas usé à son profit ?

D'un bond, il sauta donc dans la loge, se précipita, parmi

---

(1) Brou : herbe à brouter.



les chebitous effarés, vers la mée (1), donna un grand coup de dent dans un gros fromage qui se trouvait là et en avala une solide moitié, puis il saisit ce qu'il en restait et, aussi rapidement qu'il était venu, s'enfuit avec sa proie.

Il courait encore, lorsque sur son chemin se dressa une silhouette bien connue, le loup. Les deux drôles vivaient en assez bonne intelligence, à cela près que le renard jouait à l'autre tous les tours qu'il pouvait, comme on le verra.

— Té, renard, qué beau fromage ! Où l'as-tu pris, car je ne pense qu'on te l'aie donné ?

— Oh ! ben, loup, je l'ai pris chez la chèvre, là-bas dans sa loge. Et tu sais, il n'était pas seul, je n'ai eu qu'à choisir. Va conc en chercher un, toi aussi !

— Mais jamais on ne voudra m'ouvrir la porte ! Comment donc as-tu fait, renard ? N'y avait-il personne ?

— Ah ! si fait ben ! Il y avait tout plein de chebitous. Mais écoute, loup : tu n'as qu'à leur dire ceci et eux-mêmes t'ouvriront :

Chebitou, chebitène,  
Ouvre la porte à ta mère  
Qui vient de Saint-Jarre  
Faire arranger sa jarre,  
Qui vient de Poitiers  
Faire arranger son pied,  
Qu'apporte un bouquet de brou  
Pour ses chebitous  
Bé !

— Grand merci, renard ! fit le loup. Que je perde mon nom

---

(1) Mée : huche.



si, dans une demi-heure, tu ne me rencontres avec fromage aux dents !

Et notre lourdaud s'en fut, déjà se purléchant, à la loge de la chèvre. Contrefaisant de son mieux sa voix, il débita sa rengaine :

— Che-bi-tou-che-bi-tène-ouvre-la-porte-à-ta-mère-qui-vient-de-Saint-Jarre-faire-ar-ran-ger-sa-jarre-qui-vient-de-Poitiers-faire-ar-ran-ger-son-pied-qu'ap-por-te-un-bou-quet-de-brou-pour-ses-che-bi-tous-bé !

On a beau n'être que d'innocents chebitous, il est des choses auxquelles on ne saurait se laisser prendre et c'est ainsi que les petits pensèrent :

— Oh ! oh ! tout à l'heure, c'était le renard, mais il avait bien contrefait la voix de notre mère chèvre. Mais cette fois, ben sot qui se laisserait duper ! Celui-ci sait ben sa leçon, mais il la récite trop mal ! Ça n'est point notre mère !

Et ils laissèrent porte close.

Le loup n'insista pas et s'en fut, quelque peu morfondu. Le renard n'était pas loin.

— Tu m'as berné, compère ! Les chebitous n'ont pas ouvert.

— Diable ! Mais as-tu ben dit ce que je t'avais appris ?

— Oui vraiment.

— Répète voir un peu !

Le loup dévida son chapelet :

— Che-bi-tou-che-bi-tène-ouvre-la-porte-etc....

— Pauvre grand sot ! Te figures-tu donc qu'on puisse confondre ta chanson avec celle de la chèvre ? Tu as ben fait l'âne,



vraiment, mais tu n'as pas eu de son. Voilà comme il faut dire, écoute-moi ben.

Et le renard récita de nouveau le couplet, ensuite de quoi, il grimpa sur la grosse branche basse d'un chêne, juste au-dessus d'une fontaine comme il en est dans les bois.

— Où que tu vas maintenant, renard ? Apprends-tu à voler ou chasses-tu l'escureul (1) ?

— Loup, ne vois-tu pas que c'est là qu'est ma mée ? Regarde ce creux d'arbre et vois mon fromage.

— Écoute, renard, je retournerai demain à la loge de la chèvre, car à cette heure elle doit être de retour. Donne-moi un peu de ton fromage et demain tu auras ta part de celui que j'irai chercher. Allons, camarade, donne m'en un peu, va !

Le renard, sur sa branche, regardait son compère qui tendait le museau vers lui ; du creux de l'arbre, il sortit le fromage tandis que l'autre répétait sans se lasser :

— Donne m'en un peu, camarade ! Donne-moi un morceau de ton fromage !

— Ben, je veux ben ! dit soudain le renard. Approche-toi ben là-dessous et bade (2) la gueule vers moi !

Le loup se plaça sous l'arbre et s'assit, badant la gueule, les yeux clos tant il la badait grande.

— Attrape ! s'écria le renard tandis qu'il laissait tomber une grosse pierre blanche, car il y avait belle heure que le fromage

---

(1) Escureul : écureuil.

(-) Bade : ouvre.



était en son estomac. Le bloc démantibula la mâchoire du loup, lui cassa pas mal de dents, puis alla choir à la fontaine.

Revenue de sa stupeur, la victime se frotta les yeux et le museau et dit :

— Ben, renard, je n'ai jamais vu fromage si dur ! Comment qu't'as pu en manger ta part ?

— Pas si dur que tu penses, loup, puisqu'il est en train de mollir dans la fontaine. Mais attends point qu'il fonde ! Si tu veux arriver à temps, c'est bien simple, t'as qu'à boire toute l'eau, t'auras vite fait ! Quand la fontaine sera vidée, tu verras le fromage au fond et je veux être pendu si tu le trouves encore trop dur.

Le loup se mit à lamper, fali-fala, fali-fala, fali-fala..... Chose curieuse, il avait beau boire, il y avait toujours autant d'eau dans la fontaine : le pauvre ne s'était même pas aperçu qu'une source la remplissait à mesure. Plus il buvait, plus son ventre gonflait, mais il n'est si gourmand qu'un loup et croyant toujours apercevoir le fromage, il lampait, lampait sans arrêt. La peau du ventre lui en faillit crever.

Tandis qu'il hurlait de douleur, le renard lui criait :

— Rolle-toi ! (1) rolle-toi ! ta colique va passer ! t'as bu trop vite !

— Ah ! que j'ai du malheur ! criait l'autre. Je vais mourir, la colique me tue ! J'ai pas bu vite, j'ai bu trop ! Je peux plus ranger (2) dans ma peau !

---

(1) Roller : rouler.

(2) Ranger : tenir.



— Arrête, te rolle plus, viens avec moi, je vais te faire guérir.  
T'as seulement qu'à avoir confiance.

Le renard s'en fut devant, suivi du loup :

— Pas si vite, renard ! Je ne peux te suivre, compère ! Si je cours, la colique me reprendra !

— Je sais mieux que toi ce que tu as ! Trop bu et pas assez mangé ! Il faut que tu rétablisses l'équilibre.

Au delà de la lisière du bois, un grand pré s'étendait, où des bergères et des chiens gardaient leurs troupeaux :

— Guette ! loup, tu vois toutes ces ouailles ? Passe ce fossé, puis ce talus ! Ben ! Regarde le bel oison ! Saute dessus, il est à toi, et adieu la colique quand tu l'auras mangé !

Tandis que le loup bondissait sur une ouaille toute piaillante, le renard s'en fut bien vite du côté des bergères :

— Oh ! bergères, guettez, guettez ! Regardez le loup qui emporte un oison !

En un clin d'œil, les bergères eurent jeté au vent leurs quenouilles et leur chanvre, pour courir après le loup. Celui-ci avait déjà à ses trousses les chiens qui gagnaient, gagnaient, gagnaient du terrain. L'un d'eux lui arracha la queue et tous s'arrêtèrent net, pensant tenir le loup qui s'enfuyait de plus belle.

Le renard, qui le précédait, fit halte dans un fourré :

— Ben, loup, et cette colique ?

— Elle passe un peu, camarade, mais me voilà ben essoufflé ! Puis vois comme ces maudits chiens m'ont chebrellé ! Je n'ai bientôt plus de queue ! T'aurais voulu me faire manger que tu ne m'aurais donné d'autre conseil !



— Tais-toi donc et croque ton oison ! Pendant ce temps, je vais te faire une queue toute neuve. Attends-moi quelques instants.

Le renard revint, apportant une grande gerbe de filasse, tout le chanvre que les bergères avaient abandonné dans leur fuite. il y en avait bien une toise de long !

— Tiens, loup, j'ai ben là de quoi rhabiller le peu qui t'en reste.

Et le renard empoigna la touffe de poils qui demeurait encore, ajusta la filasse, tortillonna le tout, ficela et reficela. La queue du loup était longue comme d'ici là-bas !

— L'est un peu lourde à traîner, compère, dit le loup.

— Le sera moins quand elle sera sèche ! L'est comme toi, toute pleine d'eau ! Faut la sécher ! As-tu fini de croquer ton oison ? Ben, viens avec moi là-bas où il y a des tas de fagots.

— T'as bonne idée, renard. J'allumerons du feu !

— Ben dit, loup, j'allumerons du feu.

Quand dix-huit paquets de fagots furent entassés sur la berge, le renard frotta des pierres, enflamma des mousses, mit le feu aux fagots. Ah ! la belle flamme ! Et chauffe-toi, loup ! Et chauffe-toi, renard ! Les deux sires regardaient le feu, assis devant la flambée et se chauffant le jabot. Quand la flamme fut un peu amortie, le renard dit :

— Ce n'est pas en t'asseyant sur ta queue que tu la feras sécher ! Fais le tour du feu cinq ou six fois sans te presser....

— Fallait dire cela plus tôt, renard ! La flamme est trop basse maintenant. Il me faudrait tourner jusqu'à ce soir !



— Alors, passe et repasse au-dessus, en sautant ben entendu !  
Tiens, comme cela !

Et d'un élan, le renard franchit une, deux, trois fois le brasier.

— A ton tour, loup !

Celui-ci prit son élan, sauta et retomba de l'autre côté de la flambée ; mais sa longue queue de chanvre traînait encore ben au milieu des flammes.

— Eh ! je brûle, je brûle, compère ! Ne m'éteindras-tu pas ?  
Au secours.

— Oh ! pauvre sot ! Tu ne sais donc point sauter ? Tout à l'heure, t'avais trop d'eau. Maintenant t'as trop de feu ! Tout à l'heure, t'avais pas assez de queue et maintenant t'en as de trop, mais si tu continues, tu vas en manquer tout à fait ! Rolle-toi, rolle-toi ! Fais passer le feu comme t'as fait passer tes coliques ! Si t'éteins pas ce feu en te rollant, l'oison que tu as dans l'estomac sera bientôt rôti ! Rolle-toi, pauvre sot !

Tant se rolla le loup que le feu s'éteignit, mais le loup n'avait plus guère de poil, plus guère de dents, encore pas mal d'eau dans le ventre, un oison cru dans l'estomac et sa grande sottise de loup ben intacte et toute neuve.

— Loup, lui dit le renard, la journée n'est pas finie ! Je n'ai mangé qu'un demi-fromage depuis ce matin. Toi, tu as ben bu et t'as croqué un oison ! A ta santé, compère ! Mais ne m'aideras-tu à faire ma chasse ? J'ai l'estomac vide ! Si nous pouvions mettre la dent sur une belle pièce, le menu serait assuré pour plusieurs jours ! Puis notre provision de bois est ben basse, il faudrait le renouveler un peu. Si tu veux, nous



mènerons les deux de pair : tâchons de prendre quelque chose tout en faisant notre ouvrage !

Ils ne chassaient pas depuis une demi-heure qu'ils tombèrent sur une grosse truie. Quand elle eut cessé de remuer, ils la tirèrent, tant bien que mal, jusqu'à leur loge et en mangèrent chacun un morceau — oh ! pas trop gros, pour commencer — puis le renard dit :

— Maintenant, pensons à nos fagots ! Si tu veux, tâchons à nous deux de parcourir quatre ou cinq boisselées (1) sans y laisser une brindille et nous aurons du bois pour quarante jours !

A les voir à l'ouvrage, on eût dit que chacun avait à cœur d'en faire plus que l'autre. Au bout d'un instant, le renard, contrefaisant sa voix, cria : Hep ! Hep ! Hep ! puis aussitôt regarda derrière soi comme si on l'avait appelé :

— Oh ! loup ! voilà qu'on m'appelle là-bas ! Faut ben que j'aille voir.

Pendant que le loup continuait son ouvrage, le renard fit un grand détour, courut à la loge, mangea de la truie tant qu'il put et revint à son travail :

— Ah ! mon pauvre loup ! J'ai ben fait d'aller les aider, ces pauvres gens ! Ils ne savaient comment on attache les fagots !

Au bout d'un moment, on entendit de nouveau crier : Hep ! Hep ! Hep !

— Ah ! Ils m'appellent encore ! Faut ben que j'y aille, mais

---

(1) Boisselée : surface d'environ dix ares.



que cela est ennuyeux d'être sans cesse débauché en plein travail ! Continue, loup, je reviens à l'instant !

Et le renard fit à la loge un second voyage si bien que lorsqu'il revint, les trois quarts de la truie figuraient dans son estomac.

Le travail terminé, ce fut le loup qui le premier pénétra dans la loge : le renard suivait, d'un air fort innocent.

— Ciel ! fit le loup, vois ce qui reste de la truie ! Qui a fait cela ? Qui l'a mangée ?

— Comment, infâme menteur, tu oses le demander ? Comme si ce n'était pas toi !

— Moi ? mais, renard, quand l'aurais-je pu ?

— Quand j'aidais les autres à attacher leurs fagots, par deux reprises tu es venu ici pour te rassasier ! Il n'y avait que toi et moi à savoir que nous avions cette truie à la loge !

— Je jure que ce n'est pas moi ! Et puisque ce n'est pas moi, ce ne peut-être que toi !

— Misérable ! Comment oses-tu ? D'ailleurs nous allons ben voir ! Celui qui a dans l'estomac une truie presque entière ne doit pas pouvoir courir ben vite. Nous allons partir ensemble et faire le tour du bois ! Le premier arrivé sera forcément innocent.

— Je veux ben, dit le loup, qui n'avait dans le ventre qu'un tout petit morceau de truie, un oison cru et pas mal d'eau.

Et ils partirent tous deux, mais au lieu de faire un tour complet, le renard laissa le loup le devancer, puis coupa à travers bois et bientôt l'autre le vit qui détalait loin en avant de lui. Quand le loup arriva au but, le renard l'y attendait, tranquillement assis.



— Peut-on être plus long ! dit-il alors. Combien faut-il que tu aies mangé de truies, coquin, pour être si pesant ! Tu mérites l'échafaud, pour le moins ! Tu as tous les défauts et encore d'autres, mais par-dessus tout, nul n'est plus bête, plus sot, plus stupide que toi ! Je vais, pour ton édification, te dévoiler la vérité ! La truie, c'est la chèvre qui l'a mangée, avec ses chebitous. Tu n'es pas digne d'être loup ! Par ta faute je vais jeûner ! Va au diable, je me chercherai un autre compagnon, tu finirais par me porter malheur ! Nul avec toi n'est sûr de ne pas brûler ou se noyer avant le soir ! De jeûner, certes oui !

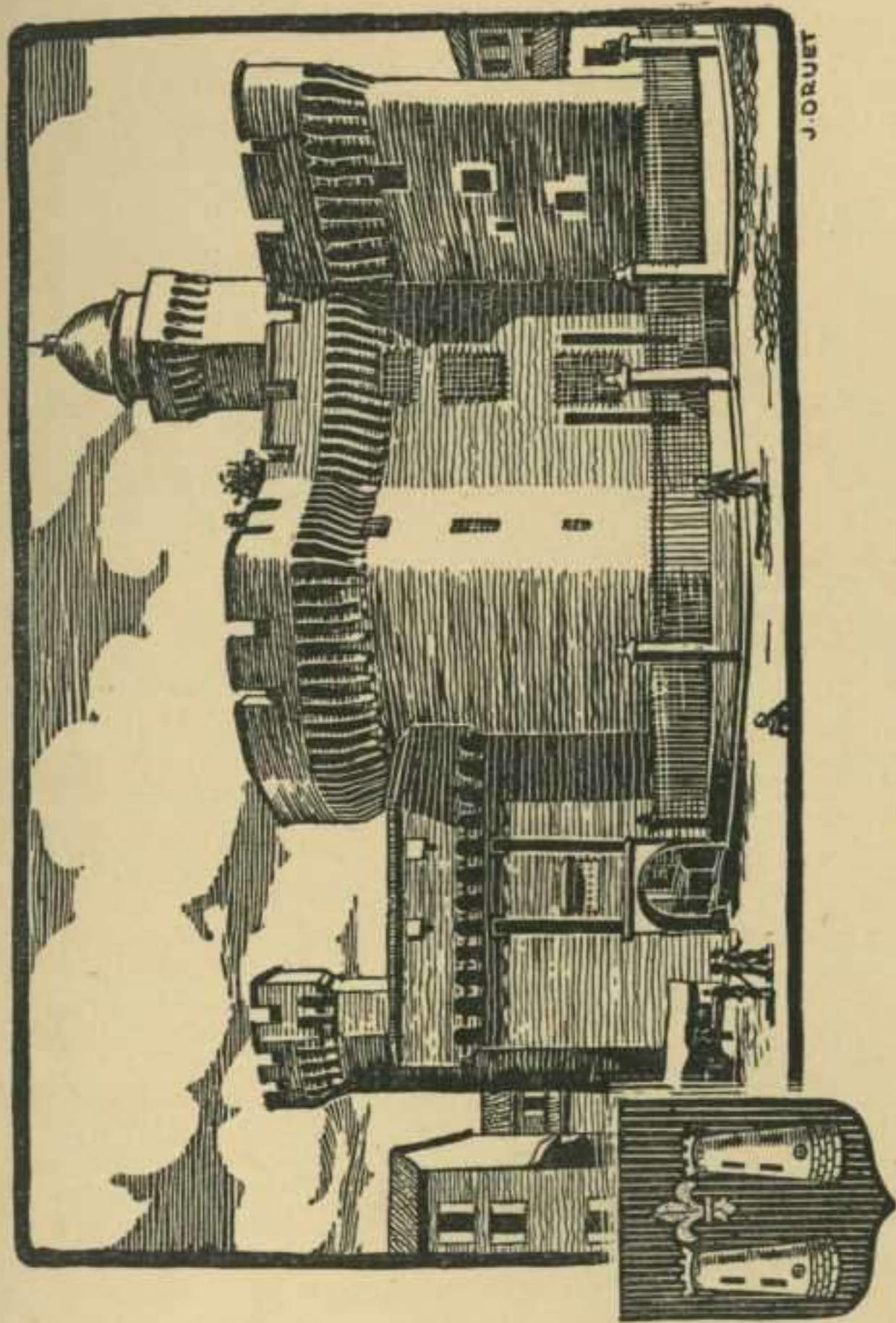
Le loup s'en fut et jamais le renard ne le revit.

Quant au fieffé coquin qu'était le renard, savez-vous ce qu'il fit ? Il digéra tranquillement sa truie, passa une nuit exempte de cauchemars et, au petit jour, se mit à la recherche d'un autre loup, aussi sot, aussi stupide, aussi bête que l'autre, pour faire les trois quarts de la besogne et recevoir la totalité des mauvais coups. Il savait bien, le maître rusé, qu'il n'aurait de peine à le trouver, puisque celui qu'il venait de chasser était pour le moins le soixantième qu'il traitait de la sorte.

Charles BRISSON.

---





PERPIGNAN : le Castillet.







## TROIS RÉCITS DU ROUSSILLON

---



### LA POUPEE DE JAOMET

'AIME assurément les poupées, vous les aimez aussi sans aucun doute ; mais je crois que Lucienne les aime plus que nous. Elle en a trois dans l'armoire de sa mère.

Ce sont toutes des cadeaux d'un très grand prix. Elles viennent des beaux magasins de nos villes où, les bras écartés en un geste charmant, elles attendaient l'acheteur dans une vitrine resplendissante. Leurs robes, aux couleurs claires et fraîches, leur joli chapeau de paille, leurs petits souliers de satin, les nœuds dont elles sont parées, firent pousser à Lucienne un cri de surprise et de bonheur quand elle les vit pour la première fois. Elle n'osait pas d'abord les prendre dans ses mains, tant elles étaient belles. Puis elle connut la joie de les faire dormir sur les genoux.



Mais notre cœur est si changeant, et le dégoût vient si vite aux hommes ! C'est pourquoi, vous dis-je, les trois poupées de Lucienne dorment dans l'armoire de sa maman.

Cependant Jaoumet, le gardeur de chèvres, qui connaît Lucienne et l'aime comme nous l'aimons, lui a promis une poupée en bois.

Tandis que ses chèvres courent parmi les ravins, Jaoumet reste, en effet, tout le jour en compagnie des arbres de la montagne. Avec son couteau catalan à la lame pénétrante, il fabrique donc mille petits objets qu'il offre ensuite aux personnes qu'il aime.

Rien n'est aussi plaisant que de le voir couper la branche de quelque bel arbre et, d'une main patiente et sûre, donner une forme à l'obscur matière.

Il n'est au monde que Jaoumet pour faire ainsi vivre le bois.

La poupée qu'il a donnée à Lucienne regarde avec des yeux surpris ; ses membres sont froids et rigides. Mais une âme palpite au sein de ce corps : car, il faut que vous le sachiez, sur la tige du châtaignier que sa main sculpta pour Lucienne, Jaoumet, le divin Jaoumet laissa gravée en traits immortels la marque d'un subtil créateur.

Or, pendant que j'écris, Lucienne tient de grands discours à cette poupée en bois qu'elle aime plus que les autres ; le langage est peut-être un peu confus, mais l'idée très intelligible.

Je l'écoute donc, et voici ce que je comprends :

— Mademoiselle ma poupée, nul ne saura jamais comme vous m'êtes chère ! Après maman, papa et ma nourrice, je



n'aime personne au monde plus que vous. Il m'arrive même parfois de me demander si ce n'est pas vous que je préfère, tant votre présence m'est douce et tant j'éprouve de bonheur à vous tenir dans mes bras.

« Ce n'est pourtant pas que vous soyez belle. Je vois au contraire tout ce qui vous manque, hélas ! pour réaliser l'idéal des poupées. Le gardeur de chèvres Jaoumet vous fit en chantant avec une branche ; vous ne fermez pas les yeux pour dormir, vous ne dites pas papa et maman ; vous ne remuez pas les bras à l'égal des autres.

« Mais votre modestie et votre simplicité, loin de m'éloigner de vous, comme il arrive, font que je vous aime d'un cœur plus ardent. En vain je cherche à m'expliquer cette préférence. Il est des choses si complexes dans la vie que les petites filles n'arriveront jamais à les entendre ».

A ce moment du discours, Lucienne s'interrompit pour baiser le front de sa poupée.

Et il semble qu'un frémissement passe, au contact de ces lèvres, dans le morceau de bois qu'a ciselé Jaoumet. Car la poupée se souvient peut-être qu'elle fut un jour, sur le plus bel arbre de la forêt, cette branche svelte, au balancement gracieux, qui s'élevait dans la lumière.

Et Lucienne aussi doit sentir confusément, — son instinct d'artiste ne la trompe guère — qu'il y a dans cet objet offert par le gardeur de chèvres autre chose qu'un bout de bois, mieux qu'une poupée sans geste et sans parole : un être nouveau taillé par un dieu dans un morceau de forêt vivante.



## LE VOLEUR DE POULES

(Le père Sourre a tué le cochon. Il fête cet événement au café et s'enivre. Mais il ne cesse de penser aux poules qu'on lui a volées et il espère, en rentrant, surprendre le voleur.)

.... Il tira la clef de sa poche, et s'approcha de la porte basse et étroite.

Mais, au moment où il allait introduire la clef dans la serrure, il crut entendre un bruit étrange à l'intérieur.... Que se passait-il ?... Oui, quelqu'un marchait, là, dans le corridor, derrière cette porte qu'il n'avait pas encore ouverte et par où le voleur comptait bientôt gagner la rue.

Car, il n'y avait pas de doute, c'était bien le voleur de ses poules, qui revenait du jardin avec de nouvelles victimes.

Le père Sourre se sentit alors redevenir jeune et vigoureux. Il protégerait son bien contre le misérable, il le lui reprendrait par la force de ses poignets, et au besoin il étoufferait cet homme entre ses bras.

— Allons ! c'est le moment ! se dit-il. Du courage et de l'énergie !

En ce disant, il poussa vivement la clef, donna un tour : la porte céda ; et le père Sourre se précipita comme un fou dans le corridor de sa maison.

Dès les premiers pas, il donna de la tête contre un corps résistant. Ah ! Il le tenait, cette fois, le voleur ! Et, pour l'étourdir au commencement de la lutte, il lui envoya dans le ventre un formidable coup de poing.



— Attrape ça ! cria le père Sourre.... Et celui-ci encore ! ajouta-t-il, en lui lançant un coup de pied, qui porta juste. Tu ne m'attendais pas si tôt, brigand ! Mais, à peine eut-il prononcé les derniers mots que le père Sourre était frappé en plein visage et à demi renversé sur le sol. Le voleur avait semblé tout d'abord reculer devant lui, mais c'était pour mieux prendre son élan et se jeter comme un éclair sur l'adversaire.

Le combat serait rude, il s'annonçait bien !

Cependant, le père Sourre ne se découragea pas, et fonçant dans l'ombre, il chercha à saisir le voleur pour une lutte à bras-le-corps où il se savait redoutable.

L'autre reculait encore, se tenant sur la défensive.

— J'ai juré ta mort ; je t'aurai ! hurlait maintenant le père Sourre.

Le corridor, la maison tout entière sembla frémir.

Il s'était cramponné au voleur et l'enlaçait d'une terrible étreinte. Mais le voleur résistait encore et tâchait de se dégager.

C'était un homme gros et lourd.

— Tu as beau peser plus que moi, je te plierai comme une paille ! jura plus haut le père Sourre. C'est toi qui me voles mes poules pendant que je dors ou que je ne suis pas là ! Meurs, sacripant ! meurs ici-même !

Les os du voleur commençaient à craquer sous le rude étai qui se serrait de plus en plus à sa ceinture. Cependant, stoïquement, dans la douleur, le voleur de poules ne criait pas.

Le père Sourre reculait, astucieux, puis avançait tout à coup en se dressant sur la pointe des pieds pour mieux empoigner



et terrasser l'adversaire. Quelquefois l'un ou l'autre des deux combattants cognait des bras ou de la tête contre les cloisons du corridor, qui résonnaient lugubrement dans l'ombre.

Tous les deux roulèrent enfin sur le pavé.

— A moi ! à moi ! de la lumière !... vociféra le père Sourre. Accourez, accourez vite ! Je le tiens, le voleur.

Des portes s'ouvrirent, des pas se firent entendre dans l'escalier ; puis ce fut un flot de lumière. Toute la famille était debout.

Mais le père Sourre, couché sur son adversaire, ne revenait pas de son étonnement : il tenait dans ses bras, étroitement serré, le cochon tué le matin même et qu'on avait suspendu au bout du corridor dans des linges blancs.

## UN BERGER CATALAN

Il régnait comme un roi sur la montagne.

Ravins où courent les eaux vives, pentes couvertes d'une herbe fine et parfumée, chênes solitaires qui semblent gouverner le paysage, rochers au front pensif méditant de profonds mystères, tout appartenait à Jepote, le berger de notre « mas ». Plus d'une fois, quand, d'une main rugueuse, où demeuraient gravées les marques de son dur labeur, il signalait à mes yeux enchantés tout son vaste royaume, perdu là-bas sur les hauteurs à plusieurs heures de nous, il me parut que cette main embrassait le ciel et la terre.



Il possédait le secret des fontaines, aux noms frais et clairs comme l'eau ; il avait fouillé tous les creux, touché toutes les herbes de la montagne. Il prévoyait l'orage et le vent. Il fixait, la nuit, ses yeux fermés sur les étoiles, comme un mortel qui en connaît toutes les lois et que leur course ne saurait surprendre.

Mais lorsque le soleil se couchait en face de lui, derrière les cimes lointaines, il se dressait, entouré de lueurs, comme un héros dans son apothéose, et son ombre s'allongeait sur le sol majestueusement.

S'il descendait au mas, ce qui arrivait une fois par semaine, on lui donnait à table la première place et aussi les meilleurs morceaux ; la fermière et les servantes avaient pour le berger de délicates attentions. Et Jepote, acceptant les hommages, laissant monter vers lui la fumée des encens, s'énivrait de cette adoration muette, mais gardait un redoutable silence. Il mangeait et buvait sans hâte, maniant la fourchette et la gourde comme des objets précieux....

Le soir, au bord du feu, quand il daignait s'asseoir avec les autres, avant d'aller se jeter sur la paille du grenier, on lui cédait le meilleur coin, près de la cuve en grès pour la lessive. Les flammes du foyer allumaient dans ses yeux des lueurs étranges, et l'ombre, où demeurait plongé le reste de son corps, le rendait plus grand et plus majestueux.

La fermière lui disait :

— Allons, berger, contez-nous quelque histoire.

D'une voix lente, après avoir réfléchi un instant, Jepote commençait une vieille légende du pays, une des nombreuses légendes



qu'il avait apprises dans la montagne avec les bergers des autres mas.

Les enfants, assis par terre devant le feu, l'écoutaient en silence, le regard fixé sur son visage, avec une admiration mêlée de terreur ; et la plus jeune des servantes, qui lavait la vaisselle à l'autre bout de la cuisine, s'arrêtait un instant pour l'écouter aussi.

Il parlait de la Chèvre d'Or, cachée dans un endroit de la montagne que personne ne pouvait découvrir, ou de quelque exploit de sorcière par une nuit de lune. Il parlait quelquefois des loups qu'il avait tués dans sa jeunesse, ou de l'épouvante subite de son troupeau à minuit sans qu'il sût pourquoi.

Un frisson passait dans l'auditoire, serré de plus en plus autour du conteur.

Mais Jepote s'arrêtait au plus bel endroit de son récit, en ajoutant ces mots :

— Je vous dirai le reste un autre soir.

Il se levait alors lentement : son front semblait chercher les poutres enfumées de la salle ; puis après avoir souhaité à tous bonne nuit, il s'en allait dormir sur la paille fraîche, et ses pas faisaient trembler le vieux plancher dans la grande salle du mas.

Quand il se retirait ainsi, le vent hurlait plus fort sous la porte mal jointe, comme pour saluer à son tour le berger de la Rourède.

Jean AMADE.

(*Pastoure et son maître*, Grasset, édit.)



## HYMNE A LA TERRE D'OC

---

Terre des myrtes verts, terre des lauriers roses  
Et des cyprès de bronze, au front blanc des coteaux ;  
Terre où les soirs d'été — nos soirs occidentaux —  
Sont de rouges apothéoses !

Ta langue a la douceur du miel de nos Cévennes,  
Les sauvages parfums des flots sur les brisants,  
Et lorsque je l'entends aux voix des paysans,  
Un sang plus vif bondit aux canaux de mes veines.

O terre des fruits d'or, des Méditerranées,  
Des cigales stridant parmi les lauriers verts,  
Pays toujours superbe en dépit des revers,  
Toujours jeune et vivant depuis deux mille années.

Pays de matelots, d'artistes, de penseurs,  
Pays de « Gay-sçavoir » et de claire science,  
Entre les plus beaux noms des beaux pays de France,  
Que ton nom, le premier, soit inscrit dans nos cœurs.

Pierre JALABERT.  
(*La vie enthousiaste*, Garnier.)

---







## L'ÉTRANGE RÉPUBLIQUE D'ANDORRE

---



### I

LA légende raconte que Louis le Débonnaire, après avoir écrasé les Maures en un lieu appelé depuis la Massana, s'écria sur un ton inspiré :

« Vallées sauvages, je vous baptise Endor. Soldats, je veux qu'un certain nombre d'entre vous s'établissent dans ces lieux, que l'Andorre ne connaisse d'autre suzeraineté que celle de l'empereur, mon père, et de mon féal chevalier, le comte d'Urgel ! »

Mais l'histoire et la science tiennent un autre langage. Le nom d'Andor, An'thor ou An'dur se rattache à une haute antiquité ; du préfixe « and », les Italiens et les Espagnols ont fait leur verbe andar, marcher.

Les Andorrans primitifs, que Pline semble désigner sous le nom d'Andorrisoe, peuple habitant les environs de Cadix d'où



il disparut un jour, auraient donc composé une tribu nomade qui se serait fixée au cœur des Pyrénées et serait devenue un peuple de pasteurs. Dans le mouvement accéléré que les découvertes de la science donnent à notre civilisation occidentale, l'immobilité du peuple andorran le rend semblable à une falaise dressée au bord d'une mer tumultueuse.

Lois de l'antique Rome et lois du Moyen-Age sont toujours à la base de la législation andorrane écrite non dans les codes, mais dans tous les cerveaux.

L'unité sociale est la famille avec son unique « *Cap dé Casa* » qui, seul, a le droit de voter. Le père choisit son unique héritier et pourvoit de son mieux à l'établissement des cadets : il les dirige vers le séminaire, ou bien il les marie avec une personne possédant quelque terre. Le cadet qui reste vieux garçon porte le surnom de « *Conco* » et demeure au foyer où une place, assez peu enviable d'ailleurs, lui est assurée.

Ces austères mais sages coutumes s'opposent au morcellement d'une terre que la montagne mesure parcimonieusement à ses fils. Il y a donc en Andorre quelques gros propriétaires terriens, des « *pagès* », qui composent, dans ce pays foncièrement démocratique, une sorte d'aristocratie : « Tout le peuple, sans le peuple ! » semble être la devise des dirigeants de l'Andorre.

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'histoire de ce pays reste incertaine ; les évêques d'Urgel et les comtes de Foix se disputaient la suzeraineté des vallées. L'un des meilleurs historiens de l'Andorre a prouvé qu'était apocryphe le procès-verbal de consécration de la cathédrale de la Séo d'Urgel, de 802, par lequel Charle-



magne reconnaît à l'église d'Urgel et à son évêque Possidonius un droit de dîmes sur les vallées.

Ce qui est certain, c'est que l'Andorre fut conquise par les soldats francs, au VIII<sup>e</sup> siècle. En 843, Charles le Chauve cède à Siegfried, comte d'Urgel, des droits — à déterminer — sur les vallées. Les seigneurs d'Urgel et les comtes de Cerdagne se disputent l'Andorre. C'est par des mariages que la maison de Foix devint, au XIII<sup>e</sup> siècle, héritière des droits des maisons de Castelbon et de Caboët sur l'Andorre. Elle devenait, en même temps et de ce fait, vassale de l'évêque d'Urgel. Il y eut quelques batailles où l'évêque fut vaincu.

Sur la proposition du roi d'Aragon et de l'évêque de Valence une entente, connue sous le nom de *Paréages*, fut signée en 1278. Cet acte, qui constitue l'acte fondamental de l'histoire des vallées, fut confirmé en 1282 par une bulle du pape Martin IV.

Il convient de laisser aux savants commentateurs du *Paréage* le soin d'entrer dans ses multiples détails et d'en dégager les conséquences. Pour la clarté de ce récit, il suffit de savoir que désormais les comtes de Foix — aujourd'hui la République française héritière des droits transmis par la maison de Foix à Henri IV — et les évêques d'Urgel, co-suzerains d'Andorre, s'entendent à peu près bien, sans lutte armée, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle.

L'Andorre est peut-être le seul pays du monde où l'on ne se soit pas battu depuis près de sept cents ans.

C'est pourquoi une sécurité complète, née des institutions et de la situation géographique du pays, éclaire le foyer andorran. La maison est bâtie pour des siècles. Telle habitation de paysan,



à Andorra, se carre sur des murs de château-fort plusieurs fois séculaires. Au sommet des monticules rocheux qui commandent les vallées, pas de forts, pas de ruines militaires, mais des chapelles romanes parfois gardées par un ermite qui vit d'aumônes.

Le muletier qui passe jette un sou derrière la grille close et la pieuse Andorrane s'agenouille un instant.

Depuis le *Paréage*, la fidèle Andorre paye un léger tribut à la France. En 1793, les envoyés du Conseil général se présentèrent à Foix pour payer la *Quistia*. On la leur refusa, alléguant que toute redevance féodale était abolie avec la féodalité. Patients, les Andorrans attendirent la fin de l'orage, puis ils demandèrent à la France de renouer les vieilles traditions, ce qui fut fait en 1806.

La France est représentée par un « viguier » et l'évêque d'Urgel par un autre ; leur pouvoir est exclusivement d'ordre juridique. Par élection sont choisis les consuls qui composent le souverain *Conseil général des Vallées*.

L'Andorre comprend six communes ou paroisses : Canillo, Encamp, Ordino, la Massana, Andorra ou Andorra-la-Vieille et San-Julia. En tout, 6.000 habitants environ. La paroisse est administrée par le Conseil de paroisse ou *Comu*.

C'est ce *Comu* qui fait porter, chaque matin, à la porte des malheureux ou des vieillards leur portion de soupe et de pain. Admirable exemple de solidarité que bien des grandes nations pourraient suivre. Possédés en commun, les forêts et les pâturages ne donnent lieu à aucune contestation. Ces deux traits montrent à eux seuls une douceur de mœurs et peut-être, sous





Dans le Val d'ANDORRE.







des apparences rustiques, des tendances d'extrême civilisation issues directement du passé....

.... Andorre-la-Vieille, dont l'altitude est de 1.080 mètres, entasse ses maisons de pierre rousse aux toits noirs au pied du Puig d'Anclar, haut de près de 3.000 mètres ; montagne étrange ; on dirait que le sol andorran, honteux de s'être un instant couché sur les bords de la Valira apaisée, repart d'un plus furieux élan l'assaut d'un ciel impérial, élan si furieux que le vêtement de terre a glissé des maigres épaules de la montagne et qu'elle apparaît décharnée, sévère mais non pas monotone ; sous le bouillonnement pétrifié de cimes aiguës dégringole l'un de ces éboulis gigantesques de pierres bleuâtres, appelés *tartère* en Andorre, où ils sont fréquents.

Lèpre immense. Sur une hauteur de 1.000 mètres, la montagne, rongée, corrodée, pourrie, montre son ossature ; çà et là, une pustule verdâtre, qui est un maigre buisson ; pas le moindre arbrisseau. Rien de sain ne pourrait vivre sur cette désolation ; les aigles eux-mêmes la survolent vite et les isards ne s'y aventurent pas.

Quand les nuages bas s'effilochent sur les montagnes, cette monstruosité s'anime à travers le flottant linceul des brumes ; le *tartère*, avec ses pierres plates imbriquées, apparaît comme un immense flanc écailléux que dominant, en têtes d'hydres les cimes aiguës, mauvaises, aux aguets....

C'est, sur le mol éboulement, comme une solidification brusque de la roche ; la montagne se ressaisit, se concentre, s'aiguise. Son effort est tel qu'une sueur de sang traverse sa chair dure et glisse dans ses replis.



Même dans la douceur du printemps, sous les premières lueurs de l'aurore, le Puig d'Anclar est mystérieux et grave ; sous l'orage, il est sinistre. La plainte des cloches, le grondement des eaux semblent être sa voix. Tant il est vivant, on est tenté de lui attribuer tout ce qui est bruit, tout ce qui inquiète et menace : les sifflements de la tempête, l'hypocrisie de l'éclair, l'épouvante du tonnerre.

Les premiers êtres humains qui pénétrèrent dans ces vallées jadis couvertes de forêts, durent voir un sombre génie dans cette montagne blessée, sanglante et nue. Les Celtes durent la vénérer pour qu'elle leur soit favorable. L'antique Andorra se blottit à ses pieds...

.... Andorra possède deux lavoirs bien aménagés : le plus grand étale ses eaux bleuâtres devant la maison du Syndic actuel, vaste bâtisse blanche à la façade naïvement décorée d'emblèmes religieux peints à l'ocre.

La porte s'ouvre sur une grande entrée nue, au sol de terre battue, aux murs blanchis à la chaux. Au fond s'élève l'escalier qui donne accès à l'unique étage.

Là se succèdent, à droite et à gauche d'une immense pièce blanche à peine meublée, des chambres presque monacales avec leur silencieuse alcôve et leur vierge habillée de velours sombre ou de soie claire, dressée dans une sorte de niche à deux battants.

Partout les indices d'une vie austère, d'un ordre parfait, et d'une douce piété.

Le premier étage de la maison se prolonge sur la droite en



une galerie dont le toit est soutenu par des piliers massifs et rudes. Un jardin rustique pousse au petit bonheur au pied de cette galerie....

.... Sur les pierres de la place, claquaient les petits sabots des mules. Les pigeons roucoulaient sur les toits. L'azur violent du ciel comblait le lavoir que rayait, par instants, l'aile pointue d'une hirondelle.

Une joie latente, sourde et grave passait dans l'air. Il faut avoir connu l'implacable rigueur de l'hiver dans la montagne pour en goûter l'été, cette victoire.

Sans doute, les pentes rocheuses ne changent guère, et les eaux éternelles blutent les mêmes émeraudes et les mêmes écumes dans les mêmes gaines d'acier ; les sapins gardent leur sombre vêtement au bord des mêmes lacs tranquilles. La montagne semble immuable, comme des tours, sous le flot mouvant des saisons.

Mais ses petites vallées verdoient et se dorent et il y a plus de joie consciente dans l'iris éclos sur une fente d'abîme, dans la gerbe de blé redressée comme une flamme le long d'une pente d'enfer, que dans les jardins et les plaines sans passion.

Peu de chansons, il est vrai, s'élèvent dans les champs, mais les yeux prudents des jeunes filles luisent comme l'eau vive, et les yeux des jeunes hommes sont brûlants de soleil.

## II

Agitant ses pensées, Joan Xiriball s'en alla vers la *Casa de la Vall*, lourde bâtisse du XVI<sup>e</sup> siècle, où se réunit le Conseil Général



des Vallées. Il franchit la porte basse surmontée des armoiries de l'Andorre, dans lesquelles voisinent, symboliquement, la crosse et la mitre de l'évêque d'Urgel, les vaches du Béarn et les pals du comte de Foix.

Au-dessus du blason, on lit ces mots, écrits en lettres d'or :

Maison du Conseil. Siège de la Justice.

» Regarde, ce sont les insignes d'une vallée neutre, et des  
» royaumes par lesquels les plus nobles se louent d'être protégés.  
» Andorre, si ces puissances isolées ont rendu d'autres peuples  
» heureux, comment leur union ne te donnerait-elle pas des  
» siècles d'or (1). »

La première pièce dans laquelle pénétra Joan est toute nue et pavée de petites pierres formant une grossière mosaïque.

On n'aperçoit au fond qu'un vieux coffre qui renferme l'atroce *garotta*, la guillotine espagnole qui torture le condamné avant de le tuer. En face de l'entrée, une porte s'ouvre sur une grande salle qui, elle-même, donne accès à la vaste pièce où se réunissent les *Corts* ; en tous temps de vastes houppelandes noires, appelées « *gambetto* », et des tricornes, insignes de la dignité des consuls, pendent le long des murs. A époques fixes, les fantômes s'animent dans les brumes de l'histoire, les figures se précisent ; les héritiers des morts vêtus de leurs costumes archaïques leur ressemblent au point qu'il serait difficile de situer, à première vue, les scènes dans le temps.

C'est dans cette salle qu'on voit l'antique bahut contenant les

---

(1) C'est, en réalité, en latin que ce texte est gravé, et non en français.



archives des cinq paroisses. Il possède une serrure par paroisse et ne peut donc s'ouvrir que lorsque sont réunis les représentants des cinq paroisses avec leur clef.

Au fond de la salle, derrière des portes qui ouvrent leurs deux battants, un prêtre, pareil aux prêtres d'il y a trois siècles, célèbre la messe pour appeler les bénédictions de Dieu sur la justice des Hommes.

*La Casa dé la Vall* possède au premier étage une salle dont les murs, peints à fresque, sont chaque jour abîmés par les écoliers qu'on y héberge. Ces peintures, d'une piété naïve et d'un dessin ingénu, mériteraient quelque respect.

La partie la plus curieuse de la maison est peut-être la cuisine rustique et sombre, éclairée par une sorte de soupirail et, vaguement, par la cheminée, sorte d'ouverture conique et sombre percée au milieu de la voûte.

De grosses chaînes et une énorme crémaillère, en forme de triangle, pendent de cette cheminée. Des chenêts énormes, la broche puissante et un tas de tisons révèlent qu'à cet endroit rôtissent moutons entiers et quartiers de bœufs, quand la coutume exige que les conseillers soient nourris à la *Casa dé la Vall*.

C'est sur la convocation du Syndic des Vallées que l'illustre Conseil se réunit cinq fois par an. Mais il peut aussi se réunir extraordinairement et sur la demande d'un seul citoyen, qui supporte alors tous les frais.

En se promenant de long en large, indifférent aux autres quémandeurs ou plaideurs, Joan Xiriball se demandait auquel des



deux viguiers il parlerait : le viguier français ? le viguier espagnol ?

Il les connaissait tous deux et les savait fort accueillants. Il résolut de laisser faire le hasard et attendit la sortie des *Corts*. On entendait déjà un bruit de bancs remués. L'heure était proche. Joan se rangea et guetta la porte. Bientôt apparurent le Syndic et les conseillers dans leur pittoresque costume ; culotte courte avec ceinture et gilet de laine rouge, souliers à boucle, long manteau ou *balandran* de drap noir doublé de cramoisi ; la tête est coiffée du bonnet sous le tricorne noir.

Joan salua ; on lui répondit, car les Xiriball étaient fort estimés et de bonne race.

Les deux viguiers apparurent ensemble et causant. Le viguier espagnol, robuste vieillard au teint frais, s'arrêtait parfois pour scander ses paroles d'un geste ; et le viguier français, plus jeune, mince et fin de visage, jetait, en écoutant, des regards sur le groupe des nouveaux venus. Il les connaissait tous et savait leurs histoires comme les savait le viguier espagnol, qui habitait le pays. Et il parlait le catalan comme un Andorran....

### III

Angelo et Paquita descendaient côte à côte le sentier rocailleux qui contourne le grand rocher de la Solana. En atteignant la vallée, ce sentier, comme un voyageur fatigué, se couche à l'abri d'une haie aigretée de petits arbres.

De là, Andorra apparaît tout en toits noirs et façades rousses



sous la gigantesque pente chauve du Puig d'Anclar. Sur la gauche du village, massive, carrée, la *Casa dé la Vall* élève son petit pignon coiffé d'ardoise.

Quand ils furent assis, Paquita contempla le beau visage de son ami, mais lui regardait le village, haut, secret, austère, limité à droite par le clocher de son antique église, à gauche par la *Casa dé la Vall* ; il résumait, ce village, toute la vie Andorrane, en même temps qu'un lointain passé européen. Il était grand dans son exigüité, par le recul du temps.

La vieille France, la vieille Europe, pouvaient retrouver là le visage de leur jeunesse.

L'aspect de la capitale andorrane n'avait dû guère changer depuis des siècles.

#### IV

A l'heure où la nuit, attaquée par le jour, se morcelle et volette en essaims de corbeaux sur les pentes des ravins, tandis que les colombes argentées de l'aube se rassemblent sur les sommets, il n'est pas rare de rencontrer dans les gorges andorranes un voyageur solitaire. Le bâton aux doigts, le *tapaboquès* sur les épaules et la *barettina* au front, il se dirige vers les hauts pâturages où s'engraissent, sous la surveillance d'un berger assisté de plusieurs chiens, les troupeaux du village.

Ce berger, s'il garde des vaches, se nomme le *baqué* ; s'il garde des juments, l'*équassé*. Il a pour horizon ces clochetons de cathédrale gothique que sont les sommets andorrans, pour



compagnons des chiens sauvages aux yeux de feu et, parfois, un muletier qui passe à distance et avec lequel il échange un salut et quelques paroles si le vent est pour lui.

Car le vent est son ami, ami capricieux s'il en fut. Parfois il taquine le solitaire, enlève le *tapaboqués* ou le béret, soulève une poussière dure et diamantée et, nerveuses, échevelées, fantastiques, les cavales noires bondissent de tous côtés. Parfois, aussi, le vent s'apaise dans une fraternelle douceur. Il a respiré les champs et le village, il sent le foyer....

.... Et lorsque, dans ses mille mailles bleues, il a emprisonné toutes les sonnailles, tous les murmures des eaux, tous les Angélus et, semble-t-il, tous les soupirs des hommes, le berger solitaire pénétré d'inconnu salue le vent sous le nom de *raséro*, c'est-à-dire celui qui a rasé les bruits de la terre pour en composer une angélique musique.

La visite du villageois est une distraction pour le berger qui le voit de très loin, de très haut, cheminer dans la gorge ; et il s'en réjouit : un grand moment, toute une journée parfois, on va parler du village....

## V

.... Immergée dans ces flots délicats, la lune s'élevait insensiblement comme si la poitrine respirante du ciel eût, en ses doux mouvements, agité cette perle. La lune, soleil des morts, pâleur des tombes et fard des tourmentés qui vont, chiens errants, par les routes blêmes. La lune si belle et si pleine de



secrets que le sommeil la confisque aux hommes, car ils ne doivent pas tout entendre....

Pâles comme Nyerro, deux ou trois maisons neuves argentaient leurs combles au-dessus des ruelles ; les autres, couleur de bure comme la montagne, ne se distinguaient d'elles que par des arêtes de leurs toits.

Nyerro les dépassa et, sur sa droite, il vit s'étaler, jusqu'à la Valira gorgée de lune, les terres des Xiriball, champs de tabac bleutés, champs de seigle coupés d'hier et parsemés de petites meules blondes. Au passage, Nyerro saisit un peu de terre ; il l'écrasa dans ses doigts, la flaira et la rejeta avec colère. Il fit quelques pas en courant. La tentation lui venait peut-être de mourir là, dans les flots de la Valira, que deux aurores paraient d'un impérial éclat.

Ocellée comme la traîne d'un paon, fardée de lune et d'aube, la rivière ajoutait à leur doux éclat, l'éclat métallique de ses eaux cassées, tordues par les pierres.

Elles sentaient, ces eaux violentes, la montagne et la neige, comme le fruit vert sent l'amertume de l'arbre.

Ses petites vagues courtes, drues et nerveuses, n'avaient encore connu aucun soleil, elles avaient jailli dans la nuit du sein ténébreux de la montagne, des granits frais, des argiles rouges, des micas somptueux, des sables pailletés d'or....

.... La pureté des eaux andorranes est telle que, de très haut, du sommet des ravins, les muletiers voient onduler les truites et descendent légers comme des isards poser leurs grossiers filets. Ces eaux farouches, véritables amazones de la montagne



ces eaux non polluées par les hommes, gonflées de nuit et de fracas, froides comme la neige des cimes et n'ayant reflété que la monstrueuse face des grottes obscures, ne pouvaient tenir à Nyerro aucun langage humain.

Il eut peur et remonta vers la route, qu'il suivit. Mais la Valira demeurait là, plus torrentueuse à mesure que le garçon remontait. Après deux heures de marche, il atteignit le village d'Encamp.

— Adios, Xiriball ! Où vas-tu ? dit quelqu'un.

— A Embalire, voir mes mules ! Adios !

Entre Encamp et Canillo, Nyerro dut suivre un sentier muletier parfois enfoncé sous les buis, le plus souvent soulevé — comme à la force des poignets un athlète lève un fardeau sur son front — par des contreforts vertigineux.

Ce lieu est un des plus étranges de l'Andorre. Des montagnes rousses ou grises, à peine duveteuses à leur base, droites comme des tours, tombent à grand fracas des eaux presque verticales, dans la Valira tordue, épaisse, glauque et d'un vert noir ; l'on dirait d'une hydre terrassée par des épées d'archange.

On doute que le soleil atteigne jamais ces sombres abîmes, mais tout à coup, par une gorge étroite orientée vers l'Est, jaillit en projection de théâtre un long triangle de lumière rose ; les buissons luisent ; les rares oiseaux que le fracas des eaux semble avoir rendus muets jaillissent des buis ; un hameau roux aux toits noirs bâti comme un burg romantique se révèle au sommet d'une masse de rocs surplombants, suintants, miroitants.

A mi-chemin des deux villages, le sentier domine à une hau-



teur fantastique la Valira dont il est séparé par une sorte d'escalier géant dont chaque marche est un champ de seigle aux bords contournés comme la montagne.

Grâce au soleil enfin répandu, l'œil de Nyerro, dépassant les seigles au milieu desquels les moissonneurs d'abîmes agitaient leurs faucilles, atteignait la Valira tantôt comblée de rochers luisants, tantôt tourbillonnant sur des gouffres noirs.

Un instant, il contempla ces hommes ceinturés et coiffés de rouge, ces eaux gonflées de nuit et de colère. Il frissonna et secoua la tête comme s'il répondait à une voix secrète.

Une heure auparavant, en passant près du sanctuaire de Notre-Dame de Méritxell, la patronne de l'Andorre, le misérable voyageur avait eu, brusque, la tentation d'aller prier.

Très haut, très clair derrière un grand if noir planté tout contre sa façade, le haut clocher blanc de Canillo, rectangulaire, dressé au sommet du village montant, l'aigrette avec grâce. L'on dirait sur le village trapu, humble et inquiet, un geste de bienvenue.

Ensevelis sous la neige pendant cinq mois, les habitants de Canillo sont graves et lents. Les hommes sont contrebandiers ou muletiers ; les femmes aux grands yeux, plus touchantes que belles, y vivent sans faiblesse sous le regard de tous, car les toits se serrent comme les doigts de la main. Elles ne cessent de travailler que pour se rendre aux offices à l'appel d'une cloche au son très pur.

On voit dans les ruelles inaccessibles à tout véhicule, courir des enfants noirs, silencieux, déjà prudents avec l'étranger. Des



habits de grandes personnes les affublent drôlement. Les pantalons des petits garçons battent leurs talons nus et les petites filles portent des jupes longues et des corsages pincés.

Privé de tout ce qui rend la vie aisée, privé même de route, le village ne connaît que le travail. Il est comme un très pauvre monastère où la décence des attitudes, des regards, des propos, frappe le voyageur qui s'aventure dans ces gorges. Il devine que la montagne spiritualise autant qu'alourdit la vie des grasses plaines ruisselantes de vie.

Nyerro dépassa le village sans s'arrêter. Il mangea et but un peu plus haut, près d'une source, et atteignit, vers onze heures, le dernier village andorran : Soldeu.

Ce fut sous le cruel soleil de midi qu'il commença la rude montée du col d'Embalire.

Des pins couvraient la montagne de droite derrière laquelle pointait, aigu et noir, à 3.000 mètres, le double sommet des Pessons. Pas un village, pas une maison, pas une cabane même. Mais, dans ces forêts, la farouche présence de l'homme se signalait par des clairières zébrées de troncs abattus. A l'altitude qu'atteignait Nyerro, le tumulte des eaux était remplacé par celui du vent éternel. C'était contre les oreilles assourdies un continuel battement d'ailes. Derrière le col, découpant en dents de scie un azur violent, le *Pas de la Casa* apparaissait déjà, gris, brillant et nu. Le troupeau devait être proche. Sur le ciel, tout en haut, voletait en fumée brillante la poussière soulevée par lui. Le bruit de ses sonnailles, porté par le vent tournant, arrivait par saccades.



Rumeur argentine, monocorde, mais séraphique, pareille à un refrain d'amour qui se répétait indéfiniment. C'était comme une chute de perles dans la coupe de cristal du silence. Cela semblait venir de tous les points de l'horizon, mais ténu, vague, chargé de sons et de majesté.

Ceux-là seuls peuvent s'émouvoir à ces tendres aubades de la montagne, qui les ont entendues sur des cimes désertes, les oreilles vidées du tumulte des hommes et le cœur séparé de tout ce qui n'est pas divin.

C'est pourquoi Nyerro n'entendait pas en son âme le chant de la montagne ; mais il se réjouit de savoir le troupeau très proche. Il atteignait enfin le sommet du col. *Le Pas de la Casa*, gigantesque fortin d'argent, apparut tout entier avec le petit étang vert qui dort à sa base. En pendant, à peine plus éloignés sur l'horizon, se dressaient toujours les Pessons noirs. Vers l'Andorre, le paysage était fermé par une succession d'éperons rocheux ou boisés, de hauteur diverse, au pied desquels se tortillait la Valira.

Quant à la pente du col qui coulait vers la France, nue, brûlée par le soleil et pavée de petits schistes imbriqués, elle apparaissait sous l'air tremblant de chaleur comme couverte d'un plumage clair et frissonnant. A ce plumage, tout en bas, succédait une douce toison de pâturages très verts. Il semblait que le chemin de l'exil n'était que grâce et promesses.

Sur la gauche de Nyerro, la poussière et le bruit augmentaient. Poussé par les chiens, l'immense troupeau devait changer de place.



Soudain, les premières mules apparurent bondissantes, noires dans un halo de vermeille poussière. Un instant arrêtées sur la crête pour observer le voyageur, elles collèrent sur le ciel leur haute silhouette nerveuse, puis poussées par les autres, elles dévalèrent comme un torrent d'encre.

On ne voyait encore ni chiens ni bergers. C'était non un troupeau qui passait, mais un libre groupe de chevaux sauvages, bondissant dans un paysage de Genèse, au rythme des eaux vierges et des vents éternels.

L'immensité qu'avait l'horizon à cette altitude laissait à l'air tous ses caprices. Rien ne l'arrêtait en ses courses folles ; la poussière du troupeau se tordait en tous sens, énorme comme une fumée du volcan.

Isabelle SANDY.

(Extraits de *Andorra*, Plon, édit.)

---



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

	Pages
AU PAYS BASQUE (trichromie de G. Conrad). . . . .	Couverture
Le cirque de Gavarnie. . . . .	17
Paysage des Landes. . . . .	25
Le bassin d'Arcachon . . . . .	41
Le port de Bayonne. . . . .	57
Le château de Pau . . . . .	73
Les rochers de Biarritz. . . . .	89
Toulouse : La Cathédrale St-Étienne. . . . .	113
Narbonne : La Cathédrale St-Just. . . . .	121
Les remparts de Carcassonne. . . . .	137
Béziers : La Cathédrale et l'Orb . . . . .	153
Perpignan : Le Castillet. . . . .	169
Le Val d'Andorre . . . . .	185

---

---







## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
A Roncevaux, au temps des Paladins (Charles BRISSON). . . . .	9
Côte landaise (J. DE PESQUIDOUX). . . . .	37
Nuit de Noël (F. FABRE). . . . .	51
Anecdotes pyrénéennes (TAINE). . . . .	61
Pau, vu par TAINE . . . . .	67
Les eaux transparentes (Ch. DE BORDEU). . . . .	77
La partie de pelote basque (de RAMUNTCHO) par Pierre LOTI . . . . .	95
Toulouse-la-Romaine (Ch. BRISSON). . . . .	105
Les histoires de Gustou (E. LE ROY) . . . . .	131
L'héroïque et légendaire histoire de la cité de Carcassonne (Ch. BRISSON). . . . .	140
Le renard et le loup (Ch. BRISSON). . . . .	155
Trois récits du Roussillon (J. AMADE). . . . .	171
I. La poupée de Jaoumet . . . . .	171
II. Le voleur de poules . . . . .	174
III. Un berger catalan. . . . .	176
Hymne à la terre d'Oc (P. JALABERT). . . . .	179
L'étrange république d'Andorre (I. SANDY). . . . .	181

---







## SÉRIE " NOS PROVINCES "

### Histoire, Contes, Légendes.

#### I) FORMAT IN-4°

**Notre beau Paris, la capitale et ses environs.**  
**Au Cœur de la France.**  
**Au Pays des Beffrois et des Moulins à vent .**  
**Contes et Légendes du Pays Normand.**  
**Contes et Légendes du Pays Breton.**  
**A travers la France ensoleillée.**  
**De Lyon à Avignon.**  
**Pages d'Alsace et de Lorraine.**

#### II) FORMAT GRAND IN-8°

##### NORMANDIE

**La Haute Normandie** (Seine-Inférieure et Eure).  
**La Basse Normandie** (Calvados, Orne et Manche).  
**Légendes et Récits de Normandie.**  
**Contes et Nouvelles du Pays Normand.**

##### PAYS DU NORD

**En écoutant les Carillons** (Légendes et Récits des provinces du Nord).  
**Sous le ciel du Nord** (Picardie, Artois, Flandre).

##### ILE-DE-FRANCE

**Paris, Histoire et visage d'une grande cité.**  
**Autour de Paris** (la banlieue et Versailles).  
**Horizons d'Ile-de-France.**

##### PAYS DE LA LOIRE

**En Touraine.**  
**Au Pays d'Anjou.**

##### BRETAGNE

**Récits de la Lande et de la Grève.**  
**Armor, terre de légende.**  
**La Cité engloutie** (In-8°).  
**Contes de Brocéliande** (In-8°).  
**Au son des binious** (In-8°).

##### PAYS DU SUD-OUEST

**Récits charentais et gascons.**  
**De la Côte d'Argent à la Côte Vermelle.**  
**Entre Loire et Gironde** (In-8°).  
**Au pays de Cyrano** (In-8°).  
**De Roland à Ramuntcho** (In-8°).

##### ALSACE ET LORRAINE

**Avec Jehanne, au pays lorrain.**  
**Au pays de l'Ami Fritz.**



























